

Mariarosa Dalla Costa
et
Selma James

LE POUVOIR
DES FEMMES
et
LA SUBVERSION
SOCIALE



librairie adverse

Le mouvement des femmes en Italie est né de groupes "spontanés" de femmes qui étaient passées par l'expérience du mouvement étudiant, le militantisme dans des partis ou groupes de la gauche extra-parlementaire, ou qui n'avaient jamais connu un quelconque "militantisme politique".

Jusqu'à présent, la littérature du mouvement des femmes a décrit et exploré avec une pénétration profonde et une précision aiguë la subordination de la femme, et le procès de "formation" de sa personnalité qui est destiné à lui faire accepter pacifiquement cette subordination.

Mais la lutte des femmes n'a pas connu de trêve depuis que la côte d'Adam s'est mise à se détacher du reste pour être autonome.

Ce qui actuellement ressort avec plus d'évidence et de façon plus diffuse dans la littérature du mouvement avait déjà été écrit — malgré une bien moins grande publicité — dans les documents, tracts, affiches qui accompagnaient les luttes et révoltes des femmes.

"La place de la femme", écrit par Selma James en 1953, au cœur de la guerre froide, à Los Angeles, œuvre d'une femme à la fois ménagère et ouvrière, est ici publiée en raison de l'actualité de son contenu. Cette analyse fait en effet apparaître un des thèmes centraux que reprend et développe Mariarosa Dalla Costa: le travail hors de la maison ne libère pas les femmes du travail de la maison ni ne le transforme essentiellement. C'est un second patron qui se superpose au premier: le travail même du mari, qui commande et détermine la qualité de la vie de la femme; et la femme affronte nécessairement ces deux patrons à la fois. A partir de ces prémisses se développe une analyse de la famille

qui, dans le système capitaliste, est un centre de consommation, une réserve de force de travail, mais avant tout un *centre de production de force de travail*. La marchandise que produisent les femmes est l'être humain: l'ouvrier. A travers le contrôle masculin de la reproduction de la force de travail, l'héritage patriarcal est entré au cœur du système capitaliste. A travers ce contrôle a été d'une part "libérée" la force de travail masculine destinée à l'exploitation "directe", et d'autre part asservie la force de travail féminine en vue de la "reproduction" de la "libération" de la force de travail masculine. La construction de la "liberté salariale" a ainsi trouvé son fondement dans la servitude domestique. La collectivité d'usine a trouvé ses racines dans l'isolement du ghetto qu'est la maison, et vice versa.

Lotta Femminista, qui a repéré tout cela, considère donc la femme comme le protagoniste au centre de la lutte à niveau social, et fonde ainsi son existence totalement autonome à l'égard de la gauche extra-parlementaire et du mouvement étudiant, en s'opposant au point de vue selon lequel ces derniers ont défini la lutte au niveau social, et en reposant à partir de là toute la question de la perspective politique et de la lutte révolutionnaire.

Au cours de ces dernières années en Italie, l'esclavage et l'isolement de la femme n'ont été brisés qu'à la faveur de ces deux possibilités: reprendre en main une agriculture misérable qu'avaient déjà abandonnée les hommes, ou entrer dans les secteurs industriels les plus arriérés, avec de bas salaires et les postes de travail les moins sûrs.

Lotta Femminista se pose comme le refus des alternatives qui ont toujours été offertes aux femmes par dessous la table; et revendique

pour les femmes le centre de décision pour une stratégie de lutte contre l'exploitation et la soumission que subissent les femmes à la maison et dans l'usine.

MARIAROSA DALLA COSTA est née à Trévise. Reçue docteur en droit à l'Université de Padoue en juillet 1967, elle a aussitôt commencé à travailler comme assistante à l'Institut des Sciences Politiques et Sociales de la même Université.

"Mes études et ma recherche sont toujours parties du rapport entre le développement capitaliste et le développement des institutions juridiques et politiques. La description marxienne du développement capitaliste a constitué la base de chaque étape de ma recherche.

Le tournant décisif de cette recherche, pour une compréhension plus profonde du rapport entre développement capitaliste et lutte anticapitaliste, a été et continue à être l'analyse de la situation de la femme à l'intérieur de ce développement et contre lui.

Cette orientation nouvelle de ma recherche et ma propre activité dans le mouvement des femmes sont certainement liées aux contacts que j'ai eus avec le mouvement des femmes aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, et particulièrement à mes liens avec Selma James. Son expérience politique de ménagère et d'ouvrière, aux Antilles, aux Etats-Unis et en Europe, m'a apporté une aide essentielle pour clarifier bien des relations fondamentales dans la division impérialiste du travail à partir du "Tiers-Monde" que constituent "les cuisines de la métropole".

Mariarosa travaille dans le groupe *Lotta Femminista*, connu aussi il y a quelques mois sous le nom de *Mouvement de Lutte Féminine* (dénomination utilisée dans la première édition italienne de ce volume).

SELMA JAMES est née aux Etats-Unis, à Brooklyn, en 1930 et travaille dans la gauche extra-parlementaire dès 1945. Elle a quitté les Etats-Unis en 1955, pour passer cinq ans aux Antilles, et depuis lors elle vit en Grande-Bretagne. Elle a écrit et parlé au sujet des femmes depuis 1949, et elle est maintenant un membre actif du Mouvement de Libération des Femmes en Grande-Bretagne.

Le Pouvoir des Femmes et la Subversion sociale, par Mariarosa Dalla Costa et Selma James, a été traduit en anglais et publié par The Falling Wall Press, 79 Richmond Road, Montpelier, Bristol BS6 5EP, England.

Prix : 25 p. au Royaume-Uni. 1 dollar aux USA et Canada.

L'édition italienne a été réalisée par Marsilio Editori, Collection Interventi, No 14.

Prix : 100 Lires.

MARIAROSA DALLA COSTA

et

SELMA JAMES

LE POUVOIR
DES FEMMES
ET
LA SUBVERSION
SOCIALE

LIBRAIRIE ADVERSAIRE

PREFACE

à l'édition italienne

par Mariarosa Dalla Costa

Le mouvement féministe a commencé à être présent en Italie il y a un peu plus d'un an. Il naît de groupes dits "spontanéistes" de femmes qui sont généralement passées par l'expérience du mouvement étudiant, de la gauche extra-parlementaire, expérience de parti, ou qui n'ont jamais connu un quelconque "militantisme".

Ce qui les unit toutes semblablement, c'est qu'elles n'ont trouvé dans aucun de ces lieux, des assemblées étudiantes aux réunions des groupes extra-parlementaires ou des partis et aux quatre murs de leur cuisine, une place qui fasse de leur lutte ou de leur existence autre chose qu'un "appendice".

Cette situation est celle qu'avaient toujours dû affronter les ouvrières, quel que fût le thème qui prétendait organiser la lutte d'usine, bien qu'en tant qu'"ouvrières" précisément elles aient été inscrites dans la définition de l'exploité historique par excel-

lence: la classe ouvrière.

Jusqu'à présent, la littérature du mouvement des femmes a décrit et exploré avec une pénétration profonde et une précision aiguë la façon dont la femme est dégradée et sa personnalité modelée, de manière à rendre cette dégradation pacifiquement acceptable. Ceux qui se sont préoccupés du fait que la classe, et non la caste, était le fait fondamental, ont d'ordinaire utilisé leur "analyse de classe" pour saper l'autonomie des femmes. "Les femmes marxistes", disait une femme du mouvement à la Nouvelle Orléans, "sont des hommes déguisés en femmes".

Et c'est ainsi qu'elles apparaissent quand elles parlent d'un côté de "lutte féministe", et de l'autre de quelque chose de plus gros, de plus important, appelé "lutte politique". "Lutte politique": nous l'interprétons comme lutte de classe. Le dilemme est le suivant:

- a) Les femmes — explicitement les ménagères, implicitement les ouvrières (comme l'ont considéré les diverses gauches) — sont-elles les auxiliaires du capital, et donc auxiliaires d'une lutte plus fondamentale et plus politique contre le capital?
- b) Peut-il y avoir quelque chose de politique s'il exclut les femmes?

La confrontation de l'expérience féminine avec celle du marxisme nous a portées à dégager une analyse de la femme qui répond non pas tant à la question: comment les femmes ont-elles été dégradées?, mais: pourquoi?

La littérature du mouvement des femmes, après

avoir spécifié comment les femmes sont conditionnées à être asservies, a décrit la famille comme l'aire de la société dans laquelle on modèle les jeunes de façon à ce qu'ils acceptent la discipline des rapports capitalistes — discipline qui, en termes marxistes, commence avec la discipline du travail. Certaines femmes ont identifié la famille comme centre de consommation, et d'autres encore ont identifié les ménagères comme réserve cachée de force de travail.

Toutefois les femmes "sans emploi" travaillent derrière les portes closes de leur maison avant d'être à nouveau appelées au dehors lorsque le capital l'exige.

Tout cela, nous le considérons aussi, mais à partir d'une autre base: la famille, dans le système capitaliste, est un centre de consommation et une réserve de force de travail, mais elle est par-dessus tout un centre de production. Quand les sus-dits "marxistes" prétendaient que la famille capitaliste ne produisait pas pour le capital, ne faisait pas partie de la production sociale, ils répudiaient en conséquence le pouvoir social potentiel des femmes. Ou mieux, en présupposant que les femmes à la maison ne sauraient avoir de pouvoir social, ils ne pouvaient concevoir que les femmes produisaient dans la maison. Si la production qu'on effectue est vitale pour le capitalisme, refuser de produire, refuser de travailler, est un levier fondamental de pouvoir social.

La marchandise que produisent les femmes, à la différence des autres marchandises produites dans le système capitaliste, est l'être humain: l'ouvrier.

C'est une étrange marchandise, car ce n'est pas une chose. La capacité de travailler réside seulement dans

l'être humain dont la vie se consume dans le procès productif. Par-dessus tout, il faut qu'un ventre le porte neuf mois, il faut le nourrir, le vêtir, l'élever; puis, quand il travaille, il faut lui faire son lit, son ménage, préparer son casse-croûte, et le repas doit être vite prêt quand il rentre à la maison, même s'il est huit heures du matin à son retour de l'équipe de nuit. C'est ainsi que la force de travail que l'on consomme chaque jour dans les usines et les bureaux est produite et reproduite. Décrire cette production et reproduction, c'est décrire le travail de la femme.

C'est pourquoi le tissu social n'est pas un libre territoire annexe de l'usine, mais fait lui-même partie intégrante du mode de production capitaliste, et se trouve toujours davantage enrégimenté au niveau même de l'usine; c'est la raison pour laquelle nous le définissons du terme "usine sociale".

Historiquement, la réclusion des femmes dans la maison a été, et reste un fait plus répandu en Italie que dans les pays industrialisés. Cette situation s'est précisément détériorée en dépit des mesures législatives, rares, qui tendent à "protéger" les femmes. Le salaire en Italie a ainsi réussi à commander un taux exceptionnellement élevé de "travail domestique". Le capital en Italie, plus que dans les autres pays industrialisés, a "libéré" l'homme des tâches domestiques pour le rendre le plus disponible possible à l'exploitation en usine.

Dans la "voie italienne au socialisme" du second après-guerre, il semblait que le pouvoir de la femme devait dériver d'un futur taux d'emploi élevé des femmes, qui devait à son tour s'accompagner de l'exercice

toujours plus large des libertés démocratiques et de la conquête progressive de l'égalité de fait pour la citoyenne. Mais entre temps, la masse des "citoyennes" était prise dans cette alternative: le travail sans horaire à la campagne, et l'installation à la ville sans la certitude d'un emploi.

Puis il est arrivé qu'on a donné à l'homme le poste de travail le plus sûr, tandis qu'ont été dévolus à la femme les secteurs les plus affectés par les basses conjonctures, autrement dit les secteurs arriérés.

Quand elles sont entrées à l'usine, les femmes ont été les dernières à être embauchées, les premières à être licenciées.

La récession de 1963-64 et celle d'aujourd'hui ont fourni des leçons utiles à ce propos, mais plus aux patrons qu'à toute la gauche: à tel point que les planificateurs de chez nous pensent pouvoir en toute tranquillité maintenir la rigidité du bas rapport entre le taux d'emploi féminin et le taux de l'emploi global au cours des prochaines années.

Si les femmes avaient attendu d'avoir un poste de travail pour commencer à lutter, on n'aurait vu ni la fin du travail sans horaire dans l'agriculture, ni les luttes contre la hausse des prix, ni les occupations de maisons.

Et d'autre part le médiocre pouvoir des femmes face à la hausse actuelle des prix ne fait que découvrir la vulnérabilité générale de la classe face à l'inflation. C'est seulement ainsi que s'explique le fait que la classe ouvrière en Italie se trouve désarmée, à niveau social, face à la violence de la récession.

En Angleterre et aux Etats-Unis — comme dans les autres pays occidentaux sans doute — le mouve-

ment de libération des femmes devait rejeter le refus de la gauche d'envisager toute aire de lutte qui ne soit pas l'usine de la métropole.

En Italie, le mouvement de libération, en forgeant son propre mode d'existence autonome contre la gauche et le mouvement étudiant, se confronte à un domaine que ces derniers proposent apparemment: comment organiser la lutte au niveau social. La proposition de la gauche, pour la lutte au niveau social, était simplement l'extension mécanique et la projection de la lutte d'usine: l'ouvrier mâle continuait à en être la figure centrale. Le mouvement de libération des femmes considère comme niveau social avant tout la maison, et donc considère la femme comme la figure centrale de la subversion sociale. Ainsi la femme se pose comme une contradiction à leur cadre politique, et rouvre entièrement la question de la perspective de la lutte politique et de l'organisation révolutionnaire.

Cette fois, c'est toute la population féminine qui "revient en quelque sorte à elle-même", moins en tant qu'"opprimée par le ravage qu'exerce la production"¹ qu'en dépit du ravage exercé par l'idéologie de la gauche autour de la production.

Juin 1972

M.D.C.

¹ Karl MARX, *Le Capital*, I. C'est nous qui soulignons.

INTRODUCTION

à l'édition anglaise

par Selma James

Les deux articles qui suivent ont été écrits à 19 ans et à 10 000 kilomètres de distance.

Le premier, "Les femmes et la Subversion Sociale", est une production du nouveau mouvement des femmes en Italie. C'est une contribution majeure à la question que pose l'existence d'un mouvement international des femmes en pleine croissance: quel est le rapport des femmes au capital, et quel type de lutte pouvons-nous effectivement mener pour l'anéantir? Il nous faut ajouter très vite que cela ne revient pas à demander: quelles concessions pouvons-nous arracher à l'ennemi? — bien que ce soit lié. Poser la première question, c'est considérer que nous vaincrons; poser la seconde, c'est calculer ce que nous pouvons sauver de la débâcle de la défaite. Mais dans la lutte pour la victoire, il y a beaucoup à gagner en cours de route.

Jusqu'à maintenant, le mouvement des femmes a dû se définir sans l'aide d'aucun héritage sérieux de

critique marxiste du rapport des femmes au plan capitaliste de développement et de sous-développement. C'était tout le contraire. Nous avons hérité d'un concept déformé et réformiste du capital lui-même, considéré comme une série de *choses* que notre lutte visait à planifier et contrôler, plutôt que comme un *rapport social* que notre lutte tend à détruire¹. En négligeant cet héritage, ou bien parce qu'il lui faisait défaut, notre mouvement explora l'expérience féminine à partir de ce que, personnellement, nous la savions être. C'est ainsi que, pour la première fois, à niveau de masse, nous avons été à même de décrire avec une pénétration profonde et une précision aiguë la dégradation subie par les femmes, et la façon dont notre personnalité est façonnée par des forces qui veulent nous faire accepter cette dégradation, nous faire accepter d'être des vic-

¹ "... Wakefield découvrit dans les colonies que la possession d'argent, de machines et d'autres moyens de production ne fait point d'un homme un capitaliste, à moins d'un certain complément, qui est l'ouvrier salarié et, en un mot, un autre homme forcé de se vendre volontairement. Il découvrit aussi qu'*au lieu d'être une chose, le capital est un rapport social entre les personnes, lequel rapport s'établit par l'intermédiaire des choses*. M. Peel, nous raconte-t-il d'un ton lamentable, emporta avec lui d'Angleterre pour Swan River, Nouvelle-Hollande, des vivres et des moyens de production d'une valeur de 50 000 livres sterling. M. Peel eut en outre la prévoyance d'emmener trois mille individus de la classe ouvrière, hommes, femmes et enfants. Une fois arrivé à destination, "M. Peel resta sans un domestique pour faire son lit et lui puiser de l'eau à la rivière". Infortuné M. Peel qui avait tout prévu: il n'avait oublié que d'exporter au Swan River les rapports de production anglais." (K. MARX, *Le Capital*, Livre I, Ed. Sociales, T. III, page 207, Paris, 1950) (C'est nous qui soulignons.)

times paisibles et impuissantes. A partir de ces découvertes, deux tendances politiques distinctes se sont dégagées, en apparence à deux pôles placés à l'extrême opposé dans le spectre politique révolutionnaire, à l'intérieur du mouvement des femmes.

Parmi celles qui ont insisté sur le fait que *la caste*, et non la classe, était fondamentale, des femmes ont affirmé que ce qu'elles appellent une "analyse économique" ne pouvait embrasser l'oppression physique et psychologique des femmes pas plus qu'une lutte politique n'y pouvait mettre fin. Elles rejettent la lutte politique révolutionnaire. Le capital est immoral, il a besoin de réformes et devrait être abandonné, disent-elles (donnant par là à entendre que les réformes sont une obligation morale, réformes constituant elles-mêmes une transition paisible, et surtout non-violente, au "socialisme"), mais ce n'est pas là le *seul* ennemi. Nous devons d'abord changer les hommes et/ou nous changer nous-mêmes. De sorte que ce n'est pas seulement la lutte politique qui est rejetée; avec elle est rejetée la libération de la masse des femmes qui sont trop prises par leur travail, qui ont trop à s'occuper des autres pour rechercher une solution personnelle.

Les directions possibles que pourra prendre cette politique à l'avenir peuvent être diverses, principalement parce que ce point de vue prend des formes diverses en rapport avec le statut social des femmes qui le défendent. Ce genre de club d'élite peut rester replié sur soi et isolé — inoffensif, sauf qu'en général il discrédite le mouvement. Ou bien il peut être une pépinière de ces figures dirigistes en chaque domaine: la

classe au pouvoir les recherche pour accomplir pour elle des fonctions de direction sur les femmes rebelles et — bénie soit l'égalité ! — sur les hommes rebelles aussi ². A ce propos, il faut ajouter que l'ambition et l'esprit de compétition qui, jusqu'à maintenant, ont été identifiés avec les hommes principalement, font partie intégrante de cette participation aux aspects marginaux du pouvoir.

Mais l'histoire, passée et future, n'est pas simple. Nous devons constater que quelques-unes des découvertes les plus pénétrantes du mouvement et, en fait, son autonomie, sont venues de femmes qui ont commencé par se fonder sur le refus de la classe et de la lutte de classe. La tâche du mouvement est maintenant de développer une stratégie politique fondée sur ces découvertes et reposant sur cette autonomie.

La plupart de celles qui ont insisté sur le fait que la *classe* et non la caste était fondamentale, ont été tout aussi incapables de traduire nos observations psychologiques en une action politique autonome et révolutionnaire. Au lieu de cela, si l'on part d'une définition masculine de la classe, la libération des femmes se trouve réduite à l'égalité salariale, et à un Welfare State plus "juste" et plus efficace ³. Pour

² Le *Financial Times* du 9 mars 1971 suggère que nombre de capitalistes laissent passer l'occasion "d'utiliser" les femmes pouvant occuper les postes de cadres moyens. En tant que "marginaux reconnaissants", les femmes n'abaisseraient pas seulement la structure salariale, "tout au moins au début", mais seraient "la source d'une énergie et d'une vitalité nouvelles" avec lesquelles diriger le reste d'entre nous.

³ Si cela semble une affirmation extrême, regardez les objectifs sur lesquels nous avons fait la marche de 1971 en An-

ces femmes, le capital est l'ennemi principal, mais parce qu'il est *arriéré*, non parce qu'il *existe*. Elles ne visent pas à détruire le rapport social capitaliste, mais seulement à organiser ce rapport de façon plus rationnelle (la gauche extra-parlementaire en Italie qualifierait cette position de "socialiste" pour la distinguer d'une position révolutionnaire). Ce que la rationalisation capitaliste ne résoud pas — le salaire égal, davantage et de meilleures crèches, davantage et de meilleurs emplois, etc... — elles l'appellent "oppression": oppression qui, comme Topsy, la petite esclave orpheline qui n'a jamais connu ses parents, "a simplement grandi toute seule". L'oppression, détachée des rapports matériels, est un problème de "conscience" — en l'occurrence de psychologie, sous le travesti d'un jargon politique. Et ainsi on

gleterre: salaire égal, garde gratuite des enfants 24 heures sur 24, possibilités égales de formation, liberté du contrôle des naissances et avortement sur demande. Intégrés à une lutte plus large, certains d'entre eux sont essentiels. Mais ainsi présentés, ils acceptent que nous n'ayons pas les enfants que nous ne sommes pas assez riches pour élever; c'est pour les enfants que nous pouvons assumer financièrement qu'ils réclament à l'Etat des facilités de garde jusqu'à 24 heures par jour; et ils revendiquent que ces enfants aient les mêmes chances d'être conditionnés et dressés à se vendre et à entrer en compétition les uns avec les autres sur le marché du travail pour un salaire égal. Ce ne sont pas là seulement des objectifs susceptibles d'être récupérés. Ils sont en eux-mêmes le plan capitaliste. La plupart d'entre nous dans le mouvement n'ont jamais cru que ces objectifs représentaient la direction que nous voulions voir prendre au mouvement; mais en l'absence d'une structure politique féministe indépendante, nous avons souffert de ce manque. Les premiers artisans de ces revendications furent des femmes qui avaient une "analyse de classe".

a utilisé "l'analyse de classe" pour miner l'autonomie et limiter l'ampleur de l'attaque du mouvement.

La nature libérale de ces deux tendances, fondamentalement semblables, qui veulent gérer rationnellement la "société" pour éliminer "l'oppression", ne se manifeste pas d'ordinaire, jusqu'à ce qu'on voie ces femmes dites "politiques" et ces femmes "non-politiques" se réunir pour avancer des objectifs concrets, ou plus souvent pour s'opposer aux actions révolutionnaires. La plupart d'entre nous dans le mouvement n'appartiennent à aucune de ces deux tendances, mais ont passé de durs moments à frayer leur route entre elles. On nous demandait des deux côtés "Êtes-vous féministe, ou politique?"

Les femmes "politiques" qui parlent de classe sont faciles à identifier. Ce sont les femmes dans le mouvement féministe dont la fidélité ne va pas d'abord au mouvement des femmes, mais aux organisations de la gauche sous domination masculine. Une fois que stratégie et action partent d'une source extérieure au mouvement, on mesure la lutte des femmes par le degré auquel on pense qu'elle affectera les hommes, appelés par ailleurs "les ouvriers", et on mesure la conscience des femmes selon que leurs formes de lutte adoptent les formes traditionnellement utilisées par les hommes.

Les femmes "politiques" voient les autres, nous, comme non-politiques, et nous avons été amenées à nous regrouper pour nous protéger. Cela a caché et minimisé nos vraies divergences politiques. Maintenant celles-ci commencent à se faire sentir. Mais ce sont les groupes qui se donnent le nom de Groupe de Psychologie (je ne parle pas ici des groupes de prise de con-

science) qui tendent à exprimer la politique de caste de la façon la plus cohérente⁴. Mais de quelque bord qu'elles soient, voir les femmes comme caste et caste seulement constitue une ligne politique distincte qui trouve son expression politique et organisationnelle chaque fois qu'on discute d'action. Dans la période d'intense activité de la part de la classe ouvrière qui

⁴ La psychologie elle-même, *de par sa nature*, est une arme de manipulation de premier ordre, c'est-à-dire de contrôle social des hommes, femmes et enfants. Elle n'acquiert pas une nature autre à partir du moment où elle est brandie par les femmes dans un mouvement de libération. C'est tout l'opposé. Autant que nous le permettons, elle manipule le mouvement et en change la nature pour qu'il réponde à ses propres besoins. Et pas seulement la psychologie :

“Le Mouvement de Libération des Femmes a besoin :

- d'anéantir la sociologie, en tant qu'idéologie des services sociaux, qui se fonde elle-même sur la proposition que cette société constitue la “norme”. Si vous êtes une personne en révolte, c'est que vous êtes un déviant.
- d'anéantir la psychologie et la psychiatrie qui passent leur temps à nous convaincre que nos “problèmes” sont des préoccupations personnelles, et que nous devons nous adapter à un monde aliéné. De plus en plus, ces prétendues “sciences” et disciplines intégreront nos revendications avec une efficacité accrue, pour endiguer et diriger à nouveau nos forces dans des canaux sûrs dont ils ont le contrôle. Si nous ne nous occupons pas d'eux, ce sont eux qui s'occuperont de nous.
- de discréditer une fois pour toutes les assistants sociaux, éducateurs progressistes, conseillers matrimoniaux, et toute l'armée des experts dont la fonction est de garantir le fonctionnement des hommes, femmes et enfants, à l'intérieur du cadre social, chacun usant à cette fin de son propre scalpel pour réussir la lobotomie faciale.” (S. JAMES, *La famille américaine, déclin et renouveau*, réimprimé dans le recueil préparé par E.H. ALTBACH, *Du Féminisme à la Libération*, Schenkman, Cambridge Mass., 1971, pages 197-198)

s'annonce, étant donné que nous sommes contraintes de créer notre propre structure politique, rejetant les théories de seconde main des mouvements socialistes sous domination masculine, la pré-éminence de la caste sera posée comme alternative et nous devons aussi la confronter et la rejeter. C'est sur cette seule base que la nouvelle politique inhérente à l'autonomie pourra trouver sa propre expression et ses forces.

Ce procès de développement n'est pas unique et propre au mouvement des femmes. Le Mouvement Noir aux U.S.A. (et ailleurs) adopta aussi au départ ce qui parut être une position de caste, par opposition au racisme des groupes blancs à domination masculine. Les intellectuels d'Harlem et Malcolm X., ce grand révolutionnaire, étaient tous des "nationalistes", tous semblaient mettre la couleur au-dessus de la classe, quand la gauche blanche en était encore à chanter des variations sur les thèmes "Noirs et Blancs unis pour le combat" ou "Les noirs et la classe ouvrière doivent se rejoindre". La classe ouvrière noire fut à même, à travers ce "nationalisme", de *redéfinir la classe* : Noirs et Classe ouvrière étaient synonymes à une majorité écrasante (il n'y avait aucun groupe dont le terme classe ouvrière fût autant le synonyme — sauf peut-être les femmes); les objectifs des noirs et les formes de lutte des noirs étaient les objectifs de la *classe ouvrière* les plus amples, et la lutte de la *classe ouvrière* la plus efficace. Ils furent capables d'attirer à eux les meilleurs éléments parmi les intellectuels qui voyaient la persécution qu'ils subissaient en tant que Noirs — en tant que caste — enracinée dans l'exploitation des ouvriers noirs. Ces intellectuels qui furent pris dans le mouvement nationaliste

après que la classe l'ait dépassé voyaient la race en termes de plus en plus individuels, et fournirent la mare où le State Department put alors pêcher le poisson du "tokenisme"⁵ — nommant un Noir au poste de Conseiller Présidentiel Principal pour la réalisation du plan de destruction des taudis, par exemple — et le personnel d'une nouvelle technocratie plus intégrée. De la même manière, les femmes pour lesquelles la caste est la question fondamentale feront la transition au féminisme révolutionnaire fondé sur une nouvelle définition de la classe, ou bien seront intégrées à la structure de pouvoir masculine blanche.

Mais les femmes "marxistes", comme le disait une femme du mouvement à la Nouvelle Orléans, "ne sont que des marxistes hommes à la traîne". La lutte, telle qu'elles la voient, n'est pas qualitativement différente de celle que le mouvement ouvrier organisé *sous gestion masculine* a toujours recommandé aux femmes, sauf qu'il se trouve être à présent un appendice de la "lutte générale", quelque chose qui s'appelle "libération des femmes" ou "lutte des femmes", et qui est formulé par les femmes elles-mêmes.

Par "lutte générale", je veux désigner la lutte de classe. Mais il n'est rien dans le capitalisme qui ne soit capitaliste, donc qui ne fasse partie de la lutte de classe. Les questions sont : a) les femmes sont-elles — lorsqu'elles sont des ouvrières salariées — des auxiliaires du capitalisme (comme on l'a considéré), et par

⁵ Ce "tokenisme" consiste à faire jouer à quelques noirs le rôle d'alibi en les plaçant haut dans la hiérarchie sociale, de façon à orienter vers la promotion sociale et l'intégration la révolte des exploités. (N.d.T.)

là des auxiliaires d'une lutte contre le capitalisme plus fondamentale, plus générale? et b) a-t-il jamais pu exister quelque chose de "général" qui ait si longtemps exclu tant de femmes?

Rejetant d'une part la subordination de la classe au féminisme, et de l'autre la subordination du féminisme à la classe, M.-R. Dalla Costa a confronté ce qui (à notre grande honte) est passé pour le Marxisme, avec l'expérience féminine que nous avons explorée, que nous avons formulée au prix d'une lutte. Le résultat a été la traduction de ces observations sur le plan psychologique en une critique de l'économie politique de l'exploitation des femmes, la base théorique pour une lutte des femmes autonome et révolutionnaire. A partir de ce que nous savons du *comment* on nous dégrade, elle aborde la question du *pourquoi* avec une profondeur qui, pour autant que je sache, n'a jamais été atteinte auparavant.

Une des grandes choses que fit Marx fut de montrer que les rapports sociaux spécifiques entre les gens dans la production des biens nécessaires à la vie, rapports qui apparaissent sans répondre à un plan conscient, "derrière le dos des *individus*" (*Menschen*, habituellement traduit auparavant par *Hommes*) distinguent une société d'une autre. Autrement dit, dans la société de classe, la *forme* du rapport entre les gens, à travers lequel la classe dirigeante s'approprie le travail des exploités, est unique à chaque époque de l'histoire, et tous les autres rapports sociaux de la société, qui commencent avec la famille et comprennent toute autre institution, reflètent cette forme.

Pour Marx, l'histoire était un procès de lutte des exploités, qui harcèlent sans arrêt sur de longues pé-

riodes et, par de soudains sauts révolutionnaires, transforment la base des rapports sociaux de production, et toutes les institutions qui en sont l'expression. La famille, alors, constituait l'unité biologique de base dont la forme varie d'une société à l'autre en rapport directe avec le mode de production. Selon Marx, la famille, même avant la société de classes, avait pour pivot la figure subordonnée de la femme; la société de classes était elle-même une extension des rapports entre les hommes d'une part, les femmes et les enfants de l'autre, c'est-à-dire une extension du commandement de l'homme sur le travail de sa femme et de ses enfants. Le mouvement des femmes a fait une analyse plus détaillée de la famille capitaliste. Après avoir décrit comment on conditionne les femmes à être subordonnées aux hommes, il a décrit la famille comme une institution où, dès la naissance, les jeunes sont soumis à une répression visant à leur faire accepter la discipline des rapports capitalistes — discipline qui, en termes marxistes, commence par la discipline du travail capitaliste. D'autres femmes ont identifié la famille comme le centre de consommation, et d'autres encore ont montré que les ménagères constituent une réserve cachée de force de travail : des femmes "sans emploi" *travaillent* derrière les portes closes de leurs maisons, pour en ressortir à l'appel du capital lorsqu'il a besoin d'elles ailleurs.

L'article de M.-R. Dalla Costa affirme tout ce qui précède, mais place ces données sur une autre base: la famille sous le capitalisme est un centre de conditionnement, de consommation, une réserve de main-d'oeuvre : mais essentiellement un centre de *produc-*

tion sociale. Auparavant, quand les prétendus marxistes disaient que la famille capitaliste ne produisait pas pour le capitalisme, ne participait pas à la production sociale⁶, il s'en suivait qu'ils répudiaient le *pouvoir social* potentiel des femmes. Ou plutôt, considérant que les femmes au foyer ne pouvaient avoir de pouvoir social, ils étaient dans l'incapacité de voir que les femmes au foyer produisaient. Si votre fonction productive est vitale pour le capitalisme, le refus de produire, le refus du *travail* est un levier fondamental de pouvoir social.

L'analyse de la production capitaliste faite par Marx n'était pas une méditation sur la façon dont "marchait" la machine sociale; c'était un outil pour trouver comment la détruire, pour trouver les forces sociales qui, exploitées par le capital, étaient subversives par rapport à lui. C'était donc parce qu'il recherchait les forces qui, inévitablement, renverseraient le capital, qu'il put décrire les rapports sociaux du capi-

⁶ Marx lui-même semble ne l'avoir dit nulle part. Pourquoi? Voilà qui exigerait plus d'espace que ce dont nous disposons ici, et demanderait une lecture plus poussée de l'auteur aux dépens de ses interprètes. Contentons-nous de dire, tout d'abord, qu'il est le seul à voir dans la consommation une phase de la production. "La consommation, c'est la production et la reproduction des moyens de production qui sont si indispensables au capitaliste: l'ouvrier lui-même" (*Le Capital*, Livre I, Ed. Sociales, 1958, Tome III). En second lieu, lui seul nous a donné les instruments pour mener notre propre analyse. Et en fin de compte, il ne s'est jamais rendu coupable de l'absurdité dont Engels nous a légué le poids et qui, des Bolcheviks à Castro, a conféré une autorité "marxiste" à la politique rétrograde et souvent réactionnaire, des gouvernements "révolutionnaires" à l'égard des femmes.

tal, qui sont gros de la subversion de la classe ouvrière. Et c'est parce que M.-R. Dalla Costa recherchait, parmi ces forces, le levier de pouvoir social que sont les femmes, qu'elle a pu découvrir que même lorsque les femmes ne travaillent pas hors de leur foyer, elles sont des productrices dont la fonction est vitale. Cette marchandise qu'elles produisent, à la différence des autres marchandises, est unique pour le capital: c'est l'être humain vivant, "le travailleur lui-même".

La manière spéciale dont le capital s'approprie le travail consiste à payer à l'ouvrier un salaire suffisant pour se maintenir en vie (plus ou moins) et reproduire d'autres ouvriers. Mais l'ouvrier doit produire davantage de marchandises que ce que représente son salaire. Le sur-travail non payé, c'est ce que le capitaliste cherche à accumuler, et ce qui lui confère un pouvoir croissant sur un nombre croissant d'ouvriers: il paie une partie du travail pour obtenir le reste gratuitement, de façon à pouvoir commander plus de travail et obtenir même davantage de travail gratuit, et ceci à l'infini — jusqu'à ce que nous l'arrêtons. Il achète, avec les salaires, le droit d'utiliser la seule chose que l'ouvrier ait à vendre, sa capacité de travailler. Le rapport social spécifique qu'est le capital, c'est alors le rapport du salaire. Et ce rapport du salaire ne peut exister que lorsque la capacité de travailler devient *un produit susceptible de se vendre*. Marx appelle ce produit *force de travail*. C'est une étrange marchandise, car ce n'est pas une chose. La capacité de travail réside seulement dans un être humain dont la vie se consume dans le procès de production. Il faut d'abord qu'un sein le porte neuf mois, il faut le nourrir, l'habiller et le former; puis, quand il travaille, son

lit doit être fait, son plancher balayé, son casse-croûte préparé, sa sexualité non pas satisfaite mais calmée, son dîner prêt quand il rentre chez lui, même s'il est huit heures du matin à son retour de l'équipe de nuit. C'est ainsi qu'est produite et reproduite la force de travail quand chaque jour elle se consume à l'usine ou au bureau. *Décrire cette production et reproduction de base, c'est décrire le travail des femmes.*

Par suite, la communauté n'est pas une aire de liberté et de loisir à côté de l'usine, où il se trouve par chance des femmes qui sont réduites à la fonction dégradante de domestiques personnelles des hommes. La communauté est l'autre moitié de l'organisation capitaliste, l'autre aire d'exploitation capitaliste dissimulée, *l'autre source, masquée, de sur-travail.*⁷ Elle est de plus en plus enrégimentée comme une usine, c'est ce que Maria-Rosa appelle l'usine sociale, où le

⁷ J'ai dit précédemment que M.R. Dalla Costa aborde la question du : pourquoi les femmes sont-elles dégradées? avec une profondeur qui, pour autant que je sache, n'a jamais été atteinte auparavant. L'article "Political Economy of Women's Liberation" de M. Benston (traduit en français sous le titre *Pour une économie politique de la Libération des femmes*, Partisans No. 54—55, Libération des Femmes, juillet—octobre 1970; le texte ne figure pas dans le recueil réimprimé en 1972) tente de répondre à la même question. C'est un échec, à mon avis, parce qu'il prend lui-même pour base non pas Marx mais Ernest Mandel. Et même les quelques paragraphes de Mandel que cite M. Benston suffisent à exposer la base du libéralisme trotskyste moderne. Le point auquel nous sommes ici contraintes de limiter notre critique est ce qu'il dit sur le travail des femmes à la maison, point que M. Benston accepte: "Le second groupe de produits qui dans la société capitaliste ne sont pas des marchandises mais restent de

coût et la nature des transports, du logement, de l'assistance médicale, de l'éducation, de la police, sont tout au-

(suite note 7)

simples valeurs d'usage correspond à toutes les choses qui sont produites dans la maison. En dépit du fait qu'une grande quantité de travail humain entre dans ce type de production domestique, il reste encore une production de valeurs d'usage et non de marchandises. Chaque fois qu'une soupe est faite ou qu'un bouton est recousu sur un vêtement, cela constitue une production, mais ce n'est pas une production pour le marché." (Citation tirée de *An Introduction to Marxist Economic Theory*, New York, Merit Publishers, 1967, pages 10-11. Le titre lui-même révèle la fausseté du contenu: il n'y a pas de "théorie économique marxiste" ou d'"économie politique marxiste", ou même de "sociologie marxiste". Il n'y a que la négation marxiste de ces dernières au plan théorique, et leur négation par la classe ouvrière au plan pratique. Car les économistes fragmentent les rapports qualitatifs entre les individus en rapports compartimentés et quantitatifs entre les choses. Lorsque, comme sous le capitalisme, notre force de travail devient une marchandise, nous devenons des facteurs de production, des objets, tant sous l'aspect sexuel que sous d'autres aspects, que les économistes, les sociologues et les autres vampires de la science capitaliste examinent ensuite, planifient et essaient de contrôler.)

Juliet Mitchel (*Women: The longest revolution*) croit aussi que, bien que les femmes "soient fondamentales pour la condition humaine, sont pourtant des marginales dans leurs rôles économiques, sociaux et politiques" (p. 93); et l'erreur de sa méthode, à mes yeux, est de prendre pour source, une fois encore, un interprète de Marx — Althusser en l'occurrence. Ici la séparation des rôles, politique, social et économique, est une position consciente. La force de travail est un produit que les femmes produisent dans la maison. C'est ce produit qui transforme la *richesse* en *capital*. C'est l'achat et la vente de ce produit qui transforme le marché en un marché *capitaliste*. Les femmes n'ont pas un rôle marginal dans la maison,

tant de points de lutte⁸ et le pivot de cette usine sociale, c'est la femme à la maison produisant la force de travail comme marchandise, et *sa lutte pour ne pas la produire*. Les objectifs du mouvement des femmes révèlent alors une nouvelle signification plus subver-

(suite note 7)

à l'usine, à l'hôpital ou au bureau. Elles sont fondamentales pour la reproduction du capital.

Peggy Morton, de Toronto, dans un article splendide: *A woman's work is never done* (le travail d'une femme n'est jamais fini) montre que la famille est "l'unité dont la fonction est l'entretien et la reproduction de la force de travail, c'est-à-dire: la structure de la famille est déterminée par les besoins du système économique, à tout moment donné, d'un certain type de force de travail" (p. 214). M. Benston en appelle, après Engels, à l'industrialisation capitaliste des tâches ménagères, comme "conditions préalables d'une véritable égalité dans le travail", et "l'industrialisation du travail domestique n'est pas possible sans que les femmes quittent la maison pour travailler" (p. 207). Autrement dit, si nous prenons un emploi, le capital industrialisera les aires où, selon M. Benston, nous ne produisons que des valeurs d'usage et non du capital; ceci nous fait gagner le droit d'être exploitées à égalité avec les hommes. Avec de semblables victoires, il n'est plus besoin de défaites!

Mais Peggy Morton ne cherche pas quelles concessions arracher à l'ennemi, mais bien comment en venir à bout. Bien dit! (Les articles de M. Benston, J. Mitchell et P. Morton ont tous trois été réimprimés dans l'ouvrage déjà cité: *From Feminism to Liberation*)

⁸ Que celles (et ceux) qui croient que la lutte dans l'usine sociale n'est pas politique fassent cette remarque: dans l'usine sociale, plus que dans l'usine, l'Etat organise directement la vie de l'ouvrier, surtout si c'est une femme, et donc ici l'ouvrier confronte l'Etat plus directement, sans l'intervention d'un capitaliste individuel et sans la médiation des syndicats.

sive. Quand nous disons, par exemple, que nous voulons disposer de nos propres personnes, nous ouvrons la lutte contre la domination du capital qui a transformé nos organes de reproduction, au même titre que nos bras et nos jambes, en instruments d'accumulation de sur-travail; qui a transformé nos rapports avec les hommes, avec nos enfants, et jusqu'au fait même de mettre au monde ces derniers, en *travail productif* en vue de cette accumulation.

Le second document, *La place de la femme*, publié à l'origine comme un pamphlet séparé, provient des Etats-Unis. Il a été écrit en 1952, à l'apogée de la guerre froide, à Los Angeles, alors que l'immigration des jeunes travailleurs, hommes et femmes, avait pris des dimensions bibliques⁹. Bien qu'il porte mon nom il n'était que l'expression de ce que les femmes, ménagères et ouvrières d'usine, éprouvaient et connaissaient en tant qu'immigrantes venant du Sud et de l'Est, à destination de l'Ouest fabuleux.

Même alors, il était déjà clair que travailler hors de la maison ne donnait pas davantage d'attrait à la besogne du ménage, ni ne nous libérait de la responsabilité du travail domestique quand il était partagé. Il était pareillement clair que la perspective de passer sa vie à emballer du chocolat, ou à bobiner des transformateurs, ou à raccorder des fils de téléviseurs, était plus que nous ne pouvions supporter. Nous avons rejeté les deux types de travail, et combattu les deux.

⁹ Au Sud de la Californie avait déferlé une énorme vague d'immigration au cours de la guerre. Entre 1940 et 1946, la population de San Diego s'était accrue de 61 %, celle de Los Angeles de 29 %. (*Business Week*, 20 décembre 1947, p. 72)

Par exemple, à cette époque, un homme aurait encore fait rire ses amis s'ils l'avaient vu affublé d'un tablier pour faire la vaisselle. Nous avons changé cela.

Sans aucun doute, le courage de lutter pour ces changements venait directement de cette paie que nous gagnions au prix d'un travail que nous haïssions tant. Mais en dépit de notre haine pour ce travail, il procurait à la plupart d'entre nous la première occasion d'une expérience sociale indépendante rompant avec l'isolement de la maison. Après l'entrée en masse des femmes dans l'industrie au cours de la seconde guerre mondiale, et leur expulsion brutale entre 1945 et 1947, à partir de 1947, à mesure qu'on avait à nouveau besoin de nous, nous sommes revenues dans l'usine et, avec la guerre de Corée (1949), en nombre croissant. Pour toutes les raisons qui sont soulignées dans le pamphlet, nous voulions de l'argent, et nous ne voyions pas d'autre solution que de réclamer un emploi.

Nous étions des immigrantes venues des zones industrielles, agricoles, ou minières: cela nous mettait en situation de plus grande dépendance à l'égard de la paie, puisque nous n'avions pas d'autre recours possible que nous-mêmes. Mais cela nous donnait aussi un avantage. Dans les nouvelles industries d'aviation et d'électronique de Los Angeles, outre les métiers traditionnellement dévolus aux femmes, — par exemple les industries alimentaires et la confection —, nous avons réussi (nous: plutôt les femmes blanches que les noires, qui se voyaient largement refuser, à cette époque, les emplois comportant un salaire plus élevé, c'est-à-dire un salaire permettant de vivre) à acquérir une nouvelle liberté d'action. Nous échappions à la

tutelle des pères et mères restés à l'Est et dans le Sud. Les syndicats, formés dans l'Est depuis des années, au cours d'une âpre lutte, négociaient, au moment où ils furent importés à l'Ouest, des augmentations de 10 cents par an, et constituaient une partie de l'appareil disciplinaire auquel nous étions confrontées sur la chaîne de montage, et que nous financions par de fortes cotisations prélevées directement sur nos salaires avant même que nous ayons vu la couleur de notre argent. Les autres formes traditionnelles d'organisation "politique", ou bien n'existaient pas, ou bien étaient inconcevables, et la plupart d'entre nous les ignoraient. Bref, pour nous la coupure avec le passé était nette.

Dans le mouvement des femmes à la fin des années 60, l'énergie de celles qui refusaient les vieilles formes de "protection", ou ne les avaient jamais connues, trouva en fin de compte sa formulation massive. Pourtant vingt ans plus tôt, dans l'absence de préjugés de notre confrontation (directe ou par l'intermédiaire des hommes) avec le capital, nous frayions notre voie à travers ce qui était de plus en plus devenu une expérience internationale. Telle était pour nous la leçon de cette expérience: un second travail hors du foyer, c'est un second patron qui se superpose au premier; le premier travail de la femme consiste à reproduire la force de travail des autres, son second travail à reproduire et *vendre* la sienne. Aussi sa lutte dans la famille et l'usine, organisateurs communs de son travail, du travail de son mari et du futur travail de ses enfants, est-elle une seule et même lutte. L'unité même, en une personne, des deux aspects divisés de la production capitaliste, présuppose non seulement une

nouvelle perspective de lutte, mais une appréciation tout à fait nouvelle du poids et de l'élément décisif que représentent les femmes dans cette lutte.

Ce sont là les thèmes de l'article de M.-R. Dalla Costa. Ce qui était posé par ces femmes-au-foyer et femmes-à-l'usine taxées de "réactionnaires" ou de "rétrogrades", ou au mieux de "non-politiques", il y a vingt ans aux Etats-Unis, est repris par une femme en Italie qui l'utilise comme point de départ pour rétablir la théorie marxiste et ré-orienter la lutte. Ce développement théorique apparaît en même temps qu'un niveau entièrement neuf de la lutte que les femmes sont en train de mener à l'échelle internationale. Niveau de lutte dont il est l'expression, niveau de lutte qui l'exige.

"Nous venons de loin, baby!"¹⁰.

Ce n'est pas un hasard si l'article de M.-R. Dalla Costa vient d'Italie. Avant tout, parce que si peu de femmes en Italie travaillent hors de leur foyer, la position de la ménagère semble bloquée, et la femme au foyer ne retire que peu de pouvoir du fait que ses voisines travaillent hors de la maison. A cet égard, la situation de la ménagère italienne est plus proche de celle de la femme de Los Angeles évoquée dans "La place de la femme" que de celle de cette même femme aujourd'hui. Si bien qu'il est impossible d'avoir un mouvement féministe en Italie qui ne prenne pour base les femmes au foyer.

¹⁰ Cette phrase est apparue comme slogan sur une affiche publicitaire pour des cigarettes en 1970 aux Etats-Unis. L'affiche informait que les plus gros chiffres de vente avaient été dus aux femmes.

En même temps, le fait qu'ailleurs des millions de femmes sortent aujourd'hui de chez elles pour prendre un travail, et soient engagées là dans une lutte sur de nouveaux objectifs, met à nu la rigidité de la situation et ouvre des possibilités que la femme de Los Angeles ne pouvait envisager il y a vingt ans : la ménagère, en Italie ou ailleurs, peut, pour sortir de son foyer, chercher une alternative à l'exploitation directe à l'usine ou au bureau. Seule, dans le ghetto catholique italien, elle ne peut échapper au piège qu'en réclamant pour elle la création d'emplois. Mais parce qu'elle participe à une lutte internationale, elle peut commencer à refuser, comme d'autres femmes le font aujourd'hui, de passer du sous-développement capitaliste à sa libération à travers le développement capitaliste. Des femmes munies d'une paie, dans les pays industrialisés comme dans le Tiers-Monde, en refusant d'être des femmes-pour-la-maison ou des femmes-pour-l'usine, posent une alternative nouvelle pour elles-mêmes.

Mariarosa écrit: "Le capital lui-même a cherché et cherche à utiliser cette même poussée qui a donné naissance au mouvement — le refus, par des millions de femmes, de la place traditionnelle de la femme — pour recomposer la force de travail en y incorporant les femmes en nombre croissant. Le mouvement ne peut se développer qu'en opposition à ce plan... C'est là, en dernière analyse, la ligne de démarcation entre politique réformiste et politique révolutionnaire à l'intérieur du mouvement des femmes" (voir page 95).

Jusqu'à présent, une femme qui avait besoin de rompre son isolement et de trouver l'autonomie ne

pouvait se procurer cela que dans une *alternative économique à l'intérieur* du plan capitaliste. La lutte des femmes aujourd'hui pose la lutte elle-même comme seule alternative, et par elle la *destruction* du plan capitaliste. En Angleterre, la force motrice de cette lutte réside dans le combat des "mères sans soutien" (Unsupported Mothers, qui vivent de l'allocation que leur verse la Sécurité Sociale) pour un revenu garanti; aux Etats-Unis, dans la revendication de la "Welfare Mother" d'un salaire décent, et dans son refus des emplois qui lui sont offerts par l'Etat. La réponse de l'Etat, dans les deux pays, montre quel danger représente, à ses yeux, cette nouvelle base de la lutte, quel danger représentent les femmes qui quittent leur foyer non pour prendre un autre travail, mais pour former un piquet de grève, faire un meeting ou briser les vitres des bureaux de la Sécurité Sociale.

A travers un mouvement international "qui, par sa nature même, est lutte", le pouvoir que représente le salaire féminin est mis à la disposition de la femme sans salaire de façon qu'elle puisse reconnaître et faire usage de ce pouvoir qui lui a été jusqu'à maintenant caché.

La seconde raison pour laquelle cette orientation trouve son expression en Italie, c'est qu'à un autre niveau l'histoire des luttes ouvrières y est unique. La classe ouvrière a derrière elle l'occupation des usines au début des années 20, la défaite infligée par le capital dans sa version fasciste, puis une résistance armée, souterraine, qui s'est opposée à lui. (J'espère à présent qu'il n'est pas besoin d'ajouter que c'était là un mou-

vement d'hommes *et* de femmes, encore qu'il vaille la peine de noter que nous ne pouvons imaginer quelle en aurait été l'issue si les femmes avaient joué non seulement un *plus grand rôle*, mais un rôle *différent* quand les ouvriers occupèrent les usines par exemple). Dans les années de l'après-guerre, les ouvriers de l'Italie méridionale vinrent grossir ses rangs: émigrant d'une zone de sous-développement, ils n'avaient pas connu la discipline du travail salarié et se révoltaient contre elle. En 1969, cette classe ouvrière fut capable, par sa lutte, d'orienter vers elle un mouvement étudiant de masse, et de créer une gauche extra-parlementaire qui, reflet de cette histoire, n'a pas son pareil en Europe.

Cette gauche extra-parlementaire n'a pas intégré les femmes, comme force autonome, dans sa perspective politique, et elle est dominée par une arrogance masculine qu'encourage le catholicisme. Mais elle se concentre sur la classe telle qu'elle la conçoit, en dépit du jargon politique qu'elle a emprunté, tout en s'en séparant, à l'idéologie de gauche — eurocentrique et intellectuelle — qui domine en Europe; et surtout, ses membres progressent et s'engagent dans *l'action offensive directe*.

L'une des prémisses dominantes de l'idéologie européenne avec laquelle la gauche italienne a rompu, c'est que la classe ouvrière des Etats-Unis — et pas seulement les femmes de l'espèce — est "rétrograde". Aux yeux de la gauche européenne, le Mouvement Noir était un accident exotique de l'histoire, externe à la classe, et le niveau de vie des couches les plus puissantes de la classe ouvrière était un don du capital,

non le fruit d'une lutte âpre et violente. Ce qui n'était pas européen, même quand il venait de Blancs, n'était pas tout à fait "civilisé". Ce racisme est antérieur à la traite des esclaves et a alimenté les conquêtes des états impériaux depuis 1492.

C'est par opposition à cet arrière-pan que Maria-Rosa Dalla Costa a choisi "La place de la femme" pour le publier en Italie à côté de son propre essai, comme l'expression de la lutte révolutionnaire quotidienne menée 20 ans plus tôt par celles que la gauche européenne et américaine, pareillement composée d'intellectuels, avait tournées en dérision. M.-R. Dalla Costa voit dans la lutte de classe aux Etats-Unis l'expression la plus puissante de la classe au niveau international; elle voit la classe *en tant qu'elle est* internationale: il est clair que les pays industrialisés et le Tiers-Monde font tous deux partie intégrante de sa conception de la lutte.

Nous avons donc là les débuts d'une nouvelle analyse de ce qu'est la classe ouvrière. On a considéré que c'était seulement l'ouvrier salarié. M.-R. Dalla Costa n'est pas d'accord. Le rapport social qui lie le salarié au sans-salaire — la famille — est partie intégrante du rapport social qu'est le capital lui-même — le rapport du salaire. Si ces deux rapports font partie intégrante de la structure du capital, alors *la lutte contre l'un est interdépendante de la lutte contre l'autre.*

Une analyse de classe fondée sur la structure de l'exploitation et le niveau de l'antagonisme à l'intérieur de cette structure est à même d'évaluer au jour le jour la lutte des femmes, telle qu'elle continue à se développer, d'après ses causes et ses effets, plutôt

qu'en fonction de l'idée qu'un autre s'est fait de ce que devrait être notre "conscience politique".

Au Royaume-Uni et aux Etats-Unis (et probablement dans d'autres pays occidentaux) le mouvement des femmes a dû rejeter le refus de la gauche blanche de considérer toute autre aire de lutte que l'usine de la métropole.

En Italie, le mouvement des femmes, tandis qu'il travaille à dégager son propre mode d'existence autonome en opposition à la gauche et au mouvement étudiant se confronte ¹¹ à un terrain que ces derniers avaient apparemment investi: comment organiser la lutte au niveau social. Ce qu'ils proposaient pour la lutte dans la communauté se trouve être seulement une extension mécanique, et une projection de la lutte d'usine: l'ouvrier masculin continuait à en être le protagoniste central. M. Dalla Costa considère comme niveau social, premièrement la communauté, et avant tout le foyer, et par conséquent considère la femme comme la *figure centrale de la subversion dans la communauté*. Vues sous cet angle, les femmes constituent la contradiction à l'intérieur de tous les cadres politiques antérieurs qui avaient pour fondement l'ou-

¹¹ Le mot est à prendre à la lettre. Alors que j'écris, le mouvement des femmes en Italie est en train de répondre aux attaques de certains hommes de la gauche qui ont débuté avec un affrontement physique à Rome ce dernier mois, au moment où une section du mouvement féministe, Lotta Femminista, tenait un séminaire international à l'université sur l'emploi des femmes: naturellement, elles en avaient exclu les hommes. Les hommes nous ont traitées de "racistes" et de "fascistes", et ont interrompu le séminaire. Nous avons échangé coup pour coup, et n'avons pas été battues!

vrier masculin dans l'industrie¹². Une fois la communauté identifiée comme centre productif, et donc centre de subversion, *c'est l'ensemble de la perspective de lutte généralisée et d'organisation révolutionnaire qui se trouve ré-ouverte*¹³.

Le type d'action et d'organisation qui, avec l'héritage de lutte de la classe ouvrière italienne, peut naître d'un nouveau mouvement de classe et de caste, de femmes cette fois, enfin, au coeur de l'Eglise catholique, est lié à l'élargissement des possibilités de notre

12 Même quand il est au chômage. A une récente réunion du Claimants Union (mouvement anglais qui défend les intérêts des chômeurs, des retraités, des malades, des "mères sans soutien", etc., c'est-à-dire tous ceux qui reçoivent un revenu de l'Etat. N.d. T.) telles ont été les instructions données aux membres d'un groupe de la gauche dans une circulaire interne au groupe :

"(Notre) travail dans un Claimants Union devrait orienter le C. U., loin des mères sans soutien, des malades, des vieux, etc., vers les travailleurs sans emplois."

Lorsque quelques femmes du Claimants Union découvrirent le document et le reproduisirent pour en faire profiter la réunion, il y eut du tumulte. Un tel mépris pour les sections de la classe qui ont moins de pouvoir a de terribles implications.

Si l'ouvrier mâle est le seul sujet sur lequel repose la structure politique, une fois que les femmes ont affirmé leur rôle central dans la lutte, le cadre politique traditionnel doit être brisé.

¹³ C'est là une question pratique urgente, pas seulement pour les Claimants Unions (cf. note 12). La section armée du mouvement irlandais a été assez masculine dans ses rapports avec les femmes et les enfants pour se satisfaire de circonscrire la participation des femmes à la lutte et la délimiter. Si le fruit récolté est amer, ce sont les femmes qu'on blâmera.

propre lutte dans chaque pays où peut exister notre mouvement international.

Power to the sisters, and therefore to the class
Selma James, Padoue, 27 juillet 1972

LES FEMMES ET LA SUBVERSION SOCIALE

par Mariarosa Dalla Costa

Ces observations sont une tentative pour définir la "question féminine" en situant cette question dans le contexte du "rôle féminin" tout entier, tel qu'il a été créé par la division capitaliste du travail.

Dans ces pages, nous privilégions la figure de la ménagère dans la mesure où elle est au centre de ce rôle. Nous partons du principe que toutes les femmes sont des ménagères, même celles qui travaillent en dehors de la maison. Autrement dit, à un niveau mondial, c'est précisément cette spécificité du travail ménager, défini non seulement par le nombre d'heures et le type de travail, mais aussi par la qualité de la vie et des rapports qu'il engendre, qui détermine la place de la femme, où qu'elle soit, et quelle que soit la classe à laquelle elle appartienne.

Nous nous concentrons ici sur la situation de la femme de la classe ouvrière, mais nous ne voulons pas dire pour autant que seules sont exploitées les femmes de la classe ouvrière. Nous voulons au con-

traire confirmer que le rôle de la ménagère de la classe ouvrière, qui a été, pensons-nous, indispensable à la production capitaliste, *détermine* la situation de toutes les autres femmes. Toute analyse des femmes en tant que caste doit donc procéder de l'analyse de la situation des ménagères de la classe ouvrière.

Afin de saisir comment le rôle de la ménagère est central, nous avons dû tout d'abord analyser brièvement la façon dont le capital a créé la famille moderne, et avec elle le rôle de la ménagère, en détruisant les types de famille qui existaient auparavant — groupes ou communautés. Ce processus n'est pas encore achevé.

Parlant des pays occidentaux et de l'Italie en particulier, nous devons garder présent à l'esprit que dans la mesure où le mode de production capitaliste soumet à son contrôle même la périphérie du monde, le même mode de destruction devra y avoir lieu — comme il a déjà lieu. De même, il faut savoir que le type de famille que nous connaissons aujourd'hui dans les pays occidentaux technologiquement plus avancés ne représente pas la forme finale que peut prendre la famille dans le processus capitaliste. Mais on ne peut justement analyser ces tendances qu'après avoir analysé comment le capital a créé la famille et le rôle de la femme, les deux étant des moments du même processus.

Nous nous proposons de compléter ces observations sur le rôle de la femme en analysant aussi la situation de la femme qui travaille en dehors de la maison, mais ce sera là l'objet d'un travail ultérieur. Nous nous contenterons ici d'indiquer le lien qui existe entre deux expériences apparemment séparées,

celle de la ménagère et celle de la femme ayant un travail à l'extérieur.

Les luttes quotidiennes que les femmes mènent en masse depuis la deuxième guerre mondiale sont directement dirigées contre l'organisation de l'usine et celle du foyer. Le fait "qu'on ne puisse plus compter sur les femmes", ni à la maison ni au dehors, phénomène dont les patrons se lamentent car il s'est rapidement développé depuis lors, s'oppose directement à l'usine comme enrégimentation organisée dans le temps et dans l'espace, et s'oppose à l'usine sociale comme organisation de la reproduction de la force de travail. La tendance croissante à l'absentéisme, à un moindre respect des horaires de travail, à une mobilité plus grande se retrouve chez les hommes jeunes et chez les femmes de la classe ouvrière. Mais alors que les hommes sont le seul soutien d'une famille qui se crée pendant les moments cruciaux de la vie du couple, les femmes, qui ne sont en général pas soumises au même genre de contrainte, doivent toujours donner priorité au travail de la maison et sont nécessairement beaucoup moins subordonnées à la discipline du travail, interrompant le flux de la production et coûtant donc davantage au capital. *C'est d'ailleurs un des prétextes donnés à la discrimination salariale qui compense les pertes du capital et même les dépasse.* Mais c'est justement cette tendance à l'insubordination (tendance qui a amené des groupes de femmes à aller dans les usines et les bureaux déposer les enfants sur les genoux de leur père au travail¹) qui est une des

¹ Cet incident s'est produit lors de la manifestation de masse des femmes à l'occasion du Jour International de la Femme, en août 1970 aux Etats-Unis.

formes décisives de la crise affectant l'organisation de l'usine et l'organisation de l'usine sociale; et elle le sera toujours davantage.

Au cours de ces dernières années, une série de mouvements de femmes s'est développée, en particulier dans les pays de capitalisme avancé, mouvements dont les orientations diffèrent, depuis celle qui considère la question féminine comme une lutte atavique et naturelle de l'homme et de la femme, comprise comme lutte entre deux genres, à celle qui considère la question féminine comme une articulation spécifique de l'exploitation de classe.

Si à première vue la première position peut susciter la perplexité, et particulièrement chez les femmes qui ont eu l'expérience d'un militantisme politique, il nous paraît important de mentionner que les femmes qui la soutiennent fournissent un indice extrêmement important du degré de notre propre exaspération, degré qu'ont atteint des millions de femmes aussi bien dans le mouvement qu'au dehors. Certaines définissent leur lesbianisme en ces termes (nous nous référons en particulier aux vues exprimées par une section du mouvement des femmes aux Etats Unis): "Nous avons commencé à aller avec d'autres femmes au moment où, parce que nous étions entre femmes, nous nous sommes rendu compte que nous ne pouvions plus tolérer les rapports avec les hommes, que nous ne pouvions les empêcher d'être des rapports de pouvoir dans lesquels nous étions inévitablement assujetties. Notre attention et notre énergie étaient par conséquent déviées, notre pouvoir amoindri, et nos objectifs limités." A partir de ce refus, s'est développé un mouvement d'homosexuelles

(Gay Movement) qui affirme la possibilité d'un rapport sexuel affranchi d'une lutte pour le pouvoir, affranchi de la cellule sociale reposant sur une unité biologique, d'un rapport qui affirme en même temps le besoin de s'ouvrir à un plus large potentiel social et donc sexuel.

Maintenant, de façon à pouvoir comprendre les formes de plus en plus variées par lesquelles les femmes expriment leur exaspération, nous devons dégager ce qui, dans la nature de la famille capitaliste, est à l'origine d'une crise de cette ampleur. L'oppression de la femme, nous le savons, n'est pas née avec le capitalisme. Ce qui est né avec le capitalisme, c'est une exploitation plus intense des femmes, *en tant que femmes*, et la possibilité enfin de leur libération.

LES ORIGINES

DE LA FAMILLE CAPITALISTE

Dans la société pré-capitaliste de type patriarcal, la *foyer* et la *famille* étaient le centre d'une production agricole et artisanale. Avec l'avènement du capitalisme, la socialisation de la production s'est organisée autour de l'*usine*. Ceux qui travaillaient dans le nouveau centre de production, l'usine, recevaient un salaire; les autres, non. Les femmes, les enfants et les personnes âgées perdaient le pouvoir relatif dont ils jouissaient auparavant et qui tenait au fait que la famille dépendait de leur travail, qui était donc *vu comme social et nécessaire*. En détruisant la famille et la communauté comme centre de production, le capital a d'une part concentré la production socia-

le de base dans les usines et les bureaux, et d'autre part il a essentiellement détaché l'homme de la famille, en faisant de lui un *travailleur salarié*; il a fait porter à l'homme la responsabilité financière des femmes, des enfants, des vieux et des malades, en un mot de tous ceux qui ne recevaient pas de salaire. C'est à partir de ce moment qu'ont commencé à être exclus du foyer tous ceux qui *ne procréaient ni ne servaient ceux qui travaillaient pour un salaire*. Et après les hommes, les premiers à être exclus ont été les enfants. On les a envoyés à l'école. Non seulement la communauté pré-capitaliste a cessé d'être un centre de production, mais encore elle a cessé d'être un centre d'éducation ².

Dans la mesure où les hommes étaient les chefs despotiques de la famille patriarcale, fondée sur une stricte division du travail, l'expérience des femmes, des enfants, et celle des hommes étaient des expé-

² Cela suppose une toute autre signification du mot "éducation", et le travail de recherche qui est actuellement en cours sur l'histoire de l'enseignement obligatoire — apprentissage forcé — le confirme. En Angleterre au 19^e siècle, les enseignants devaient constituer une sorte de "police morale" susceptible de :

- 1) conditionner les enfants contre le "crime" — freiner les tentatives de la classe ouvrière pour la réappropriation dans la communauté;
- 2) détruire la "populace", la "rue", forme d'organisation de la classe ouvrière basée sur la famille, celle-ci étant toujours soit l'unité de production, soit tout au moins une unité d'organisation viable;
- 3) habituer les enfants à une fréquentation régulière et au respect des horaires, si nécessaire à l'emploi ultérieur des enfants dans l'industrie;

riences contradictoires dont nous portons l'héritage. Mais dans la société pré-capitaliste, le travail de chaque membre de la communauté de serfs paraissait immédiatement tendre au même but, que ce fût la prospérité du seigneur féodal ou la survie des membres de la communauté. En ce sens, la communauté des serfs tout entière était obligée de coopérer dans l'unité d'un même esclavage qui impliquait au même degré les femmes, les enfants et les hommes, unité que le capital a dû détruire³. C'est en ce sens que *l'individu non-libre* et la démocratie de *la non-liberté*⁴ sont entrés en crise. Le passage de la condition de serf à celle de force de travail libre créa une séparation entre prolétaires hommes et prolétaires femmes d'une part, entre eux et leurs enfants d'autre part. Le patriarche non-libre est devenu le travailleur salarié "libre", et sur les expériences contradictoires des deux sexes et des générations différentes, une séparation, une étrangeté plus profonde s'est établie, mais donc aussi un rapport plus subversif.

(suite note 2)

4) stratifier la classe par les qualifications et la sélection. De même que pour la famille elle-même, la transition vers cette nouvelle forme de contrôle social ne s'est faite ni directement ni sans accrocs, et elle a été le résultat de forces contradictoires à la fois à l'intérieur de la classe et du capital, ainsi qu'il en a été pour chaque phase de l'histoire du capitalisme.

3 Le travail salarié est fondé sur la subordination de tous les rapports au rapport du travail salarié. L'ouvrier et l'ouvrière doivent entrer en contrat avec le capital en tant qu'"individus", dépouillés de la protection des liens de parenté.

⁴ Karl MARX, *Critique de la Philosophie de l'Etat de Hegel*.

Il est important ici de s'arrêter un instant sur cette séparation entre enfants et adultes pour comprendre toute la signification de la séparation entre hommes et femmes, et pour saisir comment l'organisation de la lutte par le mouvement des femmes ne peut que viser à surmonter cette séparation fondée sur la "liberté" du travail salarié, même dans ses formes de subversion les plus violentes et donc aussi dans le refus radical de tout rapport avec les hommes.

La lutte de classe dans l'école

Les analyses de l'école qui sont apparues au cours de ces dernières années — en particulier à la faveur du mouvement étudiant — ont bien identifié l'école comme le lieu de formation et de discipline idéologique de la force de travail et de ses dirigeants. Ce qui n'a peut-être jamais été montré, ou du moins jamais dans toute sa profondeur, c'est ce qui précédait tout cela: le désespoir que les enfants manifestent en général le premier jour où ils sont envoyés à l'école maternelle, lorsqu'ils se voient déposés dans une classe et que soudain les parents les abandonnent. *Mais c'est précisément à ce point que commence toute l'histoire de l'école*⁵. Vus de cette façon, les enfants des classes primaires ne sont pas de simples appendices que seuls des objectifs tels que:

⁵ Nous ne parlons pas ici de l'étroitesse du noyau familial qui empêche les enfants de nouer facilement des rapports avec d'autres personnes; nous ne parlons pas non plus des arguments que les psychologues en déduisent, à savoir qu'un conditionnement convenable aurait évité une telle crise. Nous voulons parler de la totalité de l'organisation de la société,

“Repas, Livres et Transports gratuits” que leur ont appris les grands, peuvent relier de quelque manière aux élèves des lycées ⁶. Parmi les enfants des classes primaires, chez les fils et filles d’ouvriers, il y a toujours la conscience que l’école les met en opposition avec leurs parents et les jeunes de leur âge, et par conséquent ils résistent instinctivement au travail scolaire et au fait d’être éduqués. C’est cette même résistance qui fait que les enfants noirs, en Angleterre, sont presque tous confinés dans les classes de rattrapage ⁷. Les enfants de la classe ouvrière en Europe,

(suite note 5)

société compartimentée en ces ghettos que sont la famille, l’école et l’usine. Chaque passage d’un compartiment à un autre, est donc un passage douloureux. La douleur ne peut être éliminée en rafistolant les liens entre les différents ghettos, mais en détruisant chacun d’eux.

⁶ “Transports, Repas et Livres Gratuits” était l’un des slogans d’une section du mouvement étudiant italien qui voulait rattacher la lutte des écoliers et des lycéens à celle des ouvriers et des étudiants.

⁷ En Grande Bretagne et aux Etats-Unis, les psychologues Eysenck et Jensen, “scientifiquement” convaincus que les Noirs ont une “intelligence” inférieure à celle des blancs, *paraissent* diamétralement opposés à des éducateurs progressistes tels que Ivan Illyich. Mais si la méthode les divise, le but commun les unit. En tout état de cause, les psychologues ne sont pas plus racistes que les autres, mais seulement plus directs. L’“intelligence” est la capacité de considérer que la position de votre ennemi est la position “raisonnable”, et de façonner votre propre logique sur cette base. Là où la société toute entière opère d’une façon institutionnelle à partir du présupposé de la supériorité de la race blanche, ces psychologues proposent un “conditionnement” plus habile, plus complet, pour que les enfants qui n’apprennent pas à lire n’ap-

de même que les enfants de la classe ouvrière noire, voient dans l'instituteur quelqu'un qui leur enseigne quelque chose qui les met en conflit avec leur mère et leur père, quelque chose qui ne permet pas à l'enfant de se défendre, mais d'attaquer sa propre classe. Le capitalisme est le premier système de production où les enfants des exploités sont disciplinés et éduqués dans des institutions organisées et contrôlées par la classe dirigeante ⁸.

La preuve finale que cet endoctrinement provenant d'une autre classe et commençant déjà à la crèche repose sur une rupture avec la famille, c'est que les enfants de la classe ouvrière qui parviennent à l'Université (le peu qui y parvient) ne sont plus capables de

(suite note 7)

prennent pas non plus à faire des cocktails molotov. C'est là un point de vue raisonnable avec lequel Illyich, qui se préoccupe du "rendement scolaire insuffisant" des enfants (c'est-à-dire de leur refus de l'"intelligence") peut très bien être d'accord.

⁸ Bien que le capital contrôle l'école, ce contrôle n'est jamais établi une fois pour toutes. De plus en plus, les prolétaires mettent en cause le contenu de l'enseignement capitaliste et rejettent ses coûts sur le système capitaliste lui-même. Si le contrôle doit être rétabli, il ne peut l'être qu'à des niveaux et avec des caractéristiques qui se rapprochent toujours davantage de l'usine.

Toutefois, les nouvelles politiques de l'éducation qui sont forgées en ce moment sont plus complexes. Nous devons nous borner à indiquer ici quelles en sont les motivations:

a) le refus, chez les jeunes de la classe ouvrière, de l'idée que l'école les prépare à quelque chose qui ne serait pas l'usine, même s'ils doivent y porter des cols blancs et utiliser des machines à écrire et des planches à dessin au lieu de machines à souder.

communiquer avec leur communauté d'origine, du fait du lavage de cerveau qu'ils ont subi. Les enfants de la classe ouvrière sont donc les premiers à se rebeller et à résister instinctivement à l'école et à l'éducation qu'ils y reçoivent; mais leurs parents les amènent à l'école et les obligent à y aller parce qu'ils sont soucieux de leur faire donner une éducation qui leur évitera la chaîne de montage ou la cuisine où ils sont, eux, confinés. Si l'enfant d'une famille ouvrière montre des dispositions particulières aux études, la fa-

(suite note 8)

- b) Le refus, chez les jeunes de la classe moyenne, de jouer le rôle de médiateurs entre les classes, ainsi que le refus de la personnalité répressive que ce rôle de médiateur implique.
- c) Le besoin capitaliste d'une nouvelle force de travail aux salaires et aux statuts plus différenciés.
- d) La possibilité d'un nouveau procès de travail qui cherchera à intéresser l'ouvrier qui refuse la monotonie et la fragmentation de la chaîne de montage actuelle.

Si le traditionnel "chemin du succès", voire le "succès" lui-même, sont rejetés par les jeunes, il faudra trouver de nouveaux buts auxquels ils puissent aspirer — c'est-à-dire des buts qui les pousseront à aller à l'école et au travail. Les nouvelles "expériences" de pédagogie "libre" se développent continuellement, où l'on doit encourager les enfants à participer à la planification de leur propre instruction, et où les rapports enseignants/enseignés doivent être plus démocratiques. Il est illusoire de croire que cela représente une défaite pour le capital, comme de croire que l'enrégimentation soit une victoire; car la création d'une force de travail manipulée de façon plus créative ne fera pas perdre 0,1 % de ses profits au capital: "En fait, prétendent-ils, vous pouvez nous être beaucoup plus rentables si vous frayez votre propre chemin, tant qu'il passera dans notre territoire". Dans certains secteurs de l'usine et de l'usine sociale, le capital aura de plus en plus pour slogan: "Liberté et Fraternité pour garantir et étendre l'égalité".

mille se concentrera aussitôt sur lui, le plaçant dans les meilleures conditions possibles, offrant jusqu'au sacrifice des autres, misant sur lui dans l'espoir qu'il fasse sortir la famille de la classe à laquelle elle appartient. C'est en fait la façon dont le capital prend pour médiation les aspirations des parents et s'appuie sur eux pour discipliner la nouvelle force de travail.

En Italie, les parents réussissent de moins en moins à envoyer leurs enfants à l'école. La résistance des enfants à l'école augmente, elle est de plus en plus répandue même si elle n'est pas encore organisée.

A mesure que croît chez les enfants la résistance à l'éducation donnée à l'école, croît leur refus d'accepter la définition que le capital a donnée de leur âge. Les enfants veulent avoir tout ce qu'ils voient, c'est connu; autrement dit, ils n'ont pas encore compris qu'il faut payer pour avoir les choses, et que pour les payer il faut un salaire, et donc être adulte. En général il est difficile de leur expliquer pourquoi ils ne peuvent avoir ce sans quoi — c'est la télévision qui vient de le leur dire — on ne peut vivre.

Mais il se passe quelque chose parmi les nouvelles générations d'enfants et de jeunes, qui fait qu'il est de plus en plus difficile de leur expliquer à quel moment on devient adulte. C'est plutôt la nouvelle génération qui nous montre et remet sans cesse en question l'âge aussi arbitrairement fixé auquel on est adulte: au cours des années 60, dans le Sud des Etats Unis, des enfants de 6 ans ont déjà affronté des chiens policiers; des phénomènes semblables se produisent aujourd'hui dans le Sud italien et en Irlande du Nord, où les enfants agissent dans la révolte comme les adultes. Lorsque l'on reconnaîtra que les initiati-

ves des enfants (et des femmes) font partie intégrante de l'histoire, il ne fait aucun doute que d'autres exemples montrant la participation des très jeunes (et des femmes) à la lutte révolutionnaire seront mis en lumière. Ce qui est nouveau, c'est l'autonomie de leur participation *malgré* et *à cause de* leur exclusion de la production directe. Dans les usines, les jeunes refusent la direction des ouvriers plus âgés, dans les villes ils sont le fer de lance des révoltes sociales. Dans les métropoles, les générations nées dans la famille nucléaire⁹ ont produit des mouvements étudiants et des mouvements de jeunes qui ont commencé à ébranler les fondements du pouvoir constitué. Dans le Tiers-Monde, les jeunes au chômage sont souvent dans la rue avant même que la classe ouvrière ne soit organisée en syndicats.

Il vaut la peine de citer le compte-rendu d'une réunion d'enseignants paru dans le "Times" (1^{er} juin 1971). Cette réunion avait été convoquée parce que l'un d'entre eux avait reçu un blâme pour avoir frappé un élève: "Il n'est plus possible de discipliner ces éléments irresponsables qui surgissent de toute part avec l'intention évidente de corroder toutes les forces de l'autorité sociale... Il s'agit d'un complot qui veut détruire toutes les valeurs sur lesquelles est bâtie notre civilisation, et dont nos écoles sont l'un des meilleurs bastions."

⁹ La cellule familiale réduite à son noyau, ou "famille nucléaire", est évoquée par cette chanson américaine des années 20 qui dit: "Toi, moi et notre enfant, cela fait 3".

L'EXPLOITATION DES SANS-SALAIRE

Nous tenions à faire ces brefs commentaires sur l'attitude de révolte qui ne cesse de se répandre chez les enfants et chez les jeunes, notamment dans la classe ouvrière et parmi les noirs en particulier, car nous croyons que ce fait est vraiment lié à l'explosion du mouvement des femmes et représente quelque chose dont le mouvement lui-même doit tenir compte: il s'agit ici de la révolte de tous ceux qui ont été exclus; séparés par le système de production, et qui expriment dans leur action le besoin de détruire les forces qui font obstacle à leur existence sociale, mais cette fois en tant qu'individus.

Les femmes, les enfants et les vieux ont été exclus. La révolte de l'un contre l'exploitation par l'exclusion est l'indice de la révolte de l'autre.

Dans la mesure où il a recruté l'homme et l'a transformé en travailleur salarié, le capital a produit la séparation entre l'homme et les autres prolétaires sans salaire, qui, parce qu'ils ne participaient pas directement à la production sociale, n'étaient pas censés capables d'être les sujets d'une révolte sociale.

Depuis Marx, il est clair que le capital dirige et se développe au moyen du salaire, que le fondement de la société capitaliste est le travailleur salarié, qu'il s'agisse d'une femme ou d'un homme, et son exploitation directe. Ce qui n'a pas été clarifié par les organisations du mouvement ouvrier, et qu'elles n'ont pas même considéré, c'est que c'est justement à travers le salaire qu'est organisée l'exploitation du travailleur sans salaire. Cette exploitation a été d'autant plus réussie qu'elle a été dissimulée, mystifiée par

l'absence d'un salaire. En d'autres termes, le salaire commandait autour de lui une quantité de travail bien plus considérable que celle qui apparaissait au moment de la négociation d'usine. *Le travail des femmes apparaissait comme un service personnel, extérieur au capital.* On pensait que la femme ne souffrait que du chauvinisme mâle, qu'elle était maltraitée du fait de l'"injustice" que le capitalisme signifie en général, et qu'elle n'avait affaire qu'à des gens "mauvais, déraisonnables"; les rares hommes qui s'en sont aperçu nous ont convaincus que c'était là de l'"oppression" et non de l'exploitation. Mais le mot "oppression" cachait un autre aspect, plus endémique, de la société capitaliste. Le capital n'a pas exclu les enfants de la maison et ne les a pas envoyés à l'école seulement parce qu'ils empêchent les adultes de faire un travail plus "productif", ou seulement pour les endoctriner. Le commandement capitaliste à travers le salaire se présente comme la contrainte, pour toute personne physiquement capable de travailler, à fonctionner sous la loi de la division du travail, et selon des modes directement ou indirectement productifs, qui tendent tous, en dernière instance, à l'expansion et l'extension dans le temps et l'espace de la domination capitaliste. Voilà quel est fondamentalement le sens de l'école. *En ce qui concerne les enfants, leur travail apparaît comme un apprentissage qu'ils subissent "pour leur bien", un travail dont ils seraient les bénéficiaires.*

Les enfants prolétaires ont tous été obligés de passer par le même enseignement dans les écoles: c'est le nivellement capitaliste s'opposant aux possibilités infinies d'apprendre. La femme, de l'autre côté, a été

isolée dans la maison, forcée d'accomplir un travail considéré comme non-qualifié, la tâche d'accoucher, d'élever, de discipliner et de servir la force de travail pour la production. Dans le cycle de la production sociale son rôle est demeuré invisible parce que seul le produit de son travail, *le travailleur*, était visible. Du même coup, la femme était prise au piège dans des conditions de travail précapitalistes, et ne reçut jamais de salaire.

Et quand nous disons: "conditions de travail précapitalistes", nous ne faisons pas seulement allusion aux femmes qui doivent utiliser un balai pour balayer, mais aussi à la mieux équipée des cuisines américaines, qui est loin encore de refléter le niveau de développement technologique actuel, mais reflète au mieux la technologie du 19^e siècle. Si l'on n'est pas payé à l'heure, personne ne se préoccupe du temps qu'il faut pour faire le travail — tout au moins dans certaines limites. En fait, le travail ménager n'est pas simplement *quantitativement*, mais *qualitativement* différent des autres. Et la différence qualitative réside précisément dans le type de marchandise que ce travail est destiné à produire: la force de travail.

Dans le système capitaliste en général, la productivité du travail n'augmente que s'il y a affrontement entre le capital et la classe. L'innovation technologique et la coopération sont à la fois des moments d'attaque pour la classe et de réponse de la part du capital. Mais si ceci est vrai de la production de *marchandises en général*, il n'en va pas de même pour la production de *cette marchandise particulière qu'est la force de travail*.

Si l'innovation technologique peut diminuer le

temps de travail nécessaire et si la lutte de la classe ouvrière dans l'industrie peut utiliser cette innovation technologique pour gagner du temps libre, on ne peut pas dire la même chose du travail ménager. Dans la mesure où elle doit procréer, élever, soigner et assumer la responsabilité des enfants dans une situation d'*isolement*, une plus grande mécanisation du travail ménager ne libère aucun temps pour la femme. Elle est toujours au travail parce qu'il n'est pas de machine qui fasse et forme les enfants ¹⁰.

Une plus haute productivité du travail ménager grâce à la mécanisation ne peut donc se rapporter qu'à des services déterminés tels que la cuisine, le lavage, le ménage. Si la journée de la femme n'a pas de limite, ce n'est pas parce qu'elle n'a pas de machines, mais parce qu'elle est isolée ¹¹.

¹⁰ Nous n'ignorons pas du tout les tentatives qui sont faites en ce moment pour fabriquer des bébés-épreuve. Mais aujourd'hui, de telles tentatives appartiennent totalement à une science et à un contrôle capitalistes. Leur utilisation serait toute contre nous et contre la classe. Notre intérêt n'est pas de *renoncer* à la procréation pour la remettre entre des mains ennemies. Notre intérêt est de conquérir une liberté de procréation qui ne s'obtienne ni au prix du *salaire* ni à celui de *l'exclusion sociale*.

¹¹ Dans la mesure où ce n'est pas l'innovation technologique mais les "*soins humains*" qui seuls permettent d'élever les enfants, *la libération effective* du temps de travail ménager, le *changement qualitatif du travail ménager* peuvent seulement découler d'un mouvement des femmes, de la lutte des femmes: plus le mouvement se développe, et moins les hommes, à commencer par les militants politiques, peuvent compter sur les femmes pour s'occuper des enfants. Et en même temps la nouvelle ambiance sociale construite par le mouvement offre aux enfants un espace social où se trouvent pareillement des

Confirmation du mythe de l'incapacité féminine

Avec l'avènement du mode de production capitaliste, la femme s'est donc trouvée reléguée à la condition d'isolement, enfermée dans la cellule familiale et dépendante de l'homme à tous égards. La nouvelle autonomie du salaire lui a été refusée, et elle s'est trouvée dans une situation de dépendance personnelle précapitaliste, mais cette fois de façon d'autant plus brutale en raison de la contradiction avec le caractère hautement socialisé de la production de masse qui prévaut aujourd'hui. L'apparente incapacité de la femme à faire un certain nombre de choses, à comprendre certaines choses et avant tout la politique, voit ici commencer son histoire, histoire semblable à bien des égards à celle de l'enfant "retardé" des classes de rattrapage. Dans la mesure où la femme a été coupée de la production directe et socialisée, pour être isolée à l'intérieur de la maison, on lui a enlevé toute possibilité de vie sociale en dehors des rapports de voisinage, et donc toute possibilité de connaissance et d'éducation sociale.

Isolée dans la maison, la femme a été privée de la vaste expérience d'organisation et de planification collective des luttes d'usine et des luttes de masse en général. On lui a enlevé une source fondamentale

(suite note 11)

hommes et des femmes, et qui n'a rien à voir avec les crèches de l'Etat. Ce sont déjà là des résultats faisant état de l'existence du mouvement. Et précisément en tant que *résultats* d'un mouvement qui est, de par sa nature, lutte, ils n'ont rien à voir avec des *propositions* pour substituer un quelconque type de coopération sociale à la lutte elle-même. Ce sont déjà des victoires de la lutte.

d'éducation sociale, l'expérience de la révolte sociale, qui est la première expérience où elle peut faire l'apprentissage de ses propres capacités, c'est-à-dire de son pouvoir, ainsi que de la capacité et donc du pouvoir de sa classe. A travers l'isolement imposé aux femmes s'est en retour fondé le mythe de l'incapacité féminine, aux yeux de la société et aux yeux mêmes des femmes.

C'est ce mythe qui a caché, en premier lieu, le fait que l'organisation informelle permanente des femmes dans les quartiers était la condition nécessaire à l'organisation de luttes de masse à niveau social par les ouvriers d'usine, grèves des loyers, luttes contre la hausse des prix en général; et donc le fait que le soutien des femmes, ainsi que leur organisation formelle ou informelle ont toujours été décisifs dans les luttes à l'intérieur du cycle de la production directe. Dans les moments critiques, ce réseau féminin permanent fait surface et s'organise grâce aux talents, à l'énergie et à la force de la "femme incapable". Mais le mythe ne meurt pas pour autant. Lorsque les femmes pourraient crier victoire avec les hommes — survie en période de chômage, ou survie et victoire pendant les grèves — les conquêtes reviennent à la classe "en général". Rarement, dans la meilleure des hypothèses, les femmes ont obtenu quelque chose pour elles-mêmes; et rarement, dans la meilleure des hypothèses, la lutte a un objectif qui altère de quelque façon la structure de pouvoir de la maison et ses rapports avec l'usine: par temps de grève ou de chômage, "il y a toujours à faire à la maison".

La fonction capitaliste de l'utérus

Jamais la destruction de la femme comme personne n'a également signifié diminution immédiate de son *intégrité physique* comme lors de l'avènement du capitalisme. La sexualité féminine et masculine avait déjà connu une série de formes, de régimes, de conditionnements avant le capitalisme. Mais elle avait connu aussi des méthodes efficaces de contrôle des naissances qui ont inexplicablement disparu. Le capital a établi un type de famille réduite à son noyau, dans laquelle il a subordonné la femme à l'homme. Dans la mesure où elle ne participe pas directement à la production sociale, la femme ne se présente pas sur le marché du travail de façon autonome. De même que ceci coupe toute les possibilités de créativité et de développement de son activité de travail, ceci coupe également toute possibilité d'autonomie sexuelle, psychologique et émotionnelle.

Comme nous l'avons dit plus haut, jamais un tel amoindrissement de l'intégrité physique de la femme n'avait eu lieu, affectant tout, du cerveau jusqu'à l'utérus. Ce n'est pas la même chose que de participer à la construction du train, de l'automobile, de l'avion, ou de pousser le même balai pendant des siècles, toute seule dans les mêmes mètres carrés de cuisine.

Mais ce n'est pas là un appel à l'égalité entre l'homme et la femme pour gérer la construction des avions. Il s'agit tout simplement de comprendre que la différence entre les deux histoires ne détermine pas seulement les différences entre les formes actuelles de lutte, mais amène enfin à la lumière les différentes formes

que les luttes des femmes ont prises par le passé et qui sont restées trop longtemps cachées.

Comme nous le disions plus haut, en ôtant aux femmes la possibilité de développer leurs capacités créatrices, on les prive aussi totalement de leur vie sexuelle pour la transformer en fonction reproductrice de l'espèce, ou mieux, en fonction de reproduction de la force de travail: les remarques faites à propos du niveau technologique du travail ménager s'appliquent aussi à la recherche des méthodes anti-conceptionnelles (ainsi qu'à toute la gynécologie, soit dit en passant), domaine dans lequel la recherche a été totalement négligée jusqu'à très récemment, tandis que pesait sur la femme l'obligation d'accoucher, accompagnée de l'interdiction formelle d'avorter alors que les méthodes les plus rudimentaires de contrôle des naissances faisaient faillite, comme il fallait s'y attendre.

A travers cet amoindrissement général de la figure de la femme, le capital a commencé à construire le "rôle féminin" et fait de l'homme dans la famille le médiateur et le gérant de cet amoindrissement. L'homme, en tant que chef de famille et travailleur salarié, est devenu l'instrument spécifique de cette exploitation spécifique qu'est l'exploitation de la femme.

L'homosexualité de la division du travail

Nous pouvons alors expliquer jusqu'à quel point les relations se sont dégradées entre hommes et femmes, du fait de la rupture que le système a établie entre eux, subordonnant la femme à l'homme comme objet ou "complément" de l'homme. C'est à par-

tir de cette rupture que nous comprenons l'explosion de tendances, au sein du mouvement des femmes, où ces dernières veulent mener la lutte contre les hommes en tant que tels ¹² et ne plus dépenser leur énergie à maintenir avec eux ne serait-ce que des rapports sexuels, ces rapports étant toujours frustrants. Un rapport de pouvoir exclut toute possibilité d'affectivité et d'intimité dans le rapport sexuel. Entre hommes et femmes, le pouvoir, avec ses lois, *commande* l'affectivité sexuelle et l'intimité. Le rapport entre homosexuelles représente en ce sens la plus grande tentative de masse pour libérer la sexualité d'un rapport de pouvoir.

Mais l'homosexualité en général a en même temps sa racine dans la structure même de la société capitaliste: les femmes sont à la maison, et les hommes à l'usine ou au bureau, séparés les uns des autres pendant toute la journée; ou bien les femmes sont 1000 à travailler dans une usine typiquement féminine sous la direction de 10 contremaîtres hommes; ou bien elles sont dans ces bureaux de dactylos qui travaillent pour une cinquantaine de cadres masculins. Toutes ces situations sont déjà une structure de vie homosexuelle.

Le capital, tout en élevant l'hétérosexualité au rang de religion, rend en même temps impossibles en pratique les contacts physiques ou émotionnels entre hommes et femmes, sape les bases de l'hétérosexualité pour ne la conserver que comme discipline sexuelle,

¹² Il est impossible de dire pour combien de temps ces tendances continueront à être une force poussant le mouvement de l'avant, et quand elles se transformeront en leurs opposés.

économique et sociale.

Nous pensons que c'est une des réalités qu'il faut prendre pour point de départ. Cette explosion de tendances homosexuelles (Gay Movement) à l'intérieur du mouvement a été et est importante pour lui, justement parce qu'elle montre l'urgence de revendiquer une spécificité de la lutte des femmes, et surtout de mettre en lumière toutes les facettes et tous les moments de l'exploitation des femmes, dans toute sa profondeur.

LA PLUS-VALUE ET L'USINE SOCIALE

Nous voudrions ici commencer à clarifier les données qu'un certain point de vue marxiste orthodoxe, et spécialement dans la pratique et l'idéologie des partis qui se disent marxistes, a toujours tenues pour vraies: en l'occurrence que les femmes, du fait qu'elles se trouvent hors du cycle de la production socialement organisée, sont aussi en dehors de la productivité sociale. En d'autres termes, on a toujours considéré le rôle féminin comme celui d'une personne subordonnée sur le plan psychologique, extérieure à la production, ou qui lorsqu'elle est employée en dehors de la maison, l'est d'une façon marginale, mais qui fournit essentiellement dans la maison une série de valeurs d'usage de caractère précapitaliste.

Ce point de vue reste en gros celui de Marx qui, observant ce qui se passait pour les femmes allant travailler en usine, en a conclu qu'elles étaient mieux à la maison. Puis la vie à la maison était considérée comme plus morale; mais la véritable nature du rôle de la ménagère n'apparaît jamais clairement chez

Marx.

Des observateurs ont pu remarquer que les femmes du Lancashire, femmes d'ouvriers de l'industrie cotonnière et employées dans la même industrie, avaient une plus grande liberté sexuelle et se faisaient aider par leur mari dans les corvées domestiques. Tandis que dans les régions minières du Yorkshire, où seulement un faible pourcentage de femmes participait à l'extraction du charbon, les femmes étaient meilleures cuisinières et bien plus dominées par la figure du mari.

En d'autres mots, même ceux qui ont pu définir l'exploitation des femmes dans la production socialisée n'ont pas pu poursuivre leur analyse et cerner clairement la situation d'exploitation des femmes à la maison; les hommes sont trop compromis dans le rapport de pouvoir qui sous-tend leurs relations avec les femmes. C'est pour cette raison que seules les femmes peuvent se définir elles-mêmes, aller de l'avant et lutter.

Disons clairement que, à l'intérieur du salaire, le travail ménager ne produit pas simplement des valeurs d'usage, mais est essentiel à la production de la plus-value ¹³. Mais ceci vaut aussi pour la construction du rôle féminin tout entier, comme rôle subordonné

¹³ A la première lecture de ce texte, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis certaines femmes ont trouvé que cette définition du travail ménager devrait être plus précise. Ce que nous voulons dire, pour être claires, c'est que le travail ménager est du travail *productif* au sens marxien du terme, c'est-à-dire travail qui produit de la plus-value.

Tout de suite après, nous parlons de la productivité de la totalité du rôle de la femme. Pour éclairer davantage cette

à tous les niveaux, physique, psychologique et au plan de l'emploi, rôle qui a eu et a toujours une place précise dans la division capitaliste du travail, dans la recherche de la productivité à niveau social. Examinons d'une façon plus spécifique le rôle de la femme en tant que source de productivité sociale, c'est-à-dire source de production de plus-value, avant tout dans la famille.

A) Productivité de l'esclavage salarial basé sur l'esclavage des sans-salaire

On dit souvent, à l'intérieur de la définition du travail salarié, que le travail ménager de la femme n'est pas productif. En fait c'est exactement le contraire qui est juste, si l'on pense à l'énorme quantité de services sociaux que l'organisation capitaliste transforme en activités privées en les mettant sur le dos de la ménagère à la maison. Le travail ménager n'est pas essentiellement un "travail féminin": aucune femme ne se réalise plus, ou ne se fatigue moins qu'un homme lorsqu'elle fait la lessive ou le ménage. Il s'agit de services sociaux dans la mesure où ils servent à la reproduction de la force de travail. C'est le capital qui, en instituant précisément sa structure familiale, a "libéré" l'homme de ces fonctions de façon à ce qu'il soit complètement "libre" pour *l'exploitation*

(suite note 13)

question de la productivité de la femme — que ce soit en rapport avec son travail, ou en rapport avec son rôle tout entier —, nous renvoyons à un texte ultérieur auquel nous sommes en train de travailler. Dans celui-ci, la place de la femme est expliquée d'une façon plus cohérente, du point de vue du cycle capitaliste tout entier.

directe, de façon à ce qu'il soit libre de "gagner" assez pour qu'une femme le reproduise en tant que force de travail¹⁴. Le capital a donc fait des hommes des travailleurs salariés dans la mesure où il a réussi à rejeter ces services sur les épaules des femmes dans la famille, tout en contrôlant par le même processus l'afflux de force de travail féminine sur le marché du travail.

En Italie, les femmes sont encore nécessaires à la maison et le capital a encore besoin de ce type de famille. Dans l'état de développement actuel, en Europe en général et en Italie en particulier, le capital préfère encore importer sa force de travail, sous la forme de millions d'hommes venant des zones sous-développées, mais laisser les femmes à la maison¹⁵. Et les femmes sont utiles dans la maison non seulement parce qu'elles

¹⁴Voir l'introduction p.25 : "La force de travail est une étrange marchandise, car ce n'est pas une chose. La capacité de travail réside seulement dans un être humain dont la vie se consume dans le procès de production... *Décrire cette production et reproduction c'est décrire le travail de la femme.*"

¹⁵ Ceci s'oppose cependant à une tout autre tendance qui tend à faire entrer les femmes non dans l'industrie, mais dans des secteurs particuliers. Variant à l'intérieur du même secteur géographique, les besoins du capital ont donné lieu à des propagandes et des pratiques politiques différentes et même opposées. Alors que par le passé la stabilité de la famille reposait sur une mythologie relativement stable — les pratiques politiques et les propagandes étaient uniformes et officiellement incontestées —, aujourd'hui les divers secteurs capitalistes se contredisent réciproquement et sapent la définition de la famille comme unité stable, immuable, et "naturelle". Un exemple classique est la variété des points de vue et des politiques démographiques pour le contrôle des naissances. Récemment,

font les travaux domestiques *sans recevoir de salaire et sans faire grève*, mais aussi parce qu'elles sont toujours là pour recueillir les membres de la famille qui ont été expulsés de leur poste de travail au cours des crises périodiques de l'emploi. La famille, berceau maternel toujours accueillant en cas de nécessité, a toujours été la plus sûre garantie que les chômeurs ne deviennent pas aussitôt une horde de *marginiaux rebelles*.

Les partis du mouvement ouvrier ont eu soin de ne pas soulever la question du travail ménager, et ceci en accord avec le fait qu'ils ont toujours considéré la femme comme un être inférieur, même à l'intérieur de l'usine. En effet, soulever cette question serait contester toute la base sur laquelle se sont construits les syndicats, organisations fondées sur (a) l'usine seule, (b) la journée de travail mesurable et "payée", (c) une seule face du salaire — le moment où on le donne — et non l'autre face — le moment où il est repris par l'inflation. La femme a toujours été incitée par les partis de la classe ouvrière à renvoyer à un futur hypothétique sa libération, subordonnée aux conquêtes que les hommes, qui voient la portée de leur lutte limitée par ces mêmes partis, auront obtenues pour "eux-mêmes".

(suite note 14)

le gouvernement britannique a doublé la part de budget réservée à ce but. Nous devons examiner dans quelle mesure cette nouvelle politique est liée à une politique raciste d'immigration, c'est-à-dire à la manipulation des sources de force de travail adulte; et avec l'érosion croissante de l'éthique du travail qui débouche sur les mouvements de chômeurs et de mères sans soutien, au contrôle de naissances qui polluent la pureté du capital avec des enfants révolutionnaires.

En réalité, chaque phase de la lutte de la classe ouvrière consacre la subordination et l'exploitation des femmes à un plus haut niveau. La proposition d'une pension pour les ménagères ¹⁶ (et nous ne comprenons pas pourquoi ce n'est pas un salaire qui est proposé) montre seulement la volonté qu'ont ces partis d'institutionnaliser plus encore les femmes dans le rôle de ménagère, et les hommes (ainsi que les femmes) dans celui d'esclave salarié.

Actuellement, aucune d'entre nous ne croit que l'émancipation, la libération s'effectue par le travail, à la maison ou à l'extérieur. L'autonomie salariale signifie seulement qu'on est un "individu libre" pour le capital, et c'est non moins valable pour les femmes que pour les hommes. Ceux qui prétendent que la libération des femmes de la classe ouvrière réside dans la possibilité de trouver un travail hors de la maison ne cernent qu'une partie du problème qu'ils laissent entier sans en apporter la solution. L'esclavage de la chaîne de montage ne libère pas de l'esclavage de l'évier de cuisine. Ceux qui le nient, nient aussi l'esclavage de la chaîne de montage, et prouvent une fois encore que si l'on ne sait pas comment les femmes sont exploitées, on ne saura jamais vraiment com-

¹⁶ C'est la politique du Parti Communiste Italien, pour ne citer que lui, qui pendant plusieurs années a proposé au parlement italien une loi qui aurait donné une pension aux ménagères de plus de 50 ans. Inutile de dire que ceci est resté lettre morte. Les temps sont durs. En 1971, le ministère Piccoli pouvait faire discrètement allusion à des allocations de chômage plus décentes. En 1972, le pain est toujours plus étroitement lié au travail, justement au sens où l'entend Nixon/Andreotti...

ment les hommes le sont. Mais cette question est si cruciale pour le mouvement des femmes que nous la traiterons séparément. Ce que nous devons ici préciser tout de suite, c'est que, du fait que dans un monde organisé de façon capitaliste à notre travail ne corresponde pas un salaire, la figure du patron se trouve dissimulée derrière celle du mari. Le mari semble être le seul auquel sont destinés les services domestiques, et cela donne au travail ménager un caractère ambigu, un aspect de servage. Le mari et les enfants, parce qu'ils engagent l'affection, par le chantage de l'amour, deviennent les premiers contremaîtres, les premiers contrôleurs de ce travail.

Le mari a tendance à lire le journal et à attendre que le repas soit prêt et servi, même si la femme est allée travailler comme lui et si elle est rentrée en même temps que lui. Il est clair que la forme spécifique d'exploitation que représente le travail ménager exige une lutte spécifique, une lutte de femmes justement, *à l'intérieur de la famille.*

D'ailleurs, si nous ne saisissons pas complètement que la famille est le pilier même de l'organisation capitaliste du travail, si nous commettons l'erreur de la considérer comme une superstructure dont la modification dépendrait des divers moments des luttes d'usine, alors nous développerons une révolution boiteuse qui perpétuera et aggravera toujours une *contradiction fondamentale de la lutte de classe, contradiction fonctionnelle pour le développement capitaliste.* Nous perpétuerions ainsi l'erreur qui consiste à nous considérer comme des ménagères productrices de valeurs d'usage seulement, à considérer les ménagères comme extérieures à la classe ouvrière. Tant que l'on

considérera que les ménagères sont extérieures à la classe, la lutte de classe sera à tout moment et en tout point entravée, frustrée de ses objectifs pratiques, et privée de son plein épanouissement.

Le développement de ce point n'entre pas dans le cadre de ces premières observations; alors que montrer et dénoncer le travail ménager en tant que forme masquée du travail productif soulève une série de questions concernant à la fois les buts et les formes de la lutte des femmes.

En fait, la revendication qui découlerait immédiatement : "payez-nous le travail ménager" risquerait d'apparaître en Italie ¹⁷, étant donné l'actuel rapport de forces, comme la volonté d'enfermer encore davantage la femme dans la condition d'esclavage institutionnalisé qu'est le travail ménager, et aurait donc peu de chances d'être en pratique un objectif mobilisateur.

¹⁷ Aujourd'hui, la revendication du salaire ménager est mise en avant de plus en plus largement, et trouve de moins en moins d'opposition à l'intérieur du mouvement italien et ailleurs. Depuis la première rédaction de ce texte (en juin 1971), le débat s'est approfondi, et toutes les incertitudes dues à la nouveauté relative de cette discussion ont été dépassées, mais par-dessus tout, l'incidence des besoins des femmes prolétaires a non seulement radicalisé les revendications du mouvement mais aussi donné plus de force pour les mettre en avant. Il y a un an, au début du mouvement italien, certains croyaient encore que l'Etat pourrait facilement étouffer la rébellion des femmes contre le travail ménager en le "payant" avec une allocation mensuelle de 10 000 à 12 000 lire (environ 80 à 100 F), comme il l'avait déjà fait pour les "damnés de la terre" qui dépendaient de ces pensions.

Socialisation de la lutte du travailleur isolé.

Le problème est donc de développer des formes de lutte qui ne laissent pas les ménagères tranquillement à la maison, prêtes tout au plus à d'éventuelles manifestations de rue, dans l'attente d'un salaire qui ne paierait jamais rien; nous devons découvrir des formes de lutte qui détruisent aussitôt la structure du travail domestique, en le refusant immédiatement, en refusant notre rôle de ménagère, et la maison comme ghetto de notre existence; car le problème n'est pas seulement de cesser d'effectuer ce travail, mais de détruire le rôle de ménagère. *Le point de départ n'est pas de chercher comment faire le travail ménager de façon plus efficace, mais de chercher une place de protagoniste dans la lutte, c'est-à-dire, non pas de chercher une plus grande productivité du travail ménager mais un plus haut niveau de subversion de la lutte.*

Renverser immédiatement le rapport entre temps de-travail-ménager, et temps-non-dédié-au-travail-

(suite note 17)

Maintenant, ces incertitudes sont largement dissipées.

Et il est clair en tout cas que la revendication du salaire pour le travail ménager est seulement une base, une perspective de départ dont le mérite essentiel est de pouvoir lier immédiatement l'oppression, la subordination et l'isolement de la femme à leur fondement matériel : l'exploitation de la femme. C'est peut-être là la fonction majeure de la revendication du salaire pour le travail ménager : donner en même temps une indication pour la lutte et une direction en termes organisationnels là où oppression et exploitation, situation de caste et de classe se trouvent indissolublement liés.

La traduction de cette perspective en termes de pratique continue est la tâche que le mouvement doit affronter, en Italie et ailleurs.

ménager: il n'est pas nécessaire de passer la journée à repasser les draps ou les rideaux, de laver le plancher jusqu'à ce qu'il étincelle ou d'épousseter tous les jours. Et pourtant, beaucoup de femmes le font encore. Ce n'est évidemment pas parce qu'elles sont stupides. Encore une fois, nous pouvons faire le parallèle avec les classes de rattrapage. En réalité il n'y a que ce travail qui leur permette de trouver une identité, à partir du moment où, comme nous le disions plus haut, le capital les a coupées du procès de la production socialement organisée.

Mais ce n'est pas parce que nous sommes exclues de la production socialement organisée qu'il s'ensuit immédiatement que nous soyons exclues de la lutte sociale: la lutte, cependant, demande que nous prenions du temps sur le travail ménager, et offre en même temps une autre possibilité de trouver une identité que nous ne trouvions auparavant qu'au niveau du ghetto domestique. Dans le caractère social de la lutte, les femmes découvrent et exercent un pouvoir qui leur donne effectivement une nouvelle identité. *Identité qui justement ne peut consister qu'en un nouveau degré de pouvoir social.*

Une telle possibilité de lutte à niveau social vient justement du caractère socialement productif de l'activité de la femme à la maison. Ce ne sont pas seulement, ou même principalement les services fournis à la maison qui rendent le rôle de la femme socialement productif, même si en fait actuellement ses services s'identifient au rôle de la femme. Le capital peut améliorer technologiquement ces services. Ce que le capital ne peut faire pour le moment, tout au moins en Italie, c'est faire sauter la position de la

ménagère, pivot de la famille nucléaire. Et c'est pour cette raison que nous n'attendons pas l'automatisation des tâches ménagères, car elle n'arrivera jamais: le maintien de la famille nucléaire n'est pas compatible avec l'automation de ces services. Pour les automatiser vraiment, le capital devrait détruire la famille telle que nous la connaissons aujourd'hui, en d'autres mots, il devrait socialiser pour pouvoir automatiser.

Mais nous savons très bien ce que signifie la socialisation capitaliste. C'est toujours, pour le moins l'opposé de la Commune de Paris!

Le nouveau saut que pourrait faire l'organisation capitaliste, et que nous pouvons pressentir aux Etats-Unis ou en général dans les pays de capitalisme avancé, serait de détruire l'isolement précapitaliste de la production à la maison en reconstruisant une famille qui refléterait mieux l'égalité capitaliste et sa domination à travers le travail coopératif; en somme, dépasser "l'incomplétude" du développement capitaliste, qui a encore pour pivot la femme "non-libre", et reconstruire une famille dont la forme reflète de façon plus adéquate sa fonction de reproduction de la force de travail.

Pour en revenir à ce que nous disions plus haut, les femmes, les ménagères, s'identifiant à la maison, tendent à une espèce de perfectionnisme dans leur travail. Nous connaissons trop bien encore la formule: "Il y a toujours à faire dans une maison, si l'on veut".

Elles ne voient pas plus loin que leurs quatre murs, car la condition de ménagère comme mode de travail précapitaliste, et par conséquent, cette féminité qu'on lui impose, lui font voir le monde, les autres,

la totalité de l'organisation du travail comme quelque chose d'obscur, d'inconnu et d'inconnaissable, de non-vécu en somme, perçu seulement derrière les épaules du mari qui sort chaque jour pour l'affronter. Les femmes doivent donc renverser le rapport entre temps-de-travail-ménager et temps-non-dédié-au-travail-ménager, et commencer à sortir de la maison, à partir justement de cette volonté de détruire le rôle de la ménagère, pour rencontrer les autres femmes, non seulement à titre de voisines et d'amies, mais aussi comme des compagnes de travail et des compagnes de lutte contre le travail, en rompant ainsi avec la tradition de la femme privatisée, en rivalité avec les autres femmes, et en reconstruisant une solidarité des femmes: non pas une solidarité pour la défense, mais une solidarité pour l'attaque, pour l'organisation de la lutte.

Solidarité commune contre le travail commun. De la même façon, les femmes doivent cesser de rencontrer leur mari et leurs enfants en tant que ménagères, c'est-à-dire à l'heure des repas autour de la table, lorsqu'ils rentrent de leur monde extérieur.

Chaque lieu de lutte en dehors de la maison, *justement parce que toute sphère de l'organisation capitaliste présuppose la maison*, offre aux femmes une possibilité d'offensive: assemblées d'usine, réunions de quartier, assemblées d'étudiants, toutes sont aussi des lieux appropriés à la lutte des femmes: des lieux où les femmes peuvent rencontrer et affronter les hommes — femmes contre hommes si l'on veut — mais en tant qu'individus plutôt qu'en tant que mère-père, fils-fille, avec toutes les possibilités que cela présente de faire exploser hors de la maison

les contradictions, les répressions, les frustrations que le capital a voulu accumuler et maintenir au sein de la famille.

Un nouvel espace pour la lutte de classe

Si dans les assemblées ouvrières les femmes demandent que l'équipe de nuit soit supprimée, parce que la nuit on ne veut pas seulement dormir mais faire l'amour — et ce n'est pas la même chose de faire l'amour pendant la journée, si le jour c'est la femme qui travaille — cela veut dire qu'elles portent en avant leur propre intérêt autonome et subjectif de femmes contre l'organisation du travail, refusant d'être des mères insatisfaites pour le mari et les enfants.

Mais dans cette nouvelle intervention/affrontement, où les femmes expriment leur intérêt féminin spécifique, cet intérêt, comme il a été dit, n'est pas séparé de l'intérêt de la classe, ni étranger à elle. Pendant trop longtemps les partis politiques, en particulier ceux de la gauche, ainsi que les syndicats ont déterminé et délimité le champ de la lutte de la classe ouvrière. Faire l'amour et refuser l'équipe de nuit pour faire l'amour, *c'est l'intérêt de classe*. Essayer de savoir pourquoi ce sont les femmes et non les hommes qui soulèvent la question, c'est éclairer sous un nouvel angle toute l'histoire de la classe.

Rencontrer ses fils et filles dans une assemblée d'étudiants, c'est les découvrir en tant qu'individus qui parlent parmi d'autres individus, c'est se présenter à eux en tant qu'individu.

Beaucoup de femmes ont avorté et encore plus

ont accouché. Nous ne voyons pas pourquoi elles ne devraient pas exprimer leur point de vue de femme avant même leur point de vue d'étudiante dans une assemblée d'étudiants en médecine. Et ce n'est pas un hasard si nous donnons l'exemple de la Faculté de Médecine: dans les cours et dans la clinique, nous pouvons juger à nouveau de l'exploitation de la classe ouvrière, et pas seulement en voyant les patients de cette classe servir seuls de cobayes aux expériences; les femmes sont spécifiquement les premiers objets d'expérimentation ainsi que les premiers objets du mépris sexuel, du sadisme et de l'arrogance professionnelle des médecins.

Résumons-nous: la chose la plus importante est justement cette explosion du mouvement des femmes en tant qu'expression de la spécificité des intérêts féminins jusqu'ici niés et réprimés par l'organisation capitaliste de la famille, intérêts qu'il faut mettre en avant en tout lieu qui repose sur la négation de ces intérêts, puisque toute l'exploitation de la classe a pu être construite grâce à la médiation spécifique de l'exploitation féminine.

Ainsi, en tant que mouvement des femmes, nous devons récupérer la spécificité de tous les moments de cette exploitation, c'est-à-dire récupérer l'entière spécificité de l'intérêt féminin dans la gestion de la lutte.

Toutes les occasions sont bonnes: les ménagères des familles menacées d'expulsion peuvent répondre que leur travail dans la maison a plus que couvert le montant des loyers non versés (dans la banlieue de Milan, beaucoup de familles ont déjà expérimenté cette forme de lutte).

Les appareils électro-ménagers sont une grande et belle chose, mais pour les ouvriers qui les fabriquent, en fabriquer autant coûte du temps et de la fatigue. Que chaque salaire doive les acheter tous est lourd pour une famille et présuppose que la femme doive les utiliser tous toute seule. Ainsi, elle se trouve toujours confinée à la maison, dans la condition de ménagère, mais à un niveau supérieur de mécanisation maintenant. Heureux ouvriers, heureuses épouses, heureux couples.

La question n'est pas d'avoir des cantines collectives. Nous devons nous souvenir que le capital fait d'abord la Fiat, puis fait la cantine.

C'est pourquoi la revendication d'une cantine dans le quartier, si elle n'est pas accompagnée d'une pratique de lutte globale contre l'organisation du travail, contre le temps de travail, risque de fournir la base d'un nouveau saut qui, au plan du quartier, n'engrèmenterait dans quelque travail séduisant nul autre que les femmes pour qu'elles aient ensuite la possibilité, à l'heure du déjeuner, de manger collectivement un repas de merde à la cantine.

Nous voulons qu'ils sachent que ce n'est pas cette cantine que nous voulons, et que de la même façon nous ne voulons pas non plus de crèches et de garderies de ce genre¹⁸. Nous voulons aussi des cantines, des

¹⁸ Il y a eu malentendu à propos de ce que nous avons dit sur les cantines. Une confusion semblable s'est exprimée au cours de la discussion sur le salaire ménager, en Italie ainsi que dans d'autres pays. Comme nous l'avons expliqué précédemment, le travail ménager est aussi institutionnalisé que le travail d'usine, et notre but ultime est de détruire ces deux

crèches, des machines à laver la vaisselle. Mais nous voulons avoir le choix: manger en privé avec des amis quand nous le voulons, avoir du temps pour être avec les enfants, les vieux et les malades, quand et où il nous plaît; "avoir du temps" veut dire: travailler moins, et avoir du temps pour pouvoir être davantage avec les hommes signifie qu'eux aussi doivent travailler moins. Avoir du temps à passer auprès des enfants, des vieux et des malades ne veut pas dire: courir faire une rapide visite à ces parkings que sont les crèches pour les enfants, les hôpitaux pour les vieux, les hospices pour les invalides. Cela veut dire que nous, les premières à avoir été exclues, prenons l'initiative dans cette lutte pour que les autres exclus, les enfants, les vieux, les malades puissent se réapproprier la richesse sociale, pour qu'ils puissent vivre avec nous et avec les hommes à nos côtés, avec la même

(suite note 18)

institutions. Cependant, en dehors même de la revendication particulière dont il est ici question, il y a eu malentendu sur la notion même de revendication. Il s'agit d'un objectif qui ne représente pas uniquement une chose, mais, de même que le capital à tout moment, représente essentiellement une phase d'antagonisme dans les rapports sociaux. Que les cantines ou les salaires que nous obtiendrons soient une victoire ou une défaite, cela dépend de la force de notre lutte. C'est également de cette force que dépend le fait que cet objectif devienne pour le capital un moyen d'organiser de façon plus rationnelle son commandement sur notre travail, ou une occasion pour nous d'affaiblir ce commandement. La forme que prend l'objectif lorsqu'on l'atteint — qu'il s'agisse des salaires, des cantines, ou du libre accès aux méthodes de contrôle des naissances, émerge de la lutte, elle est en fait créée par la lutte et ne fait qu'enregistrer le niveau de pouvoir atteint au cours de la lutte.

autonomie que nous voulons pour nous-mêmes; car, comme la nôtre, leur exclusion du procès social directement productif, de l'existence sociale, a été créée par l'organisation capitaliste.

Le refus du travail

Donc, refusons le travail ménager en tant que travail féminin, qui nous a été imposé, que nous n'avons jamais inventé, qui n'a jamais été payé, qui nous a obligées à faire des horaires insensés (de 12 à 13 heures par jour) pour nous forcer à rester à la maison.

Sortons de la maison; refusons la maison, car nous voulons nous unir aux autres femmes pour lutter contre toutes les situations qui supposent que les femmes restent à la maison, pour relier notre lutte à toutes les situations qui présupposent que des gens vivent dans des ghettos, que ces ghettos soient la crèche, l'hôpital, l'hospice ou le bidonville. L'abandon de la maison est déjà une forme de lutte, car les services sociaux que nous fournissons cesseront d'être accomplis dans ces conditions, et nécessairement tous ceux qui travaillent en dehors de la maison exigeront que ce fardeau que nous avons porté jusqu'à maintenant soit remis à qui il appartient, au capital, qui exigeront que le capital porte le poids de l'organisation de ces services. Et ils l'exigeront avec d'autant plus de violence que sera plus violent, déterminé et massif ce refus du travail domestique de la part des femmes.

La famille de la classe ouvrière est le point le plus difficile à faire éclater. Car elle est le soutien de l'ouvrier, mais en tant qu'il est ouvrier, et par là même, le soutien du capital. C'est de cette famille que dépend

la soutien de la classe, la survie de la classe, mais aux dépens de la femme, et par là contre la classe elle-même. La femme est, dans cette famille, l'esclave de l'esclave salarié, et les services qu'elle rend assurent l'esclavage de l'homme qui en dépend. De même que les syndicats, la famille protège l'ouvrier, mais assure en même temps que lui *aussi bien qu'elle*, la femme, ne seront jamais que des ouvriers. Et c'est pourquoi la lutte des femmes de la classe ouvrière contre la famille est cruciale.

Abandonner la maison, disions-nous, est une forme de lutte. Rencontrer les autres femmes travaillant à la maison ou au dehors permet d'élargir les autres possibilités de lutte.

Dans la mesure où notre lutte est une lutte contre le travail, elle est inscrite dans la lutte globale que la classe ouvrière mène contre le travail. Mais, dans la mesure où l'exploitation des femmes à travers le travail ménager a eu, et a une histoire spécifique, liée à la survivance de la famille nucléaire, cette lutte emprunte un itinéraire spécifique qui doit passer par la destruction de la famille nucléaire telle qu'elle a été construite par l'ordre social capitaliste, en définissant une nouvelle dimension pour la lutte de classe.

B) La productivité de la passivité

Cependant, le rôle de la femme dans la famille ne consiste pas seulement à fournir, sans salaire, des services sociaux. Comme nous le disons depuis le début, emprisonner la femme dans des fonctions purement complémentaires et la subordonner à l'homme à l'intérieur de la famille nucléaire a eu pour prémisses

l'amointrissement de son intégrité physique. Avec, en Italie, l'aide active de l'Eglise Catholique qui a toujours défini la femme comme un être inférieur, la femme s'est vue contrainte à l'abstinence sexuelle avant le mariage, et après le mariage à une sexualité réprimée dont la fonction est uniquement orientée vers la procréation, obligée à procréer. C'est ainsi qu'a été créé le rôle féminin de "la mère héroïque et l'épouse comblée", dans lequel la sexualité est pure sublimation, dont la fonction essentielle est d'être le réceptacle de l'expression émotionnelle des autres, l'amortisseur des antagonismes familiaux. Ce qui a été défini comme frigidity féminine doit donc être redéfini comme réceptivité passive qui a été également imposée dans la fonction sexuelle au sens étroit du terme.

C'est justement cette passivité de la femme dans la famille qui devient "productive"; en premier lieu parce qu'elle est devenue le lieu où se déchargent toutes les oppressions subies par l'homme dans le travail en dehors de la maison, et en même temps l'objet sur lequel l'homme peut exercer un désir de pouvoir que déchaîne la domination de l'organisation capitaliste; en ce sens donc, la femme devient "productive" pour l'organisation capitaliste en tant que soupape de sécurité des tensions sociales. En second lieu, la femme devient "productive" dans la mesure où la négation totale de son autonomie personnelle la force à sublimer sa frustration en une série de besoins continus qui ont toujours la maison comme centre de réalisation et qui sont, au plan de la consommation, ce qu'est le perfectionnisme au plan du travail. Il est évident que ce n'est pas à nous de dire aux femmes

ce qu'elles doivent avoir dans leur maison. Nul ne peut définir les besoins d'un autre. Mais notre intérêt est d'organiser la lutte dans laquelle tombera cette sublimation.

Le travail mort et l'agonie de la sexualité

C'est à dessein que nous utilisons le terme "sublimation". La frustration qui découle du caractère monotone et répétitif des travaux ménagers et de la passivité sexuelle ne sont séparables que dans les discours. La créativité sexuelle et la créativité dans le travail sont toutes deux des domaines où le besoin humain exige qu'on donne, comme le dit Marx, un champ d'action indéterminé à "nos capacités naturelles et acquises"¹⁹. Pour les femmes, (et donc pour les hommes), les capacités naturelles et acquises sont simultanément réprimées. La réceptivité passive de la femme crée le perfectionnisme de la ménagère et peut faire du travail monotone de la chaîne de montage une thérapie. La banalité de la plupart des travaux ménagers et la discipline que requiert la répétition du même travail chaque jour, chaque semaine, chaque année, travail doublé les jours de fête, dé-

¹⁹ "La grande industrie contraint sous peine de mort à substituer à cette monstruosité qu'est une population misérable, disponible, tenue en réserve par le capital pour les besoins variables de l'exploitation, la disponibilité absolue de l'individu aux exigences variables du travail, à substituer à l'individu partiel, simple porteur d'une fonction sociale de détail, l'individu totalement développé pour lequel les diverses fonctions sociales sont des modes alternés de ses capacités naturelles et acquises." KARL MARX, *Das Kapital, Kritik der politischen Ökonomie*. Band I, Berlin, Dietz Verlag, 1962, p. 512.

truisent les possibilités d'une sexualité désinhibée. Notre enfance est la préparation au martyr: on nous apprend à tirer notre bonheur d'une sexualité "respectable" et de draps "toujours plus blancs"; à sacrifier du même coup la sexualité et les autres activités créatives.

Jusqu'à présent, le mouvement des femmes, surtout en détruisant le mythe de l'orgasme vaginal, a dénoncé le mécanisme physique qui a permis que le potentiel sexuel des femmes soit strictement défini et limité par l'homme. Maintenant, nous pouvons commencer à réintégrer la sexualité avec les autres aspects de la créativité, nous pouvons commencer à voir comment la sexualité sera toujours réprimée tant que le travail que nous faisons nous mutilera, nous et nos capacités individuelles, et tant que les personnes qui ont avec nous des rapports sexuels seront nos patrons et resteront, eux aussi, mutilés par *leur* travail. Débusquer le mythe de l'orgasme vaginal, c'est revendiquer l'autonomie féminine et s'opposer à la subordination et à la sublimation. Mais il ne s'agit pas seulement de poser le clitoris contre le vagin, mais tous deux contre l'utérus. Ou bien le vagin est avant tout le lieu de passage pour la reproduction de la force de travail qui se vend comme marchandise, et c'est là la fonction capitaliste de l'utérus, ou bien il fait partie de nos pouvoirs naturels, de notre bagage social. La sexualité est la plus sociale des expressions, la plus profonde des communications humaines. En ce sens, c'est la dissolution de l'autonomie. La classe ouvrière organise en tant que classe son dépassement comme classe; au sein de cette classe, nous nous organisons de façon autonome pour créer les bases du dépasse-

ment de l'autonomie.

L'attaque "politique" contre les femmes

Mais pendant que nous cherchons notre voie pour exister et nous organiser dans la lutte, nous devons nous confronter à ceux qui ne demandent pas mieux que d'attaquer les femmes même lorsqu'elles forment un mouvement. Ils soutiennent que la femme, en se définissant elle-même contre l'oblitération qu'elle subit dans le travail et la consommation, est responsable du manque d'unité de classe. Dressons une liste partielle des péchés qui lui sont imputés: ils disent:

1. Elle veut une plus grande part du salaire du mari pour acheter, par exemple, des vêtements pour elle-même et ses enfants, non en se fondant sur ce dont lui pense qu'il leur faut, mais sur ce qu'elle estime qu'elle devrait avoir pour elle-même et ses enfants. Il travaille dur pour se procurer cet argent. Quant à elle, elle ne fait que demander que leur manque de richesse soit autrement distribué, plutôt que de le soutenir dans sa lutte pour davantage de richesse, pour un salaire plus élevé.
2. Elle vit en rivalité avec les autres femmes, car elle veut être plus séduisante, avoir plus de choses que la voisine, tout comme sa maison doit être plus propre et mieux tenue que celle de ses voisines. Elle ne s'allie pas avec les autres sur une base de classe comme elle devrait le faire.
3. Elle s'enterme dans sa maison et refuse de comprendre la lutte de son mari en usine. Elle peut même trouver à redire quand il fait grève, au lieu de le soutenir. Elle vote à droite.

Voilà quelques unes des raisons pour lesquelles elle est considérée comme réactionnaire, ou au mieux arriérée, même par des hommes qui ont des rôles dirigeants dans les luttes d'usine et qui semblent les mieux à même, du fait de leur militantisme politique, de comprendre la nature du patron social. Critiquer les femmes pour ce que l'on considère comme un comportement rétrograde leur est d'autant plus facile qu'il s'agit de l'idéologie prédominante dans la société. Mais ils n'ajoutent pas qu'ils ont bénéficié de la position subordonnée des femmes qui se sont occupées d'eux depuis leur naissance. Certains ne se rendent même pas compte que l'on s'est occupé d'eux, tellement il est naturel que les mères, filles et sœurs s'occupent de "leurs" hommes. Il nous est vraiment difficile, d'un autre côté, de distinguer ce qui relève de la suprématie mâle innée dans cette attaque qui se donne toujours comme strictement "politique", et semble toujours n'être lancée que pour le bien de la classe.

Examinons le sujet d'un peu plus près.

1. Les femmes en tant que consommatrices

Ce ne sont pas les femmes qui font de la maison un centre de consommation. Le procès de consommation fait partie intégrante de la production de la force de travail, et si les femmes refusaient de faire les courses, de "dépenser de l'argent", ce serait une grève. Ceci dit, nous devons cependant ajouter que, à cause de ces rapports sociaux dont sont privées les femmes dans la mesure où elles se trouvent coupées du travail socialement organisé, elles essaient

souvent de compenser en achetant des objets. Que cela soit considéré ou non comme du superflu dépend du point de vue et du sexe qui juge: les intellectuels achètent des livres, mais personne ne considère que cette consommation est superflue. Indépendamment de l'intérêt de son contenu, le livre représente encore dans cette société, grâce à une tradition plus ancienne que le capitalisme lui-même, une valeur masculine.

Nous avons déjà dit que les femmes achètent des choses pour la maison parce que la maison est la seule preuve qu'elles-mêmes existent. Mais l'idée que la non-consommation puisse en quelque sorte être une libération est aussi vieille que le capitalisme, et a pour origine les capitalistes qui ont toujours fait porter à l'ouvrier la faute qu'est sa condition d'ouvrier. Pendant des années, les Noirs de Harlem ont connu les admonestations de bons libéraux qui disaient que si seulement les Noirs cessaient de conduire des Cadillac (jusqu'à ce que la compagnie qui les avait vendues à crédit les reprenne), le problème racial serait résolu. Jusqu'à ce que la violence de la lutte (qui était la seule réponse adéquate) ait fourni la mesure de leur pouvoir social, ces Cadillac étaient une des rares façons de montrer leur potentiel de pouvoir. C'est ceci, et non des "raisons économiques", qui dérangeait vraiment les libéraux et les faisait récriminer.

De toute façon, rien de ce que nous achetons aujourd'hui ne serait nécessaire si nous étions libres. Ni la nourriture qui nous empoisonne, ni les vêtements qui nous identifient par classe, sexe, génération, ni les maisons dans lesquelles on nous emprisonne.

De toute façon, notre problème est en réalité que

nous n'avons jamais assez, et non que nous avons trop. La pression que les femmes exercent sur les hommes est une *défense du salaire, et non une attaque au salaire*. Précisément parce que les femmes sont les esclaves des esclaves salariés, les hommes font du salaire une part pour eux-mêmes et une part pour les dépenses générales de la famille. Si les femmes ne revendiquaient rien, le niveau de vie général de la famille pourrait baisser face à l'inflation, et les femmes seraient évidemment les premières à en faire les frais. Donc, sans la pression qu'exercent les femmes, la famille présenterait pour le capital une nouvelle fonction à ajouter à celles qui ont déjà été énumérées: elle servirait à absorber la chute du salaire réel, la chute du prix de la force de travail²⁰. C'est donc, pour les femmes, le moyen matériel le plus direct pour défendre le niveau de vie de leur classe. Et quand elles sortiront pour aller à des réunions politiques elles auront besoin d'encore plus d'argent!

²⁰ J.M.KEYNES, *Théorie Générale de l'Emploi, de l'Intérêt et de la Monnaie*, (traduit de l'anglais par Jean de Largentay), Payot, Paris, 1955, p. 35: "Mais la seconde objection, dont l'importance est fondamentale et que nous développerons dans les chapitres suivants, découle des raisons qui nous empêchent d'admettre que le niveau général des salaires réels puisse être directement déterminé par les clauses des contrats de salaire... Nous nous efforcerons de prouver que le rôle essentiel dans la détermination du niveau général des salaires réels est joué par *certaines autres facteurs*... Nous soutiendrons qu'il y a eu *un malentendu fondamental au sujet des règles qui gouvernent en cette matière le fonctionnement réel de l'économie où nous vivons...*" (C'est nous qui soulignons.)

D'après nous, les "certains autres facteurs" sont avant tout des femmes.

2. La rivalité entre femmes

En ce qui concerne la "rivalité" entre femmes, Frantz Fanon a éclairci pour le Tiers-Monde quelque chose que seul le racisme empêche d'être généralisé à la classe ouvrière. Les colonisés, dit-il, lorsqu'ils ne s'organisent pas contre leurs oppresseurs, s'attaquent les uns les autres. La pression qu'exercent les femmes pour une plus forte consommation peut s'exprimer parfois sous forme de "rivalité". Mais néanmoins, comme nous l'avons dit, cette pression garantit le niveau de vie général de la classe. Ce qui n'est pas le cas de la rivalité sexuelle entre femmes, qui a sa racine dans leur situation de dépendance économique et sociale vis-à-vis des hommes. Dans la mesure où les femmes vivent pour les hommes, s'habillent pour eux, travaillent pour eux, elles sont manipulées par les hommes au moyen de cette rivalité ²¹.

²¹ On a remarqué que beaucoup de bolcheviks d'avant 1917 trouvaient des partenaires féminines dans l'aristocratie en décadence. Aussi longtemps que le pouvoir continue de résider en l'homme, que ce soit au niveau de l'Etat ou des rapports individuels, les vieux critères pour le choix des femmes, en tant qu'elles sont soumises à "la prostitution universelle avec la communauté" (KARL MARX, *Manuscrits de 1844*, Ed. Sociales, Paris, 1969, p. 85) continuent à se perpétuer. La lignée des "nouveaux tsars" remonte loin.

Dès 1921, dans les "Décisions du III^e congrès de l'Internationale Communiste", on peut lire dans la première partie du chapitre consacré à "Travail parmi les femmes": "Le III^e congrès de l'Internationale Communiste confirme l'affirmation fondamentale du marxisme révolutionnaire selon laquelle il n'y a aucune "question féminine spécifique", ni aucun "mouvement féminin spécifique". Tout type d'alliance des femmes de la classe ouvrière avec le féminisme bourgeois, de

Quant à la rivalité concernant la maison, on apprend aux femmes dès l'âge le plus tendre à être préoccupées de façon obsessionnelle et possessive de la propriété et de l'ordre de la maison, mais les hommes ne peuvent pas continuer à bénéficier du privilège d'avoir une servante personnelle tout en se lamentant des effets de cette "servitude personnelle". *S'ils continuent à se plaindre, nous devons en conclure que leur critique de la rivalité entre nous est en réalité une apo-*

(suite note 22)

même que tout soutien apporté par des femmes de la classe ouvrière aux tactiques de trahison des partisans de compromis sociaux et des opportunistes finit par saper les forces du prolétariat... Pour en finir avec l'esclavage des femmes, il faut inaugurer la nouvelle organisation communiste de la société, .."

Comme on le voit, la théorie était masculine mais la pratique visait à "neutraliser". Citons maintenant un de nos pères fondateurs. Lors de la première Conférence Nationale des femmes communistes du Parti Communiste Italien, le 26 mars 1922, "le camarade Gramsci souligne qu'une action spéciale devrait être organisée parmi les ménagères qui constituent la majorité des femmes prolétaires. Elles devraient d'une manière ou d'une autre être liées à notre mouvement par la création d'organisations spéciales. Les ménagères, par la qualité de leur travail, peuvent être rapprochées des artisans, et c'est pourquoi il sera difficile qu'elles deviennent communistes; toutefois, dans la mesure où elles sont les compagnes des ouvriers et, d'une certaine façon, partagent leur vie, elles sont portées vers le communisme. Par conséquent notre propagande peut influencer ces ménagères; elle peut servir, sinon à les encadrer dans notre organisation, au moins à les neutraliser de façon à ce qu'elles ne constituent pas un obstacle à des luttes éventuelles des ouvriers". (Tiré de *Compagna*, organe du Parti Communiste pour l'intervention parmi les femmes, Année I, No. 3, 2 avril 1922, p. 2)

logie de notre servitude. Si Fanon se trompait en disant que les conflits parmi les colonisés sont une expression de leur bas niveau d'organisation, alors l'antagonisme est un signe d'incapacité naturelle. Quand nous disons que la maison est un ghetto, nous pouvons dire aussi à juste titre qu'elle est une colonie gouvernée par la métropole par l'intermédiaire de la hiérarchie locale. La solution des antagonismes parmi les colonisés réside dans l'autonomie de la lutte. Les femmes ont dépassé des obstacles bien plus considérables que la rivalité lorsqu'elles se sont unies pour soutenir les hommes dans la lutte. Là où les femmes ont moins bien réussi, c'est dans l'approfondissement et la transformation de ces moments de lutte pour en faire aussi des occasions d'avancer leurs propres objectifs. La lutte autonome renverse la question, ce ne sera pas "aux femmes de s'unir pour soutenir les hommes", mais "aux hommes de s'unir pour soutenir les femmes".

3. Les femmes comme élément de division

Qu'est-ce qui a empêché l'intervention politique des femmes dans le passé? Comment se fait-il qu'elles puissent parfois être utilisées pour briser les grèves? En d'autres termes, pourquoi la classe n'est-elle pas unie? Depuis le début de ce texte, nous avons pris pour hypothèse le caractère central de l'exclusion des femmes de la production socialisée. C'est là un caractère objectif de l'organisation capitaliste: travail socialisé dans les usines et les bureaux, travail isolé dans la maison. Ceci se reflète subjectivement dans la façon dont les ouvriers dans les usines s'orga-

nisent séparément du contexte social. Que faut-il faire à niveau social? Que doivent faire les femmes? Etre un soutien, un appendice des hommes à la maison et dans la lutte, former même des groupes féminins auxiliaires des syndicats? Cette division, ce *type de division* est l'histoire de la classe. A tous les stades de la lutte, les sections de la classe les plus périphériques sont d'autant mieux utilisées contre celles qui se trouvent au centre du cycle productif que ces dernières ignorent les premières. C'est là justement l'histoire des syndicats, par exemple aux Etats-Unis lorsque les ouvriers noirs ont été utilisés comme briseurs de grèves — mais, soit dit en passant, bien moins souvent qu'on ne l'a fait croire aux blancs. De même que les femmes, les Noirs sont immédiatement identifiables, et ce que l'on entend dire au sujet des briseurs de grève renforce les préjugés qui naissent de divisions objectives: le blanc est à la chaîne, le noir balaie sous ses pieds; ou l'homme est à la chaîne et la femme balaie sous ses pieds quand il rentre à la maison.

Les hommes, quand ils refusent leur travail, considèrent qu'ils sont militants, mais lorsque nous refusons notre travail, ces mêmes hommes nous considèrent comme des femmes rechigneuses. Quand certaines d'entre nous votent à droite parce que nous avons été tenues à l'écart de la lutte politique, ils pensent que nous sommes arriérées, tandis qu'eux votent pour des partis qui n'ont jamais considéré que nous existions autrement que comme forces d'appoint potentielles, et qui, ce faisant, les ont vendus (et nous avec).

C) Productivité de la discipline

Troisième aspect du rôle de la femme dans la famille: du fait de cet amoindrissement de sa personnalité dont nous avons déjà parlé, la femme devient la principale figure répressive, disciplinant tous les membres de la famille, aussi bien sur le plan idéologique que psychologique. Elle peut vivre sous la tyrannie du mari, de la maison, de l'obligation d'être "la mère héroïque et l'épouse comblée" alors que toute son existence dément cet idéal. Ceux qui sont tyrannisés et privés de pouvoir sont avec les nouvelles générations au cours des premières années de leur existence, les reproducteurs d'ouvriers dociles et de petits chefs, tout comme l'institutrice à l'école (et la femme a pour cela la complicité du mari: ce n'est pas un hasard s'il existe des associations de parents d'élèves — enseignants). En tant que responsable de la reproduction de la force de travail, la femme discipline d'une part les enfants qui demain travailleront, et de l'autre le mari qui travaille aujourd'hui, car seul son salaire peut payer la reproduction de la force de travail, de son seul salaire dépend la subsistance de la famille entière.

Jusqu'ici, sans entrer dans l'analyse de détail des mécanismes psychologiques, nous n'avons fait que considérer la productivité de la ménagère. Nous avons au moins cerné cette productivité de la ménagère et souligné le fait qu'elle passe par la totalité du rôle que remplit la femme outre le fait qu'elle découle en particulier du travail ménager qu'elle exécute gratuitement). Posons donc comme prioritaire la nécessité de briser ce rôle qui veut que les femmes soient

divisées entre elles, séparées des hommes et des enfants, que chacune soit enfermée dans la famille comme la chrysalide qui s'emprisonne dans son cocon par son propre travail, pour mourir en laissant la soie au capital. Pour les ménagères, refuser tout cela équivaut, comme on l'a déjà dit, à se reconnaître elles-mêmes comme section de la classe, la plus dégradée parce que non-payée.

Leur position est décisive pour la lutte des femmes parce qu'elle peut saper le pilier qui porte l'actuelle organisation capitaliste du travail, à savoir la famille.

Aussi, tout objectif tendant à récupérer l'individualité de la femme en l'affirmant contre cette figure complémentaire de tout et de tous qu'est la ménagère vaut la peine d'être posé comme objectif qui subvertit la productivité de ce rôle.

En ce sens, tous les objectifs susceptibles de rendre à la femme l'intégrité de ses fonctions physiques fondamentales, à commencer par la fonction sexuelle qui lui a été soustraite en premier en même temps que la capacité d'invention dans son activité, doivent être posés avec la plus grande urgence.

Ce n'est pas un hasard si la recherche des moyens anti-conceptionnels s'est développée avec un notable retard, si l'avortement est interdit dans la presque totalité du monde, ou autorisé seulement à titre "thérapeutique".

Commencer par avancer ces revendications n'est pas faire du réformisme facile. La gestion capitaliste de ces questions reconduit constamment la discrimination de classe, et en particulier la discrimination des femmes. Pourquoi les femmes prolétaires et les femmes du Tiers-Monde jouent-elles toujours le rôle

de cobayes dans ces recherches? Pourquoi le problème du contrôle des naissances continue-t-il à être posé comme problème féminin? Se mettre à lutter pour renverser le contrôle capitaliste en ces domaines, c'est agir sur une base de classe et sur une base spécifiquement féminine en même temps. Lier ces luttes à la lutte contre la maternité conçue comme responsabilité exclusivement féminine, à la lutte contre le travail ménager conçu comme travail féminin, et en dernière instance à la lutte contre tous les modèles que le capital lui-même nous offre comme exemples de l'émancipation féminine, modèles qui ne sont rien d'autre que de grossières copies du rôle masculin, c'est lutter contre la division et l'organisation du travail.

LES FEMMES

ET LA LUTTE POUR NE PAS TRAVAILLER

Pour nous résumer, le rôle de la ménagère, dont l'isolement cache le travail social, doit être détruit. Mais nos alternatives sont strictement définies. Jusqu'à présent, le mythe de l'incapacité féminine, enraciné dans l'isolement de la femme à la maison, dépendante du salaire d'un autre et par conséquent façonnée par la conscience d'un autre, n'a été brisé que d'une seule manière: celle consistant pour la femme à aller gagner son propre salaire, mettant fin à sa dépendance économique, faisant sa propre expérience indépendante dans le monde extérieur, effectuant un travail dans une structure socialisée, que ce soit à l'usine ou au bureau; et amorçant là ses propres for-

mes de révolte sociale en plus des formes traditionnelles de la lutte de classe. *L'avènement du mouvement des femmes est le refus de cette alternative.*

Le capital lui-même a cherché et cherche à utiliser cette même poussée qui a créé le mouvement — le refus, par des millions de femmes, de leur place traditionnelle — pour recomposer la force de travail en y incorporant les femmes en nombre croissant. Le mouvement ne peut se développer qu'en opposition à cette alternative. Par son existence même, il affirme et devra affirmer par une action toujours plus cohérente, le refus, de la part des femmes, du mythe de la libération par le travail.

Nous avons assez travaillé. Nous avons cueilli des millions de tonnes de coton, lavé des millions d'assiettes, frotté des millions de parquets, tapé des millions de mots, monté des millions de radios, lavé des millions de couches à la main ou à la machine. Chaque fois qu'on nous a "laissé entrer" dans quelque fief traditionnellement masculin, on nous a trouvé un nouveau niveau d'exploitation. Ici encore, nous devons faire le parallèle, différent de celui qui a été fait plus haut, entre le sous-développement du Tiers-Monde et le sous-développement dans la métropole — plus spécifiquement dans les cuisines de la métropole. La planification capitaliste offre au Tiers-Monde de se "développer": c'est-à-dire d'ajouter au purgatoire présent les souffrances du purgatoire de la contre-révolution industrielle. C'est la même "aide" qu'on a offerte aux femmes de la métropole. Mais celles d'entre nous qui sont sorties de la maison pour aller travailler, parce que c'était une nécessité pour sur-

vivre, pour avoir leur prétendu "argent de poche", ou pour être économiquement indépendantes, ont mis les autres en garde: l'inflation nous a rivées à ce maudit pool de dactylos ou à la chaîne de montage, et tout cela n'est pas le salut. Nous devons refuser le développement qu'on nous propose. Mais la lutte de la femme qui travaille au dehors n'a pas pour but le retour à l'isolement de la maison, si attrayante qu'elle puisse paraître parfois le lundi matin. Pas plus que la lutte de la ménagère n'a pour but d'échanger la prison domestique contre une existence clouée au clavier de la machine à écrire ou à la chaîne de montage, aussi tentant que puisse paraître le travail au dehors comparé à la solitude d'un appartement.

Les femmes doivent totalement redécouvrir leurs propres possibilités, qui ne sont ni raccomoder les chaussettes, ni devenir capitaine au long cours.

Ou mieux encore: nous pouvons bien faire toutes ces choses, mais elles ne peuvent actuellement se situer ailleurs qu'à l'intérieur de l'histoire du capital.

Le défi du mouvement des femmes consiste à trouver des modes de lutte qui, tout en libérant la femme de la maison, évitent d'une part à la femme le double esclavage, et ôtent d'autre part l'espace d'une possibilité ultérieure de contrôle et d'enrégimentation capitaliste. *C'est là, en dernière instance, la démarcation entre réformisme et politique révolutionnaire au sein du mouvement des femmes.*

Il semble qu'il n'y ait eu que peu de femmes de génie. Il ne pouvait en être autrement, car, comme elles sont coupées du processus social, on voit mal sur quelle matière elles auraient pu exercer leur génie. Il y a maintenant un terrain: la lutte.

Freud a dit, entre autres choses, que toute femme souffre depuis sa naissance de la frustration de ne pas avoir le pénis. Il a oublié d'ajouter que ce sentiment de frustration naît le jour où elle s'aperçoit qu'avoir le pénis signifie d'une certaine façon avoir du pouvoir. Il s'est encore moins rendu compte que le pouvoir traditionnel du pénis a connu une histoire entièrement nouvelle à partir du moment même où la séparation entre l'homme et la femme est devenue une séparation capitaliste.

Et c'est de là que part notre lutte.

29 décembre 1971

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is still in the making. The second is the fact that the United States is a large nation, and that its history is still in the making. The third is the fact that the United States is a free nation, and that its history is still in the making.

THE HISTORY OF THE UNITED STATES

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is still in the making. The second is the fact that the United States is a large nation, and that its history is still in the making. The third is the fact that the United States is a free nation, and that its history is still in the making.

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is still in the making. The second is the fact that the United States is a large nation, and that its history is still in the making. The third is the fact that the United States is a free nation, and that its history is still in the making.

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is still in the making. The second is the fact that the United States is a large nation, and that its history is still in the making. The third is the fact that the United States is a free nation, and that its history is still in the making.

LA PLACE DE LA FEMME

Par Selma James

Aujourd'hui, plus que jamais, magazines et journaux sont remplis d'articles sur les femmes.

Certains parlent seulement de ce que font les femmes du monde, et de qui se marie dans la grande bourgeoisie. D'autres discutent le fait qu'il y ait un pourcentage élevé de divorces et essaient d'apporter une réponse à ces problèmes. Ou bien ils parlent des millions de femmes qui s'embauchent dans l'industrie, ou de l'inquiétude des femmes au foyer. Ces articles ne montrent pas ce que signifie cette inquiétude, et ne peuvent qu'essayer de faire croire aux femmes que leur sort est bien meilleur qu'auparavant.

Ils leur demandent d'être heureuses.

Aucun de ces articles, aucun, ne montre que si les femmes ont un meilleur lot qu'avant, quel qu'il soit, ce sont les femmes elles-mêmes qui en sont cause. Ils ne montrent pas que les femmes veulent un changement maintenant, et que ce sont elles qui l'obtiendront.

Ces journalistes oublient le rôle des femmes dans l'histoire en faisant abstraction de la vie quotidienne

de millions de femmes, de ce qu'elles font et de ce qu'elles pensent. C'est la vie que ces femmes mènent jour après jour qui indique ce qu'elles veulent et ce qu'elles ne veulent pas. Un grand nombre de ces journalistes sont des femmes, mais des femmes qui ont fait carrière et n'ont rien de commun avec les ouvrières et les ménagères de ce pays. Ces journalistes se rendent compte que s'ils faisaient état de la réalité ce serait donner une arme aux femmes dans leur lutte pour une vie nouvelle, pour elles-mêmes et leur famille.

Ainsi ils ne considèrent pas les soucis quotidiens auxquels ces femmes font face. Ils ne considèrent pas le fait que les femmes, surmontant ces soucis à leur façon, se rendent compte de leur force et de celle des autres femmes. Ils oublient de dire que les femmes, sentant leurs propres forces et se débarrassant des vieux rapports, se préparent, elles et leurs maris, à de nouveaux et de meilleurs rapports. Les co-auteurs de cette brochure ont vu cela dans leur propre vie, dans la vie des femmes qu'elles connaissent; et elles ont écrit ceci pour commencer à exprimer ce que la femme moyenne éprouve, pense, et vit.

LA FEMME CELIBATAIRE

Beaucoup de femmes travaillent avant de se marier, et trouvent qu'elles sont parfaitement capables de se débrouiller toutes seules. Elles sont très indépendantes, comparées aux femmes célibataires d'il y a vingt ans. Elles veulent se marier, mais elles disent que leur mariage ne sera pas comme les autres. Elles disent qu'elles ne voudront jamais devenir des servantes comme leur mère. Une de mes amies

dit qu'elle est différente de sa mère parce qu'elle attend davantage du mariage: "Elle n'en espérait rien. Je suis différente, j'en attends quelque chose."

Les femmes veulent prendre part aux décisions, et très souvent elles ne veulent pas avoir à lutter sans arrêt avec une seule paie. Elles préfèrent continuer à travailler après leur mariage, même si ce n'est que pour quelque temps, comme ça elles peuvent au moins commencer à s'acheter quelques-unes des choses dont elles ont envie et besoin.

Un des grands problèmes que doivent affronter les jeunes filles célibataires, outre celui de subvenir à leurs besoins, est l'attitude qu'elles prendront vis-à-vis de la morale enseignée. En essayant d'y apporter des solutions, de jeunes femmes célibataires ont commencé à faire apparaître toute une série de nouvelles attitudes morales. Même si beaucoup de jeunes filles n'ont pas réfléchi en ces termes à ce qu'elles faisaient, elles sont allées à l'encontre du code moral qu'on leur avait appris à suivre, avec lequel on leur avait dit qu'il faudrait vivre. Beaucoup de femmes ont des liaisons avant de se marier, et on ne les regarde pas comme des femmes déchues ou des femmes de mauvaise vie. Ce n'est pas comme il y a des années, quand une femme allait avec un homme et ne le disait à personne. Une fille m'a dit que toutes ses amies avaient des rapports sexuels avec le garçon avec qui elles sortent, et qu'elles en discutaient ouvertement. Elles pensent que c'est leur droit et acceptent d'aller à l'encontre de l'autorité scolaire et paternelle, et même de ces hommes qui ne voudront pas d'elles. Que la société les approuve ou non, elles font ce que font leurs amies, et toutes celles qui pensent et agissent de la

même manière ont la force du nombre pour faire accepter leurs actes.

“Eh, vous me faites peur!”

Avant de se marier et d'abandonner la liberté qu'elle avait avant le mariage, une fille y pense à deux fois. Avant, elle sortait quand elle le voulait et s'achetait des habits quand elle en avait besoin. Elle n'a jamais eu la même liberté que les hommes, mais elle était au moins indépendante. Une jeune femme de vingt ans avec qui je travaille m'a dit qu'à deux reprises elle a failli se marier, mais qu'elle est sans le moindre doute contente de ne pas l'avoir fait. Elle m'a dit: “Je sais à quel point je suis bien comme je suis quand j'entends des femmes mariées parler de leur mari. Maintenant je fais ce que je veux.” Quand elle entend parler des femmes mariées, elle dit: “Eh, vous me faites peur. Vous allez faire de moi une vieille fille.”

Mais toutes les femmes veulent une maison et une famille. Cette même femme parle constamment d'avoir des enfants, et des garçons avec qui elle sort. Les jeunes filles à présent pensent que le bon temps et l'intimité qu'elles ont avec leurs amis ne devraient pas prendre fin avec le mariage, mais devraient faire de leur mariage une expérience réelle. Il est clair que ces femmes ne rejettent ni les hommes, ni le mariage, mais rejettent ce qu'est le mariage aujourd'hui.

LA FEMME MARIEE

Dès qu'une femme se marie, elle pense qu'elle doit se ranger et accepter ses responsabilités, c'est ce que

toute leur éducation a appris aux femmes. Elle pense que c'est son travail de s'occuper de la maison où elle et son mari vont vivre, endroit où ils pourront inviter leurs amis et se détendre après une dure journée de travail. Et même si une femme travaille, on suppose dès le départ que c'est à la femme que revient la responsabilité principale de la maison, et à l'homme la responsabilité principale de faire vivre la famille.

L'homme doit aller à l'extérieur et subvient à vos besoins, les vôtres et ceux de vos enfants. Vous devez vous assurer que la maison est propre, que les enfants ont tout ce qu'il faut, que les repas sont prêts, le linge lavé, etc... Cela semble juste. Mais bientôt vous vous rendez compte que le travail de ménagère n'est pas tel qu'il est décrit au cinéma. Le travail ménager n'a pas de fin, c'est-à-dire qu'il est monotone et répétitif. Au bout d'un certain temps, faire les travaux domestiques tels que repasser ou se lever de bonne heure pour préparer déjeuner ou petit déjeuner, ce n'est plus ce qu'on désire faire, mais, peu à peu, ce qu'on doit faire.

Les enfants

Certains couples, au début, essaient de rompre avec cette division du travail. Par exemple, quand une femme travaille, l'homme fera sa part de travail ménager quand ils rentreront à la maison. Je connais un mari qui faisait davantage de travail ménager que sa femme avant qu'ils aient des enfants.

Mais toute idée de ce genre disparaît quand les enfants sont là. Quand il y a des enfants, toute l'organisation fondée sur le travail de l'homme à l'extérieur

et le travail de la femme dans la maison révèle bien ce qu'elle est: une organisation inhumaine. La charge des enfants, de la maison, de tout, devient entièrement celle de la femme. Dès qu'une femme quitte son travail pour avoir des enfants, un homme n'a plus l'idée qu'il doive l'aider en quoi que ce soit. Ce qui était division au début de leur mariage devient séparation. Au lieu d'unir un mariage, les enfants le désunissent, ils enchaînent la femme à la maison et rivent l'homme à son travail. Mais très souvent, pour une femme qui a un travail et envisage de le quitter quand elle aura des enfants, lorsque ceux-ci arrivent, son travail à l'extérieur s'avère être le baignoire à vie. Après un mois ou deux, elle travaillera à nouveau.

Peu d'hommes s'intéressent au détail des soins qu'exige un bébé. Ils pensent que ce n'est pas leur travail d'emballer ou baigner les enfants. Quelques-uns pensent même que, si les femmes restent à la maison avec les enfants, ils n'ont aucune raison d'y rester avec elles. Alors ils sortent quand ils veulent, si leur femme les laisse faire, sachant qu'elles sont tout le temps clouées à la maison pour s'occuper de leurs enfants. Si un homme sort avec ses amis, une femme, elle, se bat pour avoir le droit de sortir avec les siennes. Une des femmes m'a dit qu'elle était enceinte et que ça l'ennuyait parce qu'elle avait un bébé de quatre mois. Elle disait que son mari était content. Il savait qu'avec un enfant elle serait clouée à la maison et qu'il pourrait, lui, sortir quand il voudrait. De moins en moins de femmes acceptent de tels comportements. Les femmes se battent avec acharnement pour ne pas avoir l'entière responsabilité des enfants et de la maison sur les épaules. Elles refusent

de rester à la maison, et d'y être clouées pendant que leurs maris continuent à vivre comme si rien ne s'était passé. Si les femmes restent à la maison, leurs maris y resteront avec elles.

La famille est divisée

Les femmes essaient de surmonter cette division qui s'est opérée entre le père et les enfants, et entre la mère et le père. Le privilège que la société a donné à l'homme, la femme ne le lui laisse pas. C'est un privilège dont il souffre aussi bien qu'elle. Les hommes connaissent peu les enfants, ne sont pas proche d'eux et ne savent pas ce que le temps et le travail donnés aux enfants peuvent apporter en retour. C'est parce qu'elle leur donne son temps et son travail que la femme est plus proche de ses enfants qu'un père ne peut l'être. Les hommes pensent que la seule chose à faire pour avoir l'amour de leurs enfants et le respect de leur femme est de les entretenir. Ils croient que rien d'autre ne doit leur être demandé — mais moins on leur demande, et moins ils reçoivent en retour.

Il n'est pas facile pour une femme de s'habituer à être mère. La première chose est que vous avez l'entière responsabilité de l'enfant. Si votre mari cesse de l'entretenir, c'est à vous de le faire. Vous devez l'élever. Personne d'autre ne le fera. Quoi qu'il devienne, en grandissant, ce sera essentiellement le résultat de ce que vous aurez fait. Dès que vous avez un enfant, vous devez vous arranger pour que le mariage marche. Si votre mariage s'en va à la dérive, ce ne sera plus seulement vous qui en souffrirez, mais une autre per-

sonne encore qui n'a pas demandé à naître. Beaucoup de mariages qui, normalement, casseraient, se maintiennent grâce aux efforts de la femme qui veut épargner à l'enfant un foyer détruit.

Toute la vie d'une femme tourne autour de ses enfants. Elle pense à eux en premier. Elle pense que ce sont les seules personnes qui aient vraiment besoin d'elle. Si elle n'a rien d'autre, elle vit pour eux. Elle organise son travail afin de s'occuper d'eux le mieux possible. Son emploi du temps montre que son temps appartient non à elle, mais à ses enfants. Elle doit souvent se passer d'affaires afin qu'ils aient ce dont ils ont besoin. Elle doit vivre dans une maison qui offre assez de sécurité et soit assez spacieuse pour eux. Parfois elle doit se disputer avec son mari pour qu'ils aient ce qu'elle juge nécessaire et qu'il ne veut pas leur donner. Elle fait des projets en fonction de leur âge.

Il est facile à un homme de dire que l'enfant est le sien, mais les vrais ennuis — lorsqu'ils sont malades ou font des bêtises, ce qu'ils mangent et le sommeil dont ils ont besoin — sont sur les épaules de la femme. Si les chaussures de l'enfant lui vont bien, où sont rangés ses vêtements, la plupart des pères n'en savent rien, rien de choses aussi simples. Ce qui ne veut pas dire qu'ils aiment que les choses aillent ainsi. Simple-ment, même s'ils n'aiment pas ça, il y a peu de choses qu'ils puissent faire pour s'y opposer. Quand ils s'en vont le matin, les gosses dorment généralement, et quand ils rentrent le soir, c'est presque pour eux l'heure d'aller au lit. Toute leur existence est consacrée principalement à gagner leur vie et aux problèmes que cela comporte. Parce qu'ils ne vivent pas

assez autour des enfants, ils n'ont qu'une très petite idée de ce dont un enfant a besoin, pas seulement en ce qui concerne ses besoins physiques, mais aussi la discipline, l'affection et la sécurité. La division qui est opérée entre maison et usine crée la division entre père et enfants. Il est évident que lorsque le père et la mère vivent séparément, les enfants aussi vont en souffrir. Ils sont souvent utilisés par les parents comme une arme dont ils usent l'un contre l'autre. Les enfants savent rarement où ils en sont et essaient de quitter tout ça le plus vite possible. Ils refusent d'être engagés dans cette querelle familiale permanente, et s'en dégagent dès qu'ils sont assez âgés pour le faire.

Puis les gosses rentrent à la maison...

Le travail qu'implique le fait d'avoir des enfants détruit en grande partie le plaisir de les avoir, pour celle qui doit effectuer ce travail. Etre avec ses enfants jour après jour, semaine après semaine, nettoyer derrière eux, les tenir propres, s'inquiéter qu'ils aillent dans la rue ou soient en train d'attraper un rhume, tout cela n'est pas seulement une terrible préoccupation, mais devient la seule chose que vous voyez dans l'enfant: le travail et les soucis qu'il occasionne. L'enfant devient synonyme de travail et non de plaisir. Vous pensez que chaque étape de sa croissance représente non pas seulement un enfant en train de se développer, mais un supplément de travail pour vous. Ce que vous voyez de l'enfant, c'est qu'il vous empêche d'en finir avec le reste de votre travail et d'avoir du temps libre. Il semble plutôt être "dans

vos jambes” que faire partie de votre vie. Juste au moment où vous avez terminé le ménage de la maison, les gosses rentrent, et voilà la routine qui recommence, les traces de doigts sur les murs, les chaussures boueuses et les jouets éparpillés partout.

Vous ne vous rendez jamais compte de la barrière qui est créée par le travail que donne un enfant à élever, sinon lorsqu’il devient adolescent. Il vous donne alors moins de travail, vous avez plus de temps et d’occasions de l’apprécier en tant que personne. Mais alors il est trop tard. Il a grandi loin de vous, et vous ne pouvez pas vraiment le voir, le connaître, l’apprécier.

Si une femme ne peut pas faire comprendre ça à son mari (et il lui est difficile de le comprendre puisqu’il n’est pas passé par cette expérience), elle doit littéralement lui arracher un peu de temps libre pour elle-même, sans les enfants. Cela ne résout rien, mais diminue pour quelque temps la tension entre eux. Parfois les hommes ne veulent pas que leur femme ait de liberté du tout. Ils ne leur font pas confiance et ont des idées rétrogrades, selon lesquelles les femmes n’ont pas besoin ou ne doivent pas avoir de liberté. Dans de telles situations, les seules personnes vers lesquelles on puisse se tourner sont les voisines. Très souvent ce sont les seules personnes qui puissent comprendre, parce que ce sont aussi des femmes et parce qu’elles ont les mêmes problèmes. Pour une petite somme d’argent, ou parce que vous garderez leurs enfants en échange, elles peuvent accepter de garder votre enfant un après-midi. Mais même ainsi vous n’êtes pas vraiment libre. Quand vous n’êtes pas là, vous vous inquiétez souvent en vous demandant si votre enfant est bien

gardé. Parfois même vous vous sentez coupable du simple fait de les avoir laissés. Personne ne vous fait jamais oublier que vous devriez être à la maison avec vos enfants. Vous ne pouvez pas vraiment vous libérer d'eux si vous êtes mère. Vous ne pouvez pas non plus être libre si vous êtes avec eux. Une femme découvre rapidement que ce qu'elle attendait de ses enfants, elle ne peut l'avoir. Sa situation, celle du mari, celle des enfants, mettent les enfants en conflit immédiat avec elle.

Quand une femme a des enfants, elle est attachée à cette maison et à ces mêmes enfants qui sont si importants pour elle. Vous ne saurez jamais ce que c'est que d'être une ménagère tant que vous n'aurez pas d'enfant.

La maison

Tout ce que fait la ménagère, elle le fait seule. Tout le travail à effectuer dans une maison, vous devez le faire seule. Les seules fois où l'on n'est pas seule, c'est quand on reçoit ou quand on va soi-même chez des amis. Il y a des gens qui pensent que les femmes perdent leur temps à faire des visites. Mais si elles n'allaient pas en faire de temps en temps, elles deviendraient folles d'ennui et de n'avoir personne à qui parler. Cela fait tant de bien de se trouver parmi d'autres gens. La maison est toujours la même, jour après jour. "Si vous mourez, la maison, elle, sera toujours là le lendemain matin." Parfois on s'ennuie tant qu'il faut absolument faire quelque chose. Je connais une femme qui avait l'habitude de changer ses meubles de place tous les quinze jours. D'autres achètent quel-

que chose de neuf pour la maison ou pour elles-mêmes. Il y a des milliers de méthodes pour rompre la monotonie. Les feuillets de la radio aident à passer le temps, mais rien ne brise l'isolement et l'ennui.

La chose la plus terrible, et qui est toujours présente dans le travail ménager, c'est le sentiment de n'en avoir jamais fini. Quand un homme travaille à l'usine, peut-être qu'il travaille dur pendant de longues heures. Mais à un certain moment, il pointe à la sortie, et c'est au moins fini pour la journée. A la maison, vous n'avez jamais fini. Quand vient le vendredi ou le samedi soir, l'homme est tranquille pour un jour ou deux. A la maison, vous n'avez jamais fini. Non seulement il y a toujours quelque chose à faire, mais encore il y a toujours quelqu'un qui va salir presque avant que vous ayez fini. Quatre ou cinq heures après un grand nettoyage, les gosses vont rentrer et en cinq minutes la maison sera sens dessus dessous. Ou bien c'est votre mari qui a sali tous les cendriers de la maison. Ou encore il pleut dès que vous avez fait les vitres. Vous pouvez réussir à tenir les enfants, ou obtenir que votre mari fasse attention, mais cela ne résout pas grand chose. A cause de la façon dont la vie de la famille est organisée, ni les enfants ni le mari ne peuvent avoir idée de ce que le ménage complet de la maison représente en termes d'efforts, de travail vraiment dur et de temps. De la façon dont toute la maison est organisée, vous n'avez aucun contrôle sur le temps que vous y passez, le genre de travail que vous aurez à faire, la quantité de travail que vous aurez fournie. Voilà ce que les femmes veulent contrôler.

Le reste de la famille ne fait pas vraiment partie de

la maison. Ils y couchent et ils y mangent, c'est tout. Vous faites de la maison ce qu'elle est: un endroit où vous pouvez vous reposer. Vous la rendez vivable. Vous la rendez agréable. Vous la rendez confortable. Vous la gardez propre. Et vous êtes la seule qui ne puisse jamais en profiter vraiment. Vous avez toujours un œil sur ce qu'il y a à faire. Et ranger derrière les autres semble être quelque chose qui n'en finit jamais. Vous ne pouvez pas vous détendre là où vous dépensez le plus gros de votre temps, de votre énergie et de vos capacités.

La plupart des femmes ne prennent même pas les véritables décisions concernant la maison. Même si elles ont à utiliser leur jugement pour les petites choses, les questions vraiment importantes relèvent entièrement de la décision du mari, ou bien ce dernier s'assure qu'on tient compte de ce qu'il a dit. Les femmes pensent qu'elles ont leur mot à dire en ce qui touche à la maison. Aujourd'hui plus que jamais elles participent aux décisions concernant la maison. Mais elles ont dû mener une longue bataille pour que cela soit reconnu.

“Votre propre patron”

On dit que la femme est son propre patron. C'est-à-dire que personne ne lui dit à quelle vitesse elle doit travailler. Et elle n'a personne sur le dos toute la journée. Elle peut s'asseoir quand elle veut, fumer une cigarette ou manger quand elle a faim.

Une ménagère a en fait un patron d'un tout autre genre. Son premier patron est le travail de son mari. Tout ce qu'une femme doit faire dépend du travail de

son mari. Quel que soit l'argent qu'il gagne, c'est là-dessus que la famille doit vivre. La quantité de vêtements achetés, ou la nécessité de les faire elle-même, donner le linge à la blanchisserie ou faire soi-même la lessive, un logement trop exigü ou une maison suffisamment spacieuse pour toute la famille, la lessive à la machine ou la lessive à la main, tout cela est décidé par l'emploi du mari.

Les heures de travail du mari déterminent entièrement l'emploi du temps de la ménagère, son mode de vie, et les moments où elle effectue son travail. Lorsque le mari travaille de nuit, c'est là un des grands problèmes de la femme. Il n'y a plus alors d'emploi du temps possible. Le temps de faire le travail ménager et son mari se lève — voilà de nouveau la maison en désordre. S'il y a des enfants, il faut harmoniser les deux emplois du temps. Il faut que les enfants se tiennent tranquilles pendant la journée, ce qui est pratiquement impossible à obtenir d'eux.

Le fait que son mari ait un travail relativement facile ou dur affecte aussi la vie de la femme. Un homme qui travaille très dur ne l'aidera pas du tout dans le travail domestique. Il sera beaucoup plus grognon et difficile à vivre quand il rentrera. La femme aura encore plus à apprendre à garder son calme si elle veut un peu de paix. Et même les enfants devront se tenir plus tranquilles.

Même l'endroit où elle vit est fonction du travail de son mari. On habite dans le quartier le plus commode pour se rendre à son travail. Et si votre mari ne trouve pas dans cette ville un travail qui lui convienne, vous devrez oublier tous vos amis et vos parents pour aller là où il trouvera du travail.

Les enfants et les soins qu'ils exigent sont le second facteur qui va décider de la façon dont la femme passe sa vie. Il n'est rien, mais rien, qui soit plus exigeant qu'un enfant. Quand il veut quelque chose, c'est tout de suite, et pas plus tard.

Mais le patron le plus intransigeant, celui qui sans arrêt tient la femme, c'est le travail lui-même. Le travail ne vous considère pas comme un être humain. Il est là, et peu importe comment vous vous sentez et ce que vous avez envie de faire. Il domine chacun de vos instants de liberté, dans la maison même ou à l'extérieur. Vous essayez sans cesse de finir un travail qui n'a pas de fin. Vous voulez finir tout ce que vous avez à faire dans le minimum de temps afin d'avoir un moment à vous. Et quand vous croyez avoir fini, vous découvrez qu'il y a encore quelque chose à faire. Parfois des femmes laissent la maison pendant quelques jours ou quelques heures, mais ce sont elles que cela préoccupe le plus. Ensuite elles travailleront deux fois plus pour rattraper le temps perdu. De toute façon, vous faites ce qu'il y a à faire. Ce que vous avez envie de faire ne compte pas beaucoup.

La plupart des femmes se sentent très responsables. Elles veulent faire leur travail de mère et d'épouse le mieux possible. Elles veulent être fières de leur maison et de leurs enfants. Il n'est pas d'autre endroit où elles puissent montrer ce qu'elles peuvent faire. Si une femme mène bien ses affaires, elle a le respect des autres femmes, et c'est, pour toutes les femmes, un facteur important.

Donc, les contremaîtres ou chefs d'équipe sont inutiles à la maison. C'est la façon même dont vit une

femme et le type même de travail qu'elle a à faire qui la tiennent à son travail. C'est aussi ce mode de vie qui lui enseigne la discipline. Elle sait quand il faut parler et quand il faut se taire. Elle apprend à faire les choses elle-même. S'il y a quelque chose à faire et que son mari ne veuille pas le faire, elle le fait elle-même. Une femme avec quatre enfants racontait comment elle a repeint tout l'extérieur de sa maison. Elle disait qu'elle ne voulait pas attendre pendant cinq ans que son mari le fasse.

Il faut de l'expérience

Chaque fois que le mari obtient une augmentation de salaire, sa femme se dit: maintenant je vais pouvoir me rattraper. Ces quelques billets de plus vont changer les choses. Mais, le temps qu'il ait touché cette augmentation, soit les prix ont augmenté pour compenser, soit il est tombé malade et a perdu un jour de salaire, ou bien il y a une dépense exceptionnelle. Et même si tout s'est passé à peu près normalement, ce que vous allez acheter, ce sont seulement les choses dont vous aviez besoin pendant tout ce temps mais que vous ne pouviez pas vous payer jusque-là. Et vous revoilà au point de départ. Presque toutes les familles ouvrières vivent au jour le jour. Il y a très peu de chances pour qu'il se trouve quelque chose de côté en cas d'urgence. Si une famille perd une paie, cela peut la couler pendant des semaines. Pendant tout ce temps, la ménagère doit s'arranger d'une façon ou d'une autre. La même chose se produit quand l'homme se met en grève. Pendant des semaines et parfois des mois, il lui faut

s'en tirer avec pratiquement rien. Les femmes de mineurs ont pour système de mettre des provisions et des vêtements de côté pendant toute la période où leur mari travaille régulièrement. Ainsi, quand il y a une grève, ils peuvent tous vivre pendant un certain temps au moins sur ce qu'elles ont gardé comme vêtements et nourriture. Apprendre tous ces trucs demande beaucoup d'expérience, de pratique, et la femme est la seule à être bien placée pour le faire. Vous pouvez toujours rogner là où vous n'auriez jamais pensé pouvoir le faire, et d'une façon ou d'une autre, vous vous en tirez.

Une femme doit vivre avec ce que son mari rapporte. Qu'il rapporte peu ou beaucoup, cela importe peu. Elle décidera si elle doit faire elle-même ses habits ou si elle peut se les acheter. Elle trouvera des recettes pour faire des plats économiques, à la fois bons et de bel aspect. Le mode de vie de la famille, les factures à payer et les plats sur la table, tout cela dépend de ce que lui donne son mari et de la manière dont elle s'arrange. Bien que beaucoup de maris se rendent compte que les prix sont élevés, ils ne savent pas vraiment ce qui est nécessaire pour faire vivre une famille. C'est seulement la femme, qui doit vivre avec une somme incroyablement réduite, qui sait tenir le budget.

C'est cette expérience qui prépare une femme à s'en sortir quand elle sera seule. Une femme que son mari quitte a un rude travail sur les bras, surtout si elle a des enfants. Si elle a de la famille qui l'aide au début, elle a beaucoup de chance. Mais en général elle sert à la fois de père et de mère à ses enfants. Elle n'a pas le choix en ce qui concerne le travail à l'exté-

rieur. Elle assume les responsabilités d'un homme et d'une femme. Elle est le soutien de la famille avec ce qu'elle gagne. Elle a moins de temps pour les enfants, et parfois elle doit s'en séparer si elle veut pouvoir travailler. Pourtant les femmes dans ce cas parviennent à élever leurs enfants et à se faire une nouvelle vie. Elles ne restent pas à la maison à pleurer. Mon amie a une voisine que son mari a quitté en lui laissant un gosse et toutes les factures à régler. Cette femme a vendu tous ses meubles et utilisé l'argent pour faire un voyage à Porto Rico où était sa mère. Cette femme valait la peine d'être connue. Si elle pleurait, on n'en savait rien. Elle disait simplement qu'elle n'allait quand même pas rester là à attendre comme une idiote. Elle n'avait jamais fait une chose semblable auparavant, mais quand le moment s'en est présenté, elle savait exactement ce qu'il fallait faire.

Ils vivent dans la maison deux vies séparées

Une femme reste toute seule chez elle pendant toute la journée. Elle attend que son mari rentre pour lui parler de ce qui s'est passé au cours de la journée, de ce que les gosses ont fait ou dit, et qui montre combien ils sont merveilleux; ou pour parler de la journée difficile qu'elle a eue. Elle veut savoir ce qui lui est arrivé dans la journée, ou ce qu'il pense de tel ou tel achat pour la maison. Mais sa vie à lui ne se déroule pas à la maison. Quand un homme rentre du travail, il ne veut plus rien faire. Parfois, il ne veut même pas parler. Tu attends toute la journée pour avoir quelqu'un à qui parler, et puis quand ton mari rentre, il prend le journal

et fait comme s'il ne savait pas que tu es là. Quand une femme a passé toute la journée à la maison, elle veut parfois aller à un spectacle ou faire une sortie en voiture le dimanche après-midi. Mais pendant la semaine, le mari rentre mort de fatigue et parfois même les samedis et dimanches il veut rester chez lui pour se reposer. Il a été hors de la maison la plupart du temps, et maintenant il a enfin l'occasion de s'asseoir un peu. Les femmes ont un besoin de compagnie et de compréhension que les hommes ne soupçonnent même pas.

S'il n'y a pas de compréhension entre un homme et une femme autour du travail et des besoins humains, il n'est pas surprenant que beaucoup de mariages ne marchent pas sur le plan sexuel, qui est l'aspect le plus délicat des rapports du couple. Les femmes se sentent éloignées de leur mari, alors que c'est la personne dont elles devraient être les plus proches. Ils vivent des vies séparées.

Les femmes se connaissent

Si les femmes ne peuvent se tourner vers leur mari, elles se tournent vers d'autres femmes. Parce que les femmes ont des vies si semblables, elles se connaissent et se comprennent. Certaines femmes peuvent devenir très amies avec d'autres femmes du quartier. Les femmes qui habitent dans la même cour ou la même rue s'entraident et font passer la journée plus vite. Elles parlent ensemble de choses dont elles ne rêveraient pas même de parler à leur mari, même s'il les écoutait. Qui peut parler à un homme de la manière dont elle aimerait arranger la maison, ou de ce

qu'elle aimerait acheter aux enfants? Les problèmes avec le mari, les difficultés financières sont leur "propriété commune". Les femmes discutent de tout ce qui concerne leurs vies — avoir ou non des enfants, combien et comment économiser sur les vêtements, les appareils ménagers, quels sont les magasins qui font les plus bas prix, la meilleure méthode de contrôle des naissances, les problèmes sexuels, le travail à l'extérieur. Beaucoup de problèmes sont résolus en discutant. Les femmes adoptent de nouvelles attitudes en entendant parler d'autres femmes. Les femmes exclurent quelqu'un de leur groupe parce qu'elle n'aura pas fait ce qu'elle aurait dû. Une femme qui néglige son enfant ou ne s'occupe pas de sa maison sans avoir aucune excuse ne bénéficiera ni du temps, ni de la confiance des autres femmes.

Certains appellent cela du commérage, mais c'est bien plus. Les femmes brisent l'isolement de la maison en créant de solides liens avec d'autres femmes. C'est la seule vie sociale que puisse avoir la femme, et elle en profite au maximum. L'existence même de ces liens avec d'autres femmes est la condamnation des rapports qu'elle a avec son mari, son travail, et avec le reste de la société. Les femmes se réunissent, parlent, et en un sens, vivent ensemble. Il n'y a que ces autres femmes vers lesquelles elles puissent se tourner. Voilà au moins un endroit où elles peuvent décider avec qui être, où être, et quoi faire. Personne ne pourra se mettre en travers de leur chemin.

Dans la cour où j'habite, le meilleur moment est le vendredi. Tout le monde fait son nettoyage le vendredi pour avoir moins à faire le samedi et le dimanche. Quand on en a fini, l'après-midi, l'une d'entre

nous va chercher de la bière et on s'assied, on bavarde, on se repose et on échange nos expériences... La sociabilité est à son plus haut point et tout le monde se sent plus détendu quand le travail est fini. On se sent proches les unes des autres, on plaisante. Une telle atmosphère d'intimité ne peut se trouver qu'avec ces gens qui vous connaissent et vous acceptent comme vous êtes.

Voilà l'organisation des femmes. Avec l'expérience qu'elles ont de s'occuper d'un tas de choses, avec l'aide des autres femmes de leur groupe, elles savent ce qu'il faut faire quand elles décident d'engager une action. Les femmes d'une cité H.L.M. à San Francisco se sont entendues pour arrêter la hausse des prix. Elles voyaient que le gouvernement n'y faisait rien, elles ont donc pris elles-mêmes l'affaire en mains. Elles ont fait des réunions, des manifestations, et ont distribué des tracts. Personne n'avait pris la tête de l'organisation; après avoir vécu si longtemps dans la cité avec leurs voisines, elles se connaissaient intimement, elle savaient quelles étaient les forces et les faiblesses de chacune. Les femmes dressaient les listes des prix de chaque magasin de la ville et n'achetaient que dans ceux qui faisaient les plus bas prix. Toute la ville connaissait le "Comité des Prix des Mamans"¹ et il y eut de nombreux articles dans les journaux à ce propos.

Bien souvent les ménagères engagent des actions dont jamais les journaux ne parlent. Des femmes bar-

¹ "Mama's OPA": O.P.A. était le nom de l'office gouvernemental censé contrôler les prix pendant la seconde guerre mondiale: "Office of Price Administration".

ricadent des rues pour que les enfants aient un endroit pour jouer. La police ne peut tout de même pas les déloger avec des grenades lacrymogènes. Ou bien des femmes se passent le mot pour qu'un jour donné personne n'achète de viande. Elles n'ont qu'à s'adresser aux femmes, mêmes inconnues, en leur disant: "n'achetez pas de viande tel jour". Les femmes se connaissent si bien entre elles qu'elles peuvent très bien parler à une femme parfaitement inconnue et être sûres de se faire comprendre. Les femmes des mineurs ont fait des piquets de grève pour protester contre l'entreprise qui vendait des logements, et une autre fois pour protester contre la poussière des villes minières. Elles ont eu le soutien de leur mari dans les deux cas. Ils refusèrent de traverser leurs piquets de grève.

Les femmes agissent en tant que groupe parce qu'elles sont traitées comme tel. Dans l'ensemble, elles vivent de la même manière, peu importent les différences entre les situations individuelles.

Un nouveau type de rapports

L'organisation des femmes la plus universelle est l'action que les femmes entreprennent dans leur propre foyer. Chaque femme fait une révolution dans sa propre maison. Il y a des femmes qui ne parlent pas beaucoup à leur mari ou à d'autres femmes. Cependant, quand il faut en venir au fait, elles vont de l'avant et savent faire ce qu'elles croient juste. D'autres femmes discutent avec leur mari sur les choses auxquelles elles estiment avoir droit. Ces discussions représentent quelque chose d'important pour les

femmes. Il ne s'agit pas *seulement* d'une dispute avec leur mari. Elle lui montre — et, plus important encore, elle se montre à elle-même — qu'elle a ses propres idées et ses propres désirs. Les femmes sont tout le temps en train de dire à leur mari, à tout propos, que ça ne peut pas continuer comme avant! Les hommes admirent cet esprit d'indépendance et ce respect de soi qu'ont les femmes, même s'ils sont dirigés contre eux. Ils admirent une femme qui peut se débrouiller toute seule et qui ne laisse pas son mari lui marcher sur les pieds. Une femme qui ne se laisse pas faire par son mari a le respect des autres femmes et aussi celui de son mari.

Les femmes refusent de plus en plus de n'être que des machines à élever des enfants et mettent de plus en plus le mari à la tâche. Elles exigent davantage de leur mari en ce qui a trait à leurs relations. Si un homme ne change pas, elles rompent le mariage plutôt que de continuer à vivre avec un étranger. Le divorce est accepté de nos jours parce que les femmes l'ont fait accepter. Il est évident que ce n'est pas l'homme en tant qu'individu qui est concerné. Il y a trop de divorces pour que ce soit le cas. Quand une femme divorce, bien que cela prenne la forme d'un conflit entre individus, c'est un acte qui s'oppose à la façon dont les femmes et les hommes sont contraints de vivre aujourd'hui.

Les femmes luttent contre le rôle du mari dans le foyer. Cela n'a rien à voir avec l'aide plus ou moins grande que le mari apporte à sa femme, ou à son attitude plus ou moins gentille envers les enfants. Peu importe que le mari cherche à comprendre les problèmes de sa femme, peu importe qu'ils s'entendent

bien ou moins bien: les femmes luttent contre la façon dont on les oblige à vivre et veulent instituer une nouvelle façon de vivre.

LA FEMME QUI TRAVAILLE

En prenant un travail à l'extérieur, les femmes montrent qu'elles rejettent le rôle qui leur est assigné dans la société. Beaucoup de femmes qui auparavant n'avaient jamais travaillé travaillent aujourd'hui. Et par le fait même d'aller travailler, les femmes ont changé le type de rapports qu'elles avaient avec leur mari et leurs enfants. En même temps elles se sont créées d'autres problèmes et les ont résolus.

Les femmes ont élargi leur expérience, et connaissent maintenant ce que pensent et font de larges masses de gens. De moins en moins de femmes sont uniquement des ménagères. La plupart des femmes, tôt ou tard, vont travailler au dehors. Pour certaines femmes, seulement quelques mois par an; pour d'autres, tout le temps. Dans tous les cas, elles ont une vision du monde qu'elles n'avaient pas auparavant.

Des femmes avec qui j'ai travaillé m'ont dit qu'elles ne pouvaient pas s'en sortir avec ce que leur mari gagnait. C'est vrai surtout pour les familles où le mari n'a pas de qualification et touche un salaire peu élevé. Mais c'est vrai pour de plus en plus de familles. Il n'y a pas que le coût élevé de la vie qui rende difficile de vivre sur un seul salaire. Les femmes demandent beaucoup plus qu'avant. Elles ne veulent plus vivre des moments comme ceux qu'elles ont vécus pendant la dépression, lorsqu'elles étaient complètement fauchées. Elles ne veulent plus faire la lessive à la main alors

qu'avec un peu d'argent supplémentaire elles peuvent se procurer un équipement moderne à la maison.

Tout est moderne à présent, et les femmes veulent travailler avec des appareils ménagers modernes. Avec un seul salaire dans une famille, on survit — et c'est tout.

Quand on vit sur un budget réduit, c'est la femme qui paye de sa personne. Elle doit aller très loin pour faire les courses. Quand il faut absolument se priver, elle est la première à oublier ses propres besoins. Le plus grand besoin d'une femme sur le plan financier est l'indépendance. Elle ne veut pas avoir à demander à son mari chaque fois qu'elle a une dépense à faire. Elle veut de l'argent à elle. Des rideaux neufs, quand les vieux sont encore bons mais qu'on en a assez de les reprendre et de les avoir sous les yeux, c'est un luxe que beaucoup de femmes aimeraient pouvoir s'offrir mais qui leur est inaccessible. Bien que vous ayez donné votre part de travail, qui est largement aussi importante que celle de votre mari, la paie que vous remet ce dernier n'est jamais vraiment à vous, même s'il vous la donne pour les besoins de la famille. Les besoins des femmes ne seront jamais satisfaits avec l'argent que l'homme est seul à ramener à la maison.

Une femme qui va travailler en usine a le sentiment d'être indépendante non seulement pour dépenser de l'argent, mais aussi pour prendre des décisions dans la maison. Si l'on aide à faire vivre la famille, non seulement on a davantage le droit de décider à quoi servira l'argent du ménage, mais encore on veut prendre davantage part aux décisions concernant les autres problèmes soulevés à la maison, et pour lesquels c'était auparavant le mari qui décidait. Je con-

mais un homme qui a été tellement surpris par les droits que s'est arrogés sa femme à partir du moment où elle est allée travailler qu'il lui a demandé de rester à la maison. Ils s'entendaient mieux avant, disait-il.

Ce n'est pas uniquement sur le plan des décisions qu'une femme se sent plus indépendante. Quand une femme travaille, elle sait qu'il y a moins de choses qu'elle tolérera désormais de la part de son mari. S'il boit ou sort avec d'autres femmes, elle le quittera beaucoup plus facilement qu'auparavant. Elle sait que maintenant elle pourra subvenir à ses propres besoins.

Une des raisons qui poussent les femmes à chercher du travail est l'ennui et la solitude qu'elles connaîtraient en restant à la maison. Les femmes veulent être avec d'autres personnes. Comparée à son mari, une femme vit isolée dans la maison. Elle a pour toute compagnie la radio et le téléphone. Dans une usine, au moins, vous êtes avec d'autres gens et vous ne connaissez pas l'ennui et la solitude que représente la maison.

Ce que les femmes regrettent le plus en allant travailler, ce sont les enfants. C'est vrai qu'on désire bien s'en séparer pendant un certain temps, mais on ne veut pas les laisser seuls. La plupart du temps, on ne sait pas trop comment on va s'en occuper. S'ils sont plus âgés, on ne sait pas avec qui ils sortent ni ce qu'ils font. Si votre enfant est à la garderie, vous pouvez demander au personnel comment il se comporte. La plupart du temps on vous répondra: "Très bien". Mais c'est tout. Vous ne savez pas comment ils sont traités ni si l'on s'occupe d'eux comme il

faut. Vous espérez toujours que votre enfant fait ce qu'il faut, mais quand vous travaillez, vous n'en êtes jamais sûre.

L'endroit où laisser l'enfant pendant les heures de travail pose également un problème. Beaucoup de femmes séparées de leur mari et qui ont de jeunes enfants doivent les mettre en garde. Elles regrettent leurs enfants qui semblent grandir sans elles. Elles n'ont rien à dire sur la façon dont ils sont élevés. D'autres femmes préfèrent se fier à des voisines plutôt qu'à une garderie qu'elles ne connaissent pas ou peu. L'une des raisons qui fait que nombre de femmes ne vont pas travailler est qu'elles ne trouvent personne à qui elles puissent laisser leurs enfants.

Etre là où elle veut

Les femmes veulent être à même de décider si elles veulent travailler ou non. Si c'est l'homme qui le demande à la femme, en général elle ne voudra pas. D'une part elle pense que si elle travaille, il s'y habituera, et parfois cessera même de travailler régulièrement de son côté. Je connais une femme qui a dû s'arrêter de travailler parce que son mari pensait qu'il pouvait bien aller jouer l'argent qu'elle gagnait. D'autre part, s'il lui demande de ne pas travailler, elle ne voudra pas nécessairement rester à la maison. Quand une femme va travailler, ce n'est pas toujours avec l'accord du mari. Beaucoup d'hommes n'aiment pas que leur femme travaille. Ils prétendent que les enfants doivent rester avec leurs mères. Ils disent aussi qu'ils ne peuvent pas eux-mêmes aider à prendre soin des enfants, de la maison, ou s'occuper des courses.

D'autres rendront les choses impossibles en mettant toutes les charges sur le dos de leur femme qui, finalement, devra quitter son travail.

Les femmes doivent lutter contre ces hommes qui pensent que la place de la femme est à la maison, et qu'elle doit y rester. Ce sont ces mêmes hommes qui pensent que les femmes ne devraient avoir aucune indépendance, et qui veulent être les seuls à ramener une paie à la maison pour pouvoir être les seuls à avoir un mot à dire à la maison. Quand une femme va travailler, elle sait qu'elle devient en même temps un individu qui agit de par ses propres droits. Ces femmes ont prouvé aux hommes que la place d'une femme est là où elle veut qu'elle soit.

Ces femmes qui veulent continuer à travailler et savent que leur mari s'y oppose n'iront jamais lui dire combien c'est dur de travailler. Une femme a une fille de 14 ans et dit qu'il n'y a rien qui la fera rester à la maison. Pourtant son mari, qui a une profession libérale et gagne pas mal d'argent, ne cesse de lui demander de quitter son travail. Elle ne montre jamais à quel point elle est fatiguée quand elle rentre, et ne peut jamais lui demander de l'aider, sinon il lui ferait quitter son travail.

Il y a une grande différence d'attitude envers les femmes qui travaillent parce que c'est nécessaire et celles qui travaillent parce qu'elles le désirent. Quand une femme travaille parce qu'elle le veut, il y a moins de choses que puisse lui faire l'entreprise, et elle pourra toujours envoyer le patron au diable, comme le dit ma voisine. Quand elle en a assez de son travail, elle sait qu'elle peut le quitter, et même si elle

ne le fait pas, cette seule possibilité la rend plus indépendante par rapport à l'entreprise.

Les femmes qui sont obligées de travailler, les femmes célibataires qui doivent subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs parents, ou à ceux de leurs enfants pour les femmes divorcées, doivent s'accrocher à leur travail, sans tenir compte de ce qu'elles ressentent ou de ce qu'elles aimeraient faire. Quand ces femmes sont fatiguées de leur travail, elles doivent tout simplement continuer à travailler. Elles n'ont pas le choix. L'entreprise en général en profite et sait qu'elle peut compter sur elles pour faire le samedi et les heures supplémentaires. Quand vous payez 10 ou 15 dollars pour la seule garde des enfants, le moindre sou compte.

Parfois le travail d'usine féminin est un travail facile: c'est-à-dire qu'il n'est pas dur physiquement. Mais, comme tout travail d'usine, il est morne et monotone. Dans certaines branches, il est physiquement dur. Vous sentez dans chaque muscle que vous venez de faire une journée de travail. L'important, quel que soit le travail, ce sont les gens avec qui vous travaillez. Si le travail est facile mais ennuyeux, ce sont les femmes qui sont avec vous qui feront passer la journée. Si le travail est pénible, la seule chose qui vous permet de continuer, ce sont les autres femmes qui font la même chose que vous et éprouvent les mêmes difficultés. L'important, ce qui vous rend supportable la vie en usine, ce n'est pas le travail en lui-même, mais les gens avec qui vous travaillez.

Il se passe toujours quelque chose à l'usine. Ou bien quelqu'un fait une plaisanterie ou fait le pitre, ou bien vous vous disputez avec le contremaître ou

le chef d'équipe. Il y a toujours une discussion en train et l'on parle de tout. Les problèmes sexuels ou les aventures du moment, le travail ménager, comment s'y prendre avec les enfants, une nouvelle danse ou une nouvelle mode, le contrôle des prix, le logement, comment perdre ou prendre du poids. Peu importe ce dont vous voulez parler, il y a quelqu'un à qui parler. Les femmes à l'usine ont des égards pour les idées et les intérêts des autres.

Contrairement à l'entreprise, les filles s'intéressent les unes aux autres. Quand l'une d'elles est absente, les autres le remarquent et en général quelqu'un téléphone pour savoir ce qui se passe. Si un incident sérieux arrive à l'une d'entre elles, ses amies se groupent et l'on se cotise pour acheter quelque chose ou donner de l'argent pour régler les factures. Les filles donnent facilement et leur temps, et leur argent. Si l'une ne se sent pas bien un jour, les autres, ou quelques amies à elle, travailleront deux fois plus vite pour faire son travail et lui éviter de perdre des heures de salaire. L'entreprise ne se soucie jamais de vous en tant qu'individu. Ils attendent la même quantité de travail tous les jours, quoi qu'il arrive. Les filles sont les seules à s'occuper les unes des autres, ce sont celles qui vous aident à vous en sortir quand vous en avez besoin.

A partir de maintenant — “nous”

Quand une femme rentre à la maison après une journée de travail, c'est différent de ce qui se passe quand l'homme rentre. Dès qu'elle est à la maison, elle se met de nouveau au travail. Une femme ma-

riée, surtout quand elle a des enfants, ne peut jamais se permettre le luxe de s'asseoir et de ne rien faire. Il y a le dîner à mettre sur la table, la vaisselle à faire, les enfants à baigner et à mettre au lit. Elle a deux emplois. Elle est mère et ménagère à mi-temps, et salariée à plein temps. Le week-end que l'homme passe à se reposer, elle le consacre, elle, à la maison. Et tout ce qu'elle a laissé tomber pendant la semaine, il lui faut le faire à ce moment-là.

Travailler et avoir une famille, c'est un boulot très dur. Peu importe que votre mari vous aide ou soit attentionné, la charge de la maison repose toujours principalement sur les épaules de la femme. Ce n'est pas parce qu'une femme a un travail à l'extérieur qu'elle cesse d'être ménagère.

Une femme a davantage de choses en commun avec son mari quand elle va travailler que lorsqu'elle reste à la maison. Il y a plus de sujets de conversation qu'auparavant. Cependant la barrière principale est toujours là, et il est toujours plus facile de parler à d'autres femmes que de parler à son mari. Pourtant les choses ont définitivement changé pour le couple. Pour la première fois la femme ne dit pas: tu fais vivre la famille, mais nous faisons vivre la famille. Et à partir de maintenant ce sera "nous" pour tout.

Les déléguées syndicales et les contremaîtres

Le syndicat et l'entreprise essaient d'être justes en donnant à des femmes les postes de surveillantes et de contremaîtres. Les délégués d'atelier et les perma-

ments syndicaux sont souvent des femmes. Les chefs d'équipe et les contremaîtres de l'entreprise viennent souvent de la chaîne de montage de l'usine. Mais dès que les femmes sont sorties de la chaîne, elles oublient les autres filles et deviennent des agents du syndicat ou de l'entreprise, très souvent contre les filles. Les chefs d'équipe mangent ensemble en général, sortent ensemble, et se considèrent supérieures aux autres. Elles agissent exactement comme les contremaîtres masculins. Mais elles profitent du fait qu'elles sont des femmes pour gagner la confiance des autres filles afin de faire augmenter la production et discipliner les filles.

Dans l'usine où je travaille, le contremaître a demandé à une des chefs d'équipe de faire doubler la production. Celle-ci a dit qu'elle ne voudrait jamais faire ça aux filles, et elle a pleuré comme une gamine plusieurs jours durant. Il ne lui est pas venu à l'idée que le moyen de faire cesser les pressions du contremaître était de soulever les protestations des filles. Au lieu de cela, elle s'en est occupée elle-même et au bout de quelques jours, elle demandait de doubler la production, en disant pour s'excuser qu'on l'y avait obligée. Beaucoup de femmes pensent que, quand une femme devient chef, elle est pire qu'un homme. Les femmes qui deviennent chefs utilisent le fait qu'elles sont femmes pour mettre les filles au pas. Les permanents syndicaux femmes font la même chose.

Les ouvriers parlent de la façon dont le syndicat est séparé d'eux. Si c'est vrai pour les syndicats d'hommes, ce l'est doublement pour les syndicats de

femmes. Pour beaucoup de femmes, il semble que la seule chose qu'ils fassent soit de ramasser les cotisations et de mettre les femmes au pas pour l'entreprise. Les cotisations d'adhésion sont hors de proportion avec ce que gagnent les femmes, et les versements sont du même ordre. Dans certains ateliers, personne ne sait qui est le délégué d'atelier et bien peu de femmes s'en préoccupent. Pourtant les ouvrières défendront le syndicat si l'entreprise l'attaque. Elles savent toutefois que s'il y a quelque chose à faire, il faudra que ce soit elles-mêmes qui le fassent, il n'y a que sur elles-mêmes qu'elles puissent compter.

Les femmes considèrent le travail selon deux points de vue complètement différents. S'il faut choisir entre le travail monotone de la maison et le travail à l'extérieur, elles pensent que ça vaut la peine d'aller travailler. Certaines femmes attendent de pouvoir se permettre de rester à la maison. Quand le moment arrive enfin, bien souvent elles quittent l'usine pour y revenir ensuite. Après avoir travaillé à l'extérieur, même pendant peu de temps, il est difficile de rester à la maison. C'est ce qui est arrivé à beaucoup de femmes qui travaillaient dans les usines d'armement pendant la guerre. A la fin de la guerre un grand nombre d'entre elles ont été licenciées, mais quelques-unes sont restées. Celles qui avaient été licenciées et beaucoup d'autres travaillent à présent. La place de la femme est dorénavant là où elle décide qu'elle sera.

Ce n'est pas que les femmes aiment travailler. *Elles n'aiment pas travailler, ni à la maison, ni à l'usine.* Mais la plupart des femmes pensent qu'il est préférable de travailler en usine plutôt que d'être une "simple ménagère". Ma voisine est allée travailler

pour avoir de l'argent à Noël et parce qu'elle voulait sortir de chez elle pendant quelque temps. Mais cet argent pour Noël n'était qu'une excuse destinée à son mari. Son petit garçon de 3 ans, c'est son parrain et sa marraine qui le gardent, donc son mari n'a pas à se plaindre du fait qu'elle travaille. De temps à autre, elle dit qu'elle va lâcher son travail, mais elle ne peut pas se décider à le faire.

Toutes les femmes le savent

De plus en plus les femmes montrent, par leur action même, qu'il est impossible de continuer comme par le passé. Elles ne se fient plus à ce qu'on leur dit que sera leur vie, et ne croient plus que cela marche comme on le leur dit. Leur mari, leurs enfants, leur travail, elles sont en conflit avec tout. Mais tout ce qu'elles font, et tout ce qu'elles décident, elles estiment que cela peut marcher. Les femmes à présent ne sont certaines ni du mariage, ni des enfants, ni du foyer.

Les ménagères qui n'ont jamais travaillé au dehors attendent maintenant que leurs enfants soient plus âgés pour pouvoir aller travailler. Les femmes qui ont toujours travaillé attendent le jour où elles pourront enfin s'arrêter. Des mariages qui ont tenu vingt ans se rompent. De jeunes couples se séparent au bout de 6 mois, pensant qu'il vaut mieux le faire tout de suite alors qu'ils n'ont pas d'enfants, plutôt que d'attendre et de les faire souffrir plus tard. A la sortie du collège, les filles cherchent un travail et un appartement à elles pour pouvoir vivre indépendantes, au lieu de se marier tout de suite.

Ce n'est pas que les femmes refusent de se marier et d'avoir des enfants. Elles veulent un homme qui partagera leur vie, elles en ont besoin, et toutes les femmes veulent des enfants. Mais elles pensent que s'il est impossible d'avoir avec eux des relations humaines, mieux vaut ne rien avoir du tout. Les femmes vont du mariage au divorce, de la maison à l'usine; mais les femmes ne voient nulle part le genre de vie qu'elles aimeraient pour elles-mêmes et pour leur famille.

Les femmes découvrent de plus en plus qu'il n'y a aucune issue possible sinon un changement radical. Mais une chose est claire. Ça ne continuera pas comme ça. Toutes les femmes le savent.

Selma James

"La Place de la Femme" a été publié pour la première fois aux Etats-Unis en février 1953, par *Correspondence*, groupe organisé au tour de la publication d'un journal ouvrier. Les pseudonymes (Mary Brant et Ellen Santori) ont été utilisés à cause de la forme particulière de répression politique aux Etats-Unis pendant la période mac-carthyste.

MATERNITE ET AVORTEMENT

par le groupe *Lotta Feminista* de Padoue

Le document qui suit, élaboré et diffusé par le "Movimento di Lotta Femminile" de Padoue, en Juin 1971, connaît une seconde publication à un moment où les hommes politiques délirent sur le référendum pour ou contre le divorce, montrant une fois encore qu'ils sont à mille lieues des problèmes réels des exploitées et exploités.

Note d'actualité

L'autodénonciation en masse de femmes qui ont avorté, en France, en Allemagne et dans d'autres pays, est une des formes de lutte qu'est en train d'expérimenter la révolte féminine au niveau mondial, pour déchirer les voiles qui ont toujours recouvert cette histoire de l'avortement.

Pour nous, femmes du mouvement "Lotta Femminile", comme nous sentons la nécessité de clarifier totalement les termes de notre participation à

la lutte pour l'avortement, nous ressentons en même temps la nécessité de clarifier l'histoire de l'avortement, les termes dans lesquels elle nous a été imposée jusqu'à présent.

Pour commencer, nous dénonçons tout de suite ce fait: c'est ce même système qui nous a INTERDIT d'avorter qui nous a CONTRAINTES à avorter, et continue de nous contraindre à avorter, chaque fois que les conditions de vie et de travail réunies brisent net la possibilité de grossesses, même désirées; que ces conditions soient l'absence d'un salaire personnel, le salaire de misère du mari, l'exiguïté et l'insalubrité de la maison, ou la nocivité de l'usine.

Il vaut la peine de se mettre à recueillir les signatures de toutes les femmes à qui les conditions de travail ont arraché l'enfant qu'elles portaient dans leur sein. Procédons tout de suite aussi à *ces dénonciations en masse des patrons* qui nous ont *contraintes à avorter*.

A présent, refaisons un peu l'histoire.

Au moment où, ainsi que nous l'avions précisé dans un premier document, on a isolé la femme dans la maison, tandis que les autres membres de la famille s'éloignaient de la même maison toute la journée, on a commencé à raconter à la femme qu'elle réalisait, dans "la maternité", l'accomplissement de "son destin physiologique".

Cette maternité, lui disait-on, était sa "vocation naturelle", puisque son organisme était "orienté" vers la perpétuation de l'espèce. Mais, comme il est clair pour tous, la fonction reproductive n'a jamais été commandée par le seul hasard et la nature; donc

parler de "naturel", de "destin" est d'abord écoeurant en tant que définition, et en second lieu plus écoeurant encore quand on constate que ce destin dit naturel retombe *sic et simpliciter* sur le dos de la *femme* et de la *femme seulement*.

Comme nous le disions dans le premier document, si par la force des choses nous avons beaucoup gagné en beauté et en vertu, mais peu en sagesse, il n'en reste pas moins pour nous qu'il faut encore, pour faire un enfant, un homme. Un rapide coup d'oeil sur le déroulement historique de faits qui devraient se passer si naturellement nous a fait remarquer que:

1. Plus on s'acharne à voir dans la femme une mère, plus elle se trouve niée comme personne et comme individu. Autrement dit, on a réussi à faire endosser à la femme la maternité (que l'on entend ici comme problème touchant non seulement à la *conception*, mais à la *responsabilité* même de l'*élevage des enfants*), dans la mesure où l'on a réussi à *la châtrer de son sexe et à l'exclure de la vie sociale*.

2. Après avoir construit — et épuisé — sa personnalité et sa sexualité dans la *maternité*, on a ensuite obligé la femme à faire fonctionner cette maternité elle-même suivant les exigences du marché de force de travail et suivant les exigences du contrôle politique, en exaltant ou en anéantissant sa fonction de mère avec une égale désinvolture.

Pour ne citer que quelques exemples: la pratique de la stérilisation en masse des femmes de Portorico remonte à 1930, à une période où les médecins la mirent en avant comme l'unique méthode contra-

ceptive; en 1947/48, 7 % des femmes furent stérilisées. Ceci dans un pays extrêmement pauvre que le capital américain avait destiné au statut de colonie, source de hauts profits et en même temps illustration de la magnanimité américaine.

Ces mêmes portoricaines remplirent le rôle de cobayes pour l'expérimentation de la pilule contraceptive avant son introduction sur le marché des Etats-Unis.

Aux Etats-Unis, les femmes noires sont continuellement stérilisées à leur insu, quand elles arrivent dans les hôpitaux pour avorter ou pour quelque ennui gynécologique. Résultat: elles préfèrent avorter et accoucher sans assistance médicale. La façon dont on programme avec désinvolture ces pratiques, en Asie et en Amérique, dans le Tiers-Monde en général, n'est un mystère pour personne.

Et ce n'est là que la forme la plus manifeste d'une politique générale (pas toujours aussi aisée à reconnaître) de contrôle de la fonction reproductrice des femmes et, à travers lui, du marché de la force de travail. L'usage du terme "surpeuplé" recouvre non seulement le génocide par la famine, mais le fait qu'on mesure la population *seulement en rapport* avec le degré d'investissement du capital et le besoin correspondant de force de travail.

3. *Le retard avec lequel la recherche anti-conceptionnelle* apparaît sur la scène scientifique, bien après qu'aient été découvertes et perfectionnées des méthodes contraceptives que les Eglises contribuèrent fort opportunément à enterrer, nous renvoie à un parallèle avec la cuisine américaine; nous devons porter

un toast à la toute dernière innovation technologique, laquelle n'est pas même à la hauteur des balbutiements du développement technologique. Ce retard n'a été que l'ennième *tromperie* de la science et du *pouvoir sur notre dos*.

Si aujourd'hui encore nous devons recourir à l'avortement, il faut en accuser une fois de plus les monstrueuses déficiences et le retard de cette recherche — retard qui n'est pas le fait du hasard.

4. *L'orientation de la recherche anti-conceptionnelle*, qui a toujours utilisé et utilise encore des femmes pour premiers cobayes, et dont les résultats continuent à être destinés uniquement aux femmes, confirme la discrimination suivante: là où il est *question de sexe*, le "problème" est féminin; et la *conception* est "affaire de femme". Pareille orientation a joué d'autre part une fois de plus, comme un *instrument de contrôle de la sexualité féminine*; dans la mesure où elle détermine les méthodes de contrôle des naissances, elle détermine en conséquence *les termes des relations* entre hommes et femmes et totalement les termes des relations entre femmes et société. Si à un moment quelconque on a besoin d'un grand nombre de femmes comme force de travail à exploiter aussi en dehors de la maison, on est tout de suite prêt à nous donner tout un choix de méthodes efficaces (même si elles sont barbares) de contrôle des naissances.

5. C'est pour cela que *l'avortement*, bien qu'il constitue *l'unique recours possible face aux déficiences de la recherche anti-conceptionnelle*, est INTERDIT à niveau à peu près mondial.

Dans quelques pays est admis l'avortement "thérapeutique" (c'est-à-dire: si l'on réussit à trouver des médecins, des psychologues et sociologues qui déclarent que vous êtes en mauvaise santé, psychiquement pas très bien, et économiquement faible).

En un mot, *jamais et nulle part on ne reconnaît à la femme le droit de décider si et quand elle veut devenir mère*, et donc, étant donné les conditions déjà dites, le droit d'avorter selon sa volonté.

L'INTERDICTION D'AVORTER EST UN PHENOMENE SI REPANDU QU'IL FAUT CONSIDERER L'AVORTEMENT COMME UN DES RISQUES IMPLIQUES DANS LA CONDITION FEMININE.

Nous voulons ajouter que le risque auquel nous faisons allusion n'est pas tant ce "grave risque" auquel fait allusion le code pénal: car en réalité, comme même les médecins les plus rétrogrades en sont désormais venus à l'admettre, l'avortement effectué en clinique avec *l'assistance médicale et sous anesthésie* est bien moins dangereux qu'un accouchement.

Le *risque* tient précisément aux conditions dans lesquelles on nous contraint à avorter, quand il faut avorter *illégalement*.

6. Quant au "problème moral", il ne vaut pas même la peine de s'arrêter aux arguments adoptés par l'Eglise catholique pour soutenir cette interdiction de l'avortement, à commencer par ces dissertations pour savoir si et quand le foetus a une âme, et si (question plus ancienne) les foetus féminins en ont une. D'où l'on peut déduire que s'il avait été donné de voir dans l'utérus si l'enfant à naître serait mâle ou femelle

le, l'Eglise aurait autorisé les avortements de foetus féminins.

Le dégoût que nous éprouvons à parcourir une certaine littérature ecclésiastique nous fait clore ici la question du problème moral. Pour qui voudrait l'approfondir, les journaux des mouvements de femmes rassemblent de plus en plus les fleurons de ce genre de littérature.

7. En revanche, nous dénonçons cette concession qu'on nous fait avec l'avortement thérapeutique, gracieuse concession au milieu de l'interdiction générale qui a joué et joue essentiellement comme *le ennième instrument de discrimination de classe*: en fait, seules les femmes à qui leur position sociale donne un certain pouvoir réussissent à trouver *rapidement* (c'est-à-dire: à *temps*) les déclarations médico-sociales nécessaires et à en bénéficier.

Pour les autres, il est presque impossible de se procurer de telles déclarations, et elles deviennent les premières victimes de ce sadisme social qui, sous couvert de libéralisme, veut maintenir à tout prix le droit de décider si et quand les femmes seront mères. Et le médecin fonctionne comme le premier instrument de ce sadisme social.

8. Arrivées à ce point, lorsque nous avons fait *un enfant à tout prix*, nous voyons clairement le vrai visage du système.

Celles qui n'ont pas réussi à avorter ont un enfant.

Celles qui n'ont pas réussi à avorter appartiennent en général, comme on l'a dit, aux couches les plus prolétaires.

Une fois l'enfant né, une fois atteint le but représ-

sif, ce même Etat qui nous a contraintes à la maternité se décharge de toute responsabilité: "c'est ton enfant, débrouille-toi comme tu veux pour l'élever".

Au mieux, il vous donne 5000 livres par mois (40 F environ) pendant la première année, et 2500 livres (20 F) jusqu'à 5 ans.

Il est clair que si l'on est soi-même à 5000 livres près, on ne peut élever personne avec 5000 livres. L'enfant finit à l'orphelinat.

C'est alors que l'Etat revient sur le terrain. Non pas pour aider la mère, évidemment, ni même l'enfant, mais pour se construire une *entreprise*. Les 5000 livres (40 F) destinées à la mère se transforment immédiatement en 45 000 livres (360 F) versées, pour chaque enfant, aux instituts pour l'enfance abandonnée. Il est bien connu que ces instituts sont à peu près tous dirigés par l'Eglise. On sait — les journaux de ces dernières années sont pleins d'informations là-dessus — la façon dont y sont élevés les enfants. Malnutrition, violences et sadismes en tous genres.

On y élève ceux qui sont destinés *aux ordres religieux inférieurs, au sous-emploi, à l'émigration, aux maisons de redressement, aux prisons*.

Nous dénonçons l'Eglise en tant que bras droit de cette entreprise, et nous luttons contre elle aussi.

9. Celles qui accouchent avec la bénédiction de Dieu et du système (ce n'est pas le moment de s'étendre davantage sur leur propre consentement) et réussissent à garder leur enfant — c'est-à-dire: celles qui ont un *travail* et une *mutuelle* — voient inscrire la conquête contractuelle qu'est le "congé de maternité" sous le terme de "congé de maladie"; et cela après avoir

grandi dans la douce exaltation de la maternité.

Une maternité qui a été comprise, construite et exaspérée comme fonction reproductrice de la force de travail n'arrive pas même à sa fin en beauté. Devant la femme qui s'absente de son travail, et celle qui accouche, le manque à gagner qui découle de l'absence de la première empêche de donner une connotation plus "productive" au congé de maternité lui-même. Il s'agit encore de "maladie".

Conclusions

Nous aussi, comme toutes les femmes, nous trouvons dans la nécessité — urgente entre toutes — d'organiser la lutte pour l'*avortement*, étant donné que le niveau de la recherche médicale ne nous permet pas de mettre simplement en avant *une diffusion libre et gratuite des moyens contraceptifs*.

En outre, nous ne nous satisfaisons certes pas ni de la pilule, ni des injections, ni des autres méthodes chimiques ou mécaniques, etc., avec le pourcentage de risque qu'elles impliquent et dont nous sommes parfaitement conscientes. Ce pourcentage, la gynécologie a vraiment bien peu fait, au cours de son développement, pour le réduire, et ce n'est pas un hasard, si l'on compare au développement des autres branches de la médecine. C'est pourquoi nous sommes également contraintes à nous organiser pour l'avortement, comme objectif minimal immédiat; nous nous organisons non pas pour réclamer un quelconque type d'avortement "thérapeutique" qui ne ferait que re-proposer et aggraver les discriminations de classe existant déjà, mais pour réclamer l'avorte-

ment libre et gratuit (sous anesthésie) accessible à toutes.

En même temps, nous dénonçons pourtant le fait que jusqu'à présent l'illégalité de l'avortement a joué le rôle de *pilier central d'une entreprise de boucherie humaine*: ceci dans la mesure où elle a servi à retarder ou à décourager complètement la recherche de méthodes contraceptives qui ne détruisent pas la santé psycho-physiologique des femmes. Mais de plus l'illégalité de l'avortement a été la base sur laquelle a pu se construire et s'organiser cette entreprise justement dans le sens d'une *sélection*: sélection concernant le point où se concentreraient les avortements, et donc où se concentrerait l'organisation de la légalité/illégalité, sur laquelle on fait proliférer le médecin débutant ou le mandarin universitaire qui doit se procurer la clientèle pour les cliniques privées.

C'est précisément parce que nous avons compris ceci, et jusqu'au bout, que notre lutte sur ce point est avant tout une lutte contre toutes les structures sociales et les structures de pouvoir qui ont voulu cet état de faits, au prix de notre peau. Disons le tout de suite, que ce soit clair dès le début: nous changeons le signe de cette lutte:

Le problème n'est pas d'avorter.

Le problème est d'avoir la possibilité d'être mères toutes les fois que nous voulons l'être. Seulement les fois où nous le voulons, et aussi toutes les fois que nous le voulons. Si aujourd'hui les femmes du prolétariat du Sud font quinze enfants, quand les femmes des classes moyennes réussissent d'une façon ou d'une autre à n'en avoir que deux ou trois, notre but ultime

n'est pas d'obtenir ce misérable privilège de ne pas avoir d'enfants.

On a pourtant fini par nous les donner ces pilules qui ne sont pas au point, ces injections qui sont sans effet, et l'on nous donnera aussi quelque chose de mieux, et l'avortement sera parmi ce mieux.

Mais si cela veut dire, et seulement dire: "Modère-toi un peu; si tu gagnes 100 000 livres (800 F environ), fais un enfant; si tu en gagnes 150 000 (1200 F) tu peux même en faire un second", nous répondons tout de suite que *nous ne sommes pas d'accord.*

Dès maintenant nous ne sommes pas d'accord parce que ce compte où l'on prélève sur ce que nous ou notre mari gagnons, et en fonction de quoi nous devrions planifier le nombre de nos enfants, est un compte à revoir et à refaire entièrement.

Une certaine littérature a commencé à circuler, invitant les mères et en particulier les mères en Europe à une responsabilité sociale dans la planification de la production des enfants. Nous répondons tout de suite à cela que le type de *responsabilité sociale* que nous entendons n'est pas du tout celui qui consiste à ajuster le tir sur le niveau salarial; mais celui qui détruit tout niveau salarial, tout mécanisme salarial, pour vraiment que nous puissions *toutes faire tous* les enfants que nous voulons et *seulement* les fois où nous le voulons.

C'est vraiment à cette capacité de lutte pour exaspérer et réaliser jusqu'au bout ce droit de chacune et de toutes à mettre un enfant sur la face de la terre, toutes les fois qu'on le veut, que nous mesurons l'unique responsabilité sociale que nous entendons.

C'est un droit qui souvent encore doit passer par

la conquête d'une chambre pour deux, car si la communauté où les parents faisaient l'amour devant les enfants a pu être un paradis perdu, à présent, après le péché originel qui sépara Adam d'Eve, et tous deux de leurs enfants, la chambre pour deux reste une conquête minimale aussi bien à Turin qu'à Reggio de Calabre.

La promiscuité comme entassement est l'opposé de la communauté que nous voulons conquérir.

Faire l'amour toutes les fois qu'on veut, faire des enfants toutes les fois qu'on veut dans une ambiance confortable, chaude et belle.

Ce qui signifie: *ne pas payer cette maternité ni au prix du salaire, ni au prix de l'exclusion.*

Ce n'est qu'en *mesurant quelle jouissance nous avons de ce droit* que nous mesurons la *quantité de richesse sociale dont nous jouissons.*

Juin 1971

Movimento di Lotta

Femminile de Padoue (1)

¹ "Movimento di Lotta Femminile" était la dénomination utilisée au début par Lotta Femminista dans certaines villes.

LETTRE A UN GROUPE DE FEMMES

24 septembre 1972
Londres

Chères camarades et sœurs,

Que ce livre, "Le Pouvoir des Femmes et la Subversion Sociale", qui est maintenant entre vos mains, vous procure un profond plaisir et vous donne satisfaction. Certaines d'entre nous dans ce qu'on appelle l'Ouest ont toujours souhaité établir un contact direct avec la classe ouvrière et en particulier les femmes de ce qu'on appelle les pays Socialistes de l'Est. Nous avons souffert de cette séparation que les pouvoirs d'Etat des pays Occidentaux et des pays Socialistes ont ensemble instituée et perpétuée. Les gouvernements Socialistes ont prétendu que nous sommes les victimes de notre Etat et rien d'autre et ils ont caché notre pouvoir subversif. Les gouvernements Occidentaux nous ont dit la même chose à votre sujet.

Nous ne les avons jamais crus. Même sans les informations qu'ensemble ils ont cachés, nous avons toujours su qu'une lutte a lieu jour après jour entre la

classe ouvrière et le pouvoir d'Etat, dans les usines, dans les bureaux, dans les quartiers en général et à la maison. 1956 en Hongrie, et beaucoup de grandes luttes depuis lors confirment que ce mouvement gronde toujours sous la surface.

Que ce livre confirme que la même chose est vraie en ce qui nous concerne. Le semblant de démocratie n'a rendu ni l'usine ni la famille moins totalitaires, malgré les apparences superficielles, et notre résistance a aussi été continue.

De plus, à l'Ouest nous savons que l'"égalité" dans le travail dont vous avez souffert en tant que femmes vous a permis une compréhension de l'essence de la situation des femmes où qu'elles se trouvent, compréhension que nous avons encore à acquérir. Notre plus grand espoir est qu'en vous adressant ce livre Marxiste Féministe, cela soit la première étape d'un processus inévitable. La deuxième étape sera quand vous nous enverrez le vôtre. La troisième étape est peut-être plus lointaine, mais tout aussi inévitable, lorsque nous nous rencontrerons pour discuter et agir ensemble.

Pouvoir aux sœurs et donc à la classe.

Mariarosa, Selma et beaucoup d'autres

TABLE DES MATIÈRES

Préface à l'édition italienne par Mariarosa Dalla Costa	7
Introduction à l'édition anglaise par Selma James	13
Les Femmes et la subversion sociale par Mariarosa Dalla Costa	41
La Place de la Femme par Selma James	99
Maternité et avortement par le groupe <i>Lotta femminista</i> de Padoue . . .	135
Lettre à un groupe de femmes	147

“Posons donc comme prioritaire la nécessité de briser ce rôle qui veut que les femmes soient divisées entre elles, séparées des hommes et des enfants, que chacune soit enfermée dans la famille comme la chrysalide qui s'emprisonne dans son cocon par son propre travail, pour mourir en laissant la soie au capital.”

La Subversion sociale

SISTEMA BIBLIOTECARIO - COMUNE DI PADOVA



SBC000173377

pusseau, Genève